This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

1134

Soc. 3974 f. 71/1

fili 3 tom...

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ROYALE
DES SCIENCES,
ET BELLES-LETTRES
DE NANCY.

TOME PREMIER.

A NANCY,

Chez PIERRE ANTOINE, Imprimeur Ordinaire du Roi, de la Société Royale & de l'Hôtel de Ville.

M. DCCLIV.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

LES plus Grands Rois se sont toûjours fait un plaisir, j'ai presque dit, un devoir de protéger les Arts & les Sciences. Ce goût aussi rare que les vertus qui l'inspirent, ou qu'il fait naître, n'a rien qui doive nous étonner. Qui peut douter qu'il n'y ait un rapport mutuel entre les divers talens de l'esprit & du cœur, dès qu'ils ont acquis la

perfection qui leur est propre ? Soit par des traits de ressemblance, soit par un instinct secret, chaque espéce de mérite, & si j'osois parler ainsi, chaque Beau se connoît, s'estime & se recherche ; ainsi, plus une ame a de noblesse & de magnanimité, plus elle est portée à favoriser les Arts, qu'elle sçait propres à former ou à nourrir dans les cœurs ces qualités sublimes.

Ce n'est pas ici le lieu de nous élever contre le faux brillant d'un paradoxe qu'on s'est efforcé d'accréditer de nos jours. Il est décidé depuis long-tems que l'étude des Sciences & des Arts

ne sert pas moins à régler le cœur qu'à éclairer l'esprit. On sçait qu'il n'appartient qu'aux Lettres de donner aux grands sentimens la gloire qu'ils méritent. Quel qu'en soit le prix, il leur faut un éclat qui réveille l'émulation & l'engage à les reproduire ; & en cela, du moins, les lettres contribuent au bonheur de l'humanité. De-là vient aussi que l'immortalité que les grands Princes aßurent aux beaux Arts, ils se la préparent à eux-mêmes, & qu'il est rare que par des éloges qui doivent durer toujours, ces Princes n'acquiérent autant d'éclat, qu'ils en ménagent.

aux beaux Arts par l'avancement qu'ils leur procurent.

A ce goût naturel des Grands Rois pour l'esprit & le sçavoir, se joint ordinairement un sentiment aussi loüable. Il n'est aucun d'eux qui ne regarde les Lettres comme un bien nécessaire à leurs Etats ; & la Politique autant que leur penchant les engage à rapprocher de leur Trône ceux qui les cultivent avec succès. Ils ne connoissent que les Lettres capables d'épurer, d'adoucir les mœurs de leurs Sujets, de les rendre plus sages, plus soûmis, plus tranquilles. C'est ainsi que pensoient

les Auguste, les Trajan, les Marc-Aurèle, les François I, les Louis XIV. C'est ainsi que pensa toujours notre Auguste Fondateur, le Roi de Pologne, STANISLAS I. *Né dans un Pays où les Arts furent toujours négligés, parcequ'on n'y connoît d'autre gloire, que celle de le défendre & de le gouverner,* STANISLAS *ne laissa pas d'y être occupé dès ses plus jeunes ans à l'étude des Lettres. Dès-lors parût en lui cette vivacité fine & piquante, cette intelligence prompte & facile, cette fleur d'esprit qu'il a toujours conservée depuis, &*

qu'il n'employa jamais qu'à orner la raison, dont les graces mêmes ont si souvent besoin d'être embellies.

Porté, comme malgré lui, sur le Trône de sa Nation, qu'il eût crû acheter trop cher par un simple désir, il ne pût s'y soutenir que par les Armes. Compagnon assidu d'un Prince, dont l'unique passion étoit de combattre & de vaincre, il défit avec lui presque autant de Peuples qu'il parcourut de climats. Mais l'un & l'autre devinrent malheureux par leurs succès-mêmes. Ils se firent des Disciples sans le vouloir. Ils apprirent leur Art à des

Hommes, qui par une brutale indifférence pour la gloire de leur Nation & pour leur vie même, n'apportoient au combat qu'une immobile intrépidité, qu'ils prenoient pour de la hardiesse, & qui eût pourtant ébranlé tout autre courage, que celui de leurs Vainqueurs. Bien-tôt ces mêmes Hommes, toûjours réduits au seul honneur d'une résistance inutile; se crurent aßés d'expérience pour attaquer; & leurs coups d'essai fûrent d'autant plus heureux, que leur apprentissage avoit été plus long & plus pénible..

Ce changement de fortune coûta le

Trône à STANISLAS; *mais il ne lui coûta aucune vertu. Dans une retraite paisible, où content de lui-même, il eût pû vivre heureux par le seul repos, il reprit le goût des Lettres, & il éprouva qu'en acquérant de nouvelles connoissances, on acquiert de nouvelles sources de plaisir. Son bonheur devint l'ouvrage de sa raison. Il oublia ses disgraces. Il eût crû les mériter en se les rappellant.*

*Ce fut dans le doux loisir de sa solitude, qu'il composa cet * Ouvrage, si bien accueilli de nos jours, où déplo-*

* La Voix libre du Citoyen.

rant les malheurs de sa Patrie, il lui expose les regles d'un Gouvernement plus heureux. Etonné plus que jamais d'y voir régner en commun des gens à qui la nature n'a point refusé de talens ; mais qui du privilége de leur naißance se font un devoir de ne les point cultiver : Il se plaint qu'une valeur impétueuse leur tienne lieu de tout savoir à la Guerre ; & que dans la Politique un violent amour de la liberté leur paroisse préférable, souvent à la raison, presque toujours à l'expérience. Il n'ignoroit point que ces défauts rapprochoient les Polonois des

premiers Romains, qui ôtoient la bride à leurs chevaux pour courir sur l'ennemi avec plus de vitesse, & qui ne craignoient point de confier leur Capitole & leur sûreté aux cris incertains de quelques oiseaux domestiques : mais cette ressemblance paroissoit à STANISLAS moins glorieuse, que préjudiciable à sa Nation ; & il ne désespéroit pas de la rendre aussi heureuse par ses conseils ; qu'elle méritoit de l'être par les tendres regrets qu'elle conservoit toujours de sa perte.

Les sentimens qu'il avoit pour elle ; il les avoit pour tous les hommes en

général. Toujours occupé dans sa retraite, mais occupé en Roi, il ne rapportoit ses réflexions & ses études qu'au bien commun de l'humanité. Ainsi le Soleil, quoique caché sous un nuage, ne cesse point d'être l'ame de l'Univers, & lui fait part de sa chaleur, s'il ne peut répandre sur lui tout l'éclat de sa lumière.

Pour arracher le Roi de Pologne à des Ouvrages, dont la bonté de son caractére lui faisoit presque un devoir, il fallut que la France se chargeât, pour ainsi dire, d'avoir des vûës & de l'ambition pour lui. Elles n'eurent que

le succès qu'il désiroit peut-être ; & la Lorraine, en perdant les meilleurs des Princes, s'estima trop heureuse de se voir gouvernée par le plus sage & le plus bienfaisant des Rois.

Son premier soin fut de faire des Heureux. Il ne connoissoit que ce seul moyen de le devenir lui-même. Il crut recevoir tout ce qu'il donnoit, & profiter le premier de toutes ses graces. Les Lettres ne tardérent pas à se ressentir du tendre amour qu'il eut toujours pour elles. Il voyoit les talens éclôre autour de lui de toutes parts, & ne demande qu'un peu plus de chaleur & de vie.

Sûr dans le choix des moyens, & depuis long-tems accoutumé à joindre à la justesse de ses vûës la promptitude de l'exécution, le Roi de Pologne eût à peine apperçu ces fonds estimables, qu'il n'oublia rien pour les mettre en valeur. Ce fut dans ce dessein qu'il fit un établissement digne de sa magnificence, & l'un des plus propres à augmenter la gloire & le bonheur de ses Sujets. On en verra le détail dans l'Histoire qui va suivre. Elle se fait un devoir d'en consigner la mémoire à la postérité.

HISTOIRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, ET BELLES-LETTRES DE NANCY.

L'ÉTABLISSEMENT, dont nous allons parler, eut cela de particulier qu'il en renfermoit véritablement trois à la fois. SA MAJESTÉ voulant d'abord fournir à ses Sujets les moyens d'affermir, ou d'épurer leur goût pour les Sciences, commença par fonder une Bibliothéque, où il leur

à nos Sujets les secours nécessaires pour parvenir à une fin si désirable, soit par la formation d'une Bibliothéque publique, où chacun pourra puiser de quoi se perfectionner dans le genre d'étude qu'il aura embrassé, soit par une fondation de prix annuels, à distribuer aux piéces qui en seront jugées dignes par des Censeurs nommés à cet effet, ce qui Nous mettra en état de connoître, distinguer & récompenser le génie, le goût & les talens, qu'aucun motif d'émulation n'avoit jusqu'à présent excités, dans une Nation dont les avantages sont notre unique objet, & qui a marqué dans tous les tems les plus heureuses dispositions à cet égard, préférant cet établissement à celui d'une Académie, qui ne peut être utilement composée que de Sujets déja en réputation par des Ouvrages qui auroient mérité l'approbation du Public. A ces Causes,

Nous, de notre pleine puissance & autorité Royale, avons dit, statué & ordonné, disons, statuons, ordonnons, voulons, entendons & Nous plaît ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

IL sera incessamment disposé un emplacement suffisant, à l'Hôtel de l'Intendance, dans notre bonne Ville de Nancy, pour contenir en ordre, tant les Livres & Manuscrits dont Nous ferons faire incessamment l'achat, & qui commenceront le fonds de ladite Bibliothéque, que ceux que nos Sujets zélés pour le progrès des Sciences, des Lettres & des Arts, voudront y joindre à l'avenir par Donations, Testamens ou autrement.

II.

LADITE Bibliothéque sera à perpétuité sous la direction d'un notre Bibliothécaire, par Nous nommé, aux gages que Nous lui régle-

rons, & aura notredit Bibliothécaire un Sous-Bibliothécaire, aux gages qui ſeront auſſi par Nous arrêtés.

I I I.

SERA ladite Bibliothéque ouverte tous les jours, depuis les huit heures du matin juſqu'à onze, & depuis une heure après midi juſqu'à quatre, hormis les jours de Dimanches & Fêtes, la quinzaine de Pâques & la huitaine de Noël.

I V.

LE fonds de ladite Bibliothéque ſera augmenté chaque année, juſqu'à la concurrence de la ſomme de trois mille livres de France, qui ſeront employées en achats de Livres & Manuſcrits, & ladite augmentation ſera inſcrite à meſure dans le Catalogue général de ladite Bibliothéque.

V.

SI quelqu'un pour raiſon d'incommodité,

ou d'une plus grande assiduité à l'étude, vouloit faire usage chez lui de quelques Livres ou Manuscrits de ladite Bibliothéque, il sera permis à notre Bibliothécaire de les lui prêter, en prenant par lui toutes les sûretés nécessaires, pour que ces Livres ou Manuscrits ne s'égarent point, & que la Bibliothéque se trouve complette au bout de chaque année, dans la visite qui en sera faite.

V I.

Il sera distribué chaque année deux Prix de six cent livres de France chacun, l'un à un Ouvrage de Sciences, l'autre à un Ouvrage de Littérature, ou Arts, composés par nosdits Sujets seulement, sur telles matiéres relatives ausdites Sciences, Littérature & Arts qu'ils jugeront à propos, selon leur goût, pourvû qu'elles soient d'une utilité évidente.

VII.

Et pour l'examen desdits Ouvrages, avons créé & créons par le présent Edit, à perpétuité, quatre Censeurs Royaux, aux gages qui leur seront par Nous ordonnés, lesquels conjointement avec notredit Bibliothécaire, qui formera le cinquiéme, y vaqueront pendant les mois d'Octobre, Novembre & Décembre de chaque année; & décideront ausquels desdits Ouvrages lesdits prix devront être adjugés, dont il Nous sera cependant rendu compte préalablement.

VIII.

Lesdits Censeurs tiendront leurs Assemblées à la Bibliothéque, aux jours & heures dont ils conviendront entr'eux, non-seulement durant les trois mois qu'ils employeront à examiner lesdits Ouvrages, mais pendant tout le cours de l'année; notre intention

étant

étant, qu'outre ledit examen ils travaillent eux-mêmes, joignent leurs Ouvrages à ceux qui auront remporté le prix, & qu'ils les donnent au Public à la fin de chaque année, avec l'approbation ordinaire.

IX.

Nosdits Sujets qui auront travaillé pour obtenir des Prix, seront tenus de remettre leurs Ouvrages avant le premier Octobre de chacune année, à notredit Bibliothécaire, qui tiendra lieu de Sécrétaire parmi lesdits Censeurs, dont il leur donnera récépissé, & seront lesdits Ouvrages souscrits d'une dévise ou sentence à l'ordinaire, sans nom d'Auteur, à peine d'être rejettés du Concours.

X.

Ceux qui auront remporté deux fois l'un des Prix, auront droit dans la suite d'assister, comme Juges, aux Assemblées desdits Cen-

seurs, ausquels Nous attribuons le pouvoir & la liberté de remplacer ceux d'entr'eux qui viendront à manquer; comme aussi, après notre décès, la distribution des Prix, la disposition de ladite Bibliothéque publique, de l'achat des Livres, dont elle sera augmentée chaque année.

Si donnons en Mandement à nos amés & féaux les Présidens, Conseillers & Gens tenans notre Cour Souveraine de Lorraine & Barrois, que les Présentes ils fassent lire, publier, régistrer & afficher par-tout où besoin sera, pour être exécutées selon leur forme & teneur, sans permettre ni souffrir qu'il y soit contrevenu directement ni indirectement: Car ainsi Nous plaît. En foi de quoi Nous avons aux Présentes, signées de notre main, & contre-signées par l'un de nos Conseillers-Sécrétaires d'Etat, Commandemens

& Finances, fait mettre & appendre notre grand Scel. DONNÉ en notre Ville de Lunéville le 28. Décembre 1750.

STANISLAS ROY.

Vû au Conseil, CHAUMONT.

Par le Roy, ROÜOT.

LA Cour a donné Acte de la lecture & publication du présent Edit; oüi & ce requérant le Procureur-Général; ordonne qu'il sera suivi & exécuté selon sa forme & teneur, & régistré en ses Greffes, pour y avoir recours le cas échéant; qu'à sa diligence, copies duëment collationnées dudit présent Edit, seront envoyées dans tous les Bailliages & autres Siéges ressortissans nuëment à la Cour, pour y être pareillement lû, publié, régistré, suivi & exécuté; enjoint aux Substituts des lieux de tenir la main à son exécution, & d'en certifier la Cour au mois. Fait à Nancy.

en la grande Salle du Palais, Audience publique tenante le 31. *Décembre* 1750.

DU ROUVROIS.

Et plus bas, F. LACROIX, *Greffier*.

EN lisant cet Edit on aura remarqué, sans doute, que le dessein du Roi de Pologne n'étoit pas absolument de fonder une Académie, & qu'il ne prétendoit qu'établir une espéce de Tribunal, où sous le nom de Censeurs, des Juges éclairés, tels que les Agonothétes, qui présidoient aux Jeux sacrés de la Gréce, décideroient du mérite des Combattans, & distribueroient les Prix à ceux qu'ils en auroient jugés les plus dignes.

LES Censeurs nommés, furent M. Thibault, Lieutenant-Général du Bailliage de Nancy; M. de Tervenus, Chanoine de l'Eglise Primatiale; le P. Demenoux, Jésuite, Supérieur des Missions Royales; M. Gautier, Chanoine Ré-

gulier; & en qualité de Bibliothécaire, M. de Solignac, Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens de SA MAJESTÉ Polonoise.

IL étoit difficile de ne pas admirer la simplicité de ce projet. Elle seule pouvoit en garantir le succès & la durée; & comme les machines où il n'entre que le moins de ressorts qu'il est possible, manquent rarement de produire l'effet qu'on en attend, on avoit lieu d'espérer, qu'exempt de trouble & de confusion, le petit nombre de Censeurs concoureroit à l'envi à remplir les fonctions qui lui étoient imposées.

QUELS que fussent cependant les avantages d'une union si précieuse & presque infaillible, le Projet, dont il s'agit, fut altéré dès sa naissance; & s'il n'en devint plus solide, il commença du moins à s'annoncer dès-lors avec plus d'éclat. Le Comte de Tressan &

[illegible] de Lettres qui se trouvoient en ces [illegible] à la Cour de Lunéville, furent si [illegible] l'établissement d'une Société, dont on [illegible] servir de modèle, qu'ils [illegible] empressement d'y être admis. [illegible] pour les Sciences & les beaux [illegible] leur faveur. L'un étoit Membre de [illegible] Académies les plus fameuses de l'Europe, l'autre venoit d'exalter à la Cour, durant [illegible], tout ce que l'éloquence a de [illegible] quand elle entreprend de prouver [illegible] vérités de la Religion.

[illegible] Sujets si capables de contribuer aux [illegible] Majesté ne risquoient point [illegible] des vœux inutiles. Ainsi le Projet [illegible]ssement des Lettres, vit à peine le [illegible] forme. Le nombre des [illegible], & il fut aisé de pré[illegible] prêt à être établi, ne tar-

deroit pas à s'ériger en Académie, que les fonctions des Censeurs devenant communes à chacun de ceux qu'on y recevroit, le nom même de Censeur s'aboliroit dans la suite ; & que plutôt même qu'on ne l'auroit pensé, ceux qui dès le premier établissement avoient eu ce titre, ne conserveroient plus rien qui les distinguât des autres Membres de la Société.

Cet augure étoit d'autant mieux fondé, que du moment que M. l'Evêque de Troyes & M. de Tressan eurent été agréés par Sa Majesté, M. de Choiseul, Primat de Lorraine & grand Aumônier du Roi, se sentant animé par leur succès, crut devoir faire céder sa modestie au désir d'employer aussi utilement ses talens. Il ne pensoit pas qu'il offroit à la nouvelle Société quelque chose encore de plus estimable, je veux dire, cet esprit de sagesse & d'union, de douceur & de politesse, qui

donne les conſeils ſans préſomption, les reçoit avec déférence, louë les vrais ſuccès avec plaiſir, & craint de déprimer les efforts même inutiles.

Des qualités ſi précieuſes & qui ſont le plus ferme appui des Sociétés Littéraires, ſe trouvoient ſi conformes à la façon de penſer du Roi, qu'elles l'auroient engagé à recevoir dans ſon Académie tous ceux en qui elles ſe trouvoient jointes aux dons de l'eſprit. Ce fut auſſi ce qui lui fit accepter les vœux de M. d'Heguerty, ancien Commandant de l'Iſle de Bourbon. Sa Majesté connoiſſoit d'ailleurs ſon zéle pour le progrès des Arts. Il avoit depuis peu dreſſé le plan d'une Société ſavante; & ce plan qu'il avoit eu l'honneur d'offrir au Roi, avoit hâté, pour ainſi dire, la naiſſance de celle que Sa Majesté projettoit depuis longtems.

L'Accroissement que celle-ci venoit de prendre avoit besoin de Réglemens nouveaux. Le Roi lui donna ceux qui suivent: Nous les transcrivons ici tels qu'ils furent tracés par la plume même de Sa Majesté. Nous n'avons garde d'en supprimer aucun article, ni d'en altérer la moindre expression.

INSTRUCTION PARTICULIÉRE,

Sur ce que doivent observer les Censeurs par Nous établis, en conséquence de notre Edit du 28^e. jour de Décembre 1750.

SI c'est un bien d'exciter les Génies à se produire, il n'est pas moins dangereux de les exposer à se faire connoître. L'approbation

du Public qui fait un objet légitime de leur travail, n'en est pas toûjours une récompense assurée ; & les moyens dont on se sert pour réveiller l'émulation des Hommes, se tournent quelquefois contre eux-mêmes.

Telle seroit l'inquiétude que nous causeroit l'établissement que nous venons de faire, si nous ne connoissions aussi parfaitement le goût de nos Sujets pour les Sciences, le désir qu'ils ont de l'exercer ; & si nous n'étions persuadés que les Censeurs par Nous nommés, en s'appliquant à couronner avec équité le mérite des autres, ne négligeront rien de tout ce qui peut contribuer à leur propre gloire, & mettre leurs Ouvrages à l'abri de la censure publique.

Deux seuls objets doivent donc captiver toute l'application desdits Censeurs. 1°. Les Ouvrages qui leur seront présentés. Ils les

xamineront avec soin, les discuteront avec attention, & décideront de leur sort avec justice. 2°. Les fruits de leurs propres travaux ; ils se jugeront eux-mêmes avec une sévérité judicieuse, & ils se défieront toûjours de cette prévention naturelle, dont la présomption est le principe, & qui couvre ou qui déguise aux yeux d'un Auteur les imperfections de son Ouvrage, sans les réformer.

C'est pour remédier aux abus qui pourroient s'introduire à l'avenir, que nous faisons le présent Réglement ; & notre intention est, que les Censeurs actuels, tant ceux qui sont fondés, que les Honoraires, & ceux qui pourroient être nommés par la suite, ayent à s'y conformer exactement.

Article Premier.

Quoique par notre Edit ci-dessus datté, les Lorrains soient les seuls qui puissent pré-

tendre aux Prix par Nous fondés, Nous espérons que les étrangers, entrant dans nos vûës, & plus jaloux du succès que de la récompense que nous y attachons pour nos Sujets, concourreront avec nous par leurs Ouvrages à faire fleurir les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts dans une Province dont la gloire doit les intéresser. C'est dans cette confiance que Nous voulons que chacun desdits étrangers qui aura réüni trois fois en sa faveur, par trois Ouvrages différens & alternatifs sur les Sciences & sur les Belles-Lettres, les suffrages des Censeurs, soit lui-même associé ausdits Censeurs en qualité d'Honoraire; ce que le Sécrétaire aura soin de lui faire sçavoir.

I I.

Comme on laisse à chacun la liberté de travailler sur tel genre de Sciences, Belles-Lettres & Arts qu'il voudra, il est indispensable que

es Censeurs, sur des matiéres dont ils ne sont
oint profession & dont ils n'ont point de par-
aite connoissance, telles que sont la Médecine,
Anatomie, la Botanique, la Chymie, les Mi-
éraux, le Commerce, l'Oeconomie, & tout
e qui peut être avantageux au Pays, il est,
isons-nous, indispensable, qu'ils consultent
es Gens experts dans ces sortes de Sciences &
Arts; & afin que dans ces cas le Public ne puis-
e point accuser lesdits Censeurs de s'en être
apportés à leurs propres lumiéres dans le ju-
ement qu'ils auront rendu, Nous voulons,
ue l'avis des personnes consultées, soit à la
uite de l'Ouvrage qui aura remporté le prix.

III.

Les Censeurs, dans l'examen des Ouvra-
ges, auront une extrême attention à la diver-
ité des génies. Il y en a qui ont le talent de
éduire sans rien prouver, d'autres enfantent

& s'exp

dans

mieu

dévelop

mettre

ession. C

dans Ouvr

& indulge

aussi à l

& cette oc

les n

entendons co

Ouvrages qui

que les Aute

ne voulussent eux-mêmes les retoucher encore avant de les mettre au jour.

IV.

PERSONNE ne sera admis pour être Censeur, s'il n'est de la Religion Catholique, Apostolique & Romaine, de bonnes mœurs & d'une doctrine orthodoxe; & dans le cas (ce qu'à Dieu ne plaise) où quelqu'un des Censeurs nommés se livreroit à un libertinage, ou d'esprit ou de cœur, Nous nous réservons, de notre vivant, à le punir sur la dénonciation qui Nous en sera faite; & Nous voulons qu'après Nous, les Censeurs puissent, à la pluralité des voix, l'exclure de leur Société Littéraire, & nommer à sa place, s'il en occupe une des cinq qui doivent toujours être remplies.

V.

QUOIQUE par l'Article VII. de notre Edit de Fondation, Nous ayons fixé le nombre des

Censeurs à cinq personnes que Nous aurions gagées à cet effet, Nous avons cru que rien ne seroit plus capable de donner un nouveau lustre à notre établissement & d'augmenter la confiance des Auteurs, que de joindre à la Société par Nous formée, des Censeurs Honoraires, dont les noms, les lumiéres, la capacité & l'attachement pour notre Personne, ne peuvent que procurer un avantage réel à l'objet que Nous nous sommes proposé ; c'est pourquoi Nous voulons que lesdits Censeurs Honoraires, tant ceux que Nous avons nommés, que ceux que Nous pourrions nommer à l'avenir, ou qui pourront l'être après Nous par les Censeurs, qui seuls auront droit de les choisir, jouïssent dans les Assemblées ausquelles ils assisteront, des mêmes droits & priviléges que les autres, sans néanmoins que leurs noms paroissent dans les Approbations des

Ouvrages

Ouvrages, lesquelles Approbations ne seront signées que des cinq Censeurs fondés.

VI.

NOTRE intention est aussi, que pendant que les Aspirans aux Prix s'appliqueront aux études, c'est-à-dire, durant les neuf premiers mois de l'année, les Censeurs ne restent pas oisifs; leur commerce & leur liaison doivent leur fournir assez de matiéres pour s'occuper. C'est pourquoi, sans préjudicier à la liberté que Nous leur laissons par l'Article VIII. de notre Edit du 28. Décembre dernier, de convenir entre eux des jours & heures ausquels ils s'assembleront, Nous entendons,

1°. Que tous les Jeudis au moins de chaque semaine, ils tiennent une Assemblée dans la Salle de la Bibliothéque, & que chaque séance soit de deux heures; commençant depuis la Toussaints jusqu'à Pâques, à deux heures après

midi & finiſſant à quatre ; & depuis Pâques jusqu'à la Touſſaints, commençant à trois heures après midi & finiſſant à cinq.

2°. Qu'ils conviennent dans leur premiére ſéance de la matiére que chacun voudra traiter, & que ſuivant la méthode des Académies de Sciences & Belles-Lettres de Paris, chaque Cenſeur, tour à tour, donne à examiner ſon Ouvrage à ſes Confréres.

3°. Nous voulons que, pour que les Cenſeurs apportent une attention particuliére à remplir nos intentions, & qu'ils reçoivent auſſi, par leurs travaux, les applaudiſſemens que nous les exhortons de mériter, il ſe tienne tous les ans trois Aſſemblées publiques, Sçavoir : La premiére, le huit du mois de Mai ; la ſeconde, le vingt du mois d'Octobre ; & la troiſiéme le ſept du mois de Janvier (à moins que ces jours ne fuſſent empêchés par quelque

fête, auquel cas, la séance seroit remise au lendemain) dans lesquelles Assemblées des mois de Mai & d'Octobre, un ou deux des Censeurs feront la lecture des Ouvrages qu'ils auront faits; & quant à l'Assemblée qui se tiendra le sept de Janvier, on y lira seulement les deux Ouvrages qui auront été jugés dignes de remporter les Prix.

4°. Qu'au bout des neuf mois, ils rassemblent tout ce qu'ils auront fait, en y joignant ce qu'ils auront choisi de mieux dans les Ouvrages qui leur auront été présentés, & qu'ils en fassent au bout de l'année un volume utile, & qui puisse faire honneur aux Lorrains.

5°. Nous leur recommandons d'avoir une correspondance exacte avec les Savans de tous les Pays, pour acquérir de nouvelles connoissances & être instruits des progrès qu'auront fait ailleurs les Sciences, les Belles-Lettres & les Arts.

6°. Et afin de préserver le Tribunal Littéraire, que Nous mettons sous notre protection, de cette espéce de guerre civile, qui n'est que trop commune parmi les Gens de Lettres, Nous voulons que les Censeurs évitent avec soin toutes sortes de Critiques. Si cependant ils se croyent obligés de relever les défauts de quelque Ouvrage, ils pourront travailler sur la même matiére, & la traiter de façon que le Public puisse sentir lui-même la différence des deux Ouvrages.

7°. Dans le Volume que les Censeurs donneront tous les ans, ils auront soin d'y rappeller les différens Ouvrages que les Lorrains auront fait imprimer (quelque part que ce soit) dans le courant de l'année; & après avoir rendu sommairement l'idée de l'Auteur, ils régléront leurs éloges à son égard, sur la bonté & sur l'utilité de l'Ouvrage.

8°. Nous ordonnons que l'Original des préſens Réglemens, écrits ſur parchemin, ſigné de Nous, ſcellé du Sceau de nos Armes, & contreſigné par le Sieur Alliot, notre Conſeiller Aulique, Commiſſaire Général de notre Maiſon, ſoit déposé à la Bibliothéque & demeure à toûjours ſous la garde du Bibliothécaire, lequel Bibliothécaire aura ſoin d'en délivrer une copie collationnée à chacun des Cenſeurs.

VOULONS en outre que leſdits Réglemens ſoient lûs une fois tous les ſix mois dans l'une des Aſſemblées ordinaires qui ſe tiendront tous les Jeudis.

DONNÉ en notre Ville de Lunéville le 16. Janvier 1751. STANISLAS ROY.

Et au deſſous, ALLIOT.

PEUT-ÊTRE aura-t-on remarqué dans les Réglemens qu'on vient de lire, quelques

Articles peu conformes aux uſages ordinaires des autres Sociétés ; mais rien ne marque plus ſenſiblement l'amour du Roi pour les Lettres, & le déſir qu'il avoit de les voir fleurir dans ſes Etats. Craignant ſur toutes choſes l'inaction d'une Société qu'il n'établiſſoit que pour le bien de ſes Peuples, il auroit voulu, pour ainſi dire, la tenir toûjours dans l'obligation de hâter leurs progrès dans les Arts.

ON aura du moins apperçu dans ces Réglemens, que le Roi de Pologne conſervant encore l'idée de ſon premier établiſſement, donne le nom de Cenſeur aux Sujets nouvellement élus, & ne met d'autre différence entre eux & les Membres de la Société déja choiſis, & dont il avoit fixé le nombre, qu'en appellant ceux-ci Titulaires & les autres Honoraires. Quoique nous les ayons déja tous nommés dans l'expoſé que nous venons de faire,

nous jugeons à propos de les ranger ici en un seul Tableau. On y verra de suite & d'un coup d'œil ceux dont l'Académie se trouva composée, le jour qu'avant toute autre Assemblée, elle parut pour la première fois en public.

LISTE DES CENSEURS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE NOMMÉS PAR SA MAJESTÉ.

HONORAIRES.

M. le Comte de Tressan, Lieutenant Général des Armées du Roi T. C. Commandant dans le Toulois, Barrois & Lorraine-Françoise, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de la Société Royale de Londres & de celle de Berlin.

M. Poncet de la Riviere, Evêque de Troyes, Maître de la Chapelle du Roi, Membre de l'Académie Royale d'Angers.

M. de Choiseul, Primat de Lorraine, Grand Aumônier du Roi.

M. d'Heguerty, Ancien Directeur Général du Commerce, Président du Conseil Supérieur, & Commandant pour le Roi T. C. dans l'Isle de Bourbon.

TITULAIRES.

M. Thibault, Lieutenant-Général du Bailliage Royal de Nancy, Procureur Général du Bureau Souverain de Fénétrange.

M. le Chevalier de Solignac, Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi, Sécrétaire Général de la Lorraine & du Barrois, Membre de l'Académie de Rome & de celle de la Rochelle, Correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, Bibliothécaire, Censeur & Sécrétaire perpétuel de la Société Littéraire.

M. DE TERVENUS, Chanoine de l'Insigne Eglise Primatiale.

LE R. P. DEMENOUX, de la Compagnie de JESUS, Supérieur des Missions Royales, de l'Académie de la Rochelle & de celle de Rome.

M. GAUTIER, Chanoine Régulier de la Congrégation de Notre Sauveur, Professeur de Mathématique & d'Histoire des Cadets-Gentilhommes établis à Lunéville.

C'ÉTOIENT-LA les seuls Membres de la Société, lorsque le Roi jugea à propos de fixer au troisiéme jour du mois de Février suivant, le jour de l'ouverture de l'Académie dans la Salle de l'ancien Château de Nancy, destinée à la Bibliothéque publique.

L'INTENTION de ce religieux Monarque, en excitant & encourageant les talens, étant principalement de les faire servir à la gloire

du Créateur qui les donne, il crut devoir intéreſſer le Ciel au ſuccès de ſon projet.

Le jour deſtiné à la premiére ſéance, toute la Cour, toute la Nobleſſe de l'un & de l'autre ſexe, les Magiſtrats des Cours Souveraines, les Ordres Religieux, les Perſonnes les plus diſtinguées de Nancy, s'étant rendus dans l'Egliſe Primatiale, dont les Portes étoient gardées par un Détachement de la Garniſon, & l'intérieur par les Gardes du Corps du Roi, on célébra une Meſſe du Saint Eſprit, chantée par la Muſique de la Chapelle de Sa Majesté. M. de Choiſeul Officia Pontificalement, & le P. Demenoux prononça un Diſcours, dans lequel il fit voir les avantages qui reviennent à la Religion des différentes Fondations faites par le Roi de Pologne, & en particulier de celle de la Bibliothéque & des Prix.

A trois heures après midi ſe tint la ſéance

publique. L'Aſſemblée fut auſſi brillante que nombreuſe. M. le Chevalier de Solignac parla le premier. Il étoit chargé, comme Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens de SA MAJESTÉ, d'annoncer de ſa part le deſſein & les motifs de l'établiſſement qu'Elle venoit de faire. M. Thibault répondit au nom de la Nation. Son Diſcours fut ſuivi d'une Diſſertation de M. de Treſſan, qui tâcha d'inſpirer l'amour du travail par le détail qu'il fit des découvertes heureuſes de notre ſiécle dans les Sciences & les Arts. M. l'Evêque de Troyes fit voir enſuite quel eſt le vrai goût des bons Ouvrages d'eſprit. On verra ces Diſcours au commencement des Mémoires qui ſuivent.

Le 11. Février, la Société ayant tenu ſa premiére Aſſemblée particuliére, jugea à propos de ſe donner un Directeur, qu'elle convint de changer, ou de pouvoir changer tous

les ans. Ayant procédé ſur le champ par bulletins à cette nomination, elle choiſit unanimement M. de Choiſeul, Primat de Lorraine.

Dans la même ſéance, il fut décidé que la Société prendroit déſormais pour Patron St. STANISLAS, Evêque de Cracovie, & que tous les ans le 8. de Mai, elle aſſiſteroit à une Meſſe, qui ſeroit célébrée en l'Egliſe des Cordeliers de Nancy, ainſi qu'au Panégyrique du Saint, qu'elle y feroit prêcher, & que l'après midi, ſuivant les réglemens donnés par le Roi, elle tiendroit une Aſſemblée publique.

On réſolut auſſi de faire une députation à SA MAJESTÉ, pour la remercier de l'établiſſement qu'Elle avoit fait en faveur des Sciences & des Arts, pour la ſupplier d'agréer les deux Articles précédens; & pour lui demander un Privilége en vertu duquel il fut permis à la Société de faire imprimer les Ou-

vrages qu'elle donneroit en ſon nom.

Le Lundi 15. Février, M. l'Evêque de Troyes & M. d'Héguerty, députés de la Société, s'étant rendus au Château de Lunéville, accompagnés du Directeur & du Sécrétaire perpétuel de la Compagnie, eurent ſur les trois heures après midi une audience particuliére du Roi. M. l'Evêque de Troyes portant la parole, dit à SA MAJESTÉ:

SIRE,

» C'EST un premier hommage que
» nous apportons aux pieds de VOTRE
» MAJESTÉ, au nom de la Société Litté-
» raire, dont nous avons l'honneur d'être
» Membres. Quel tribut de reconnoiſſance
» fut jamais plus juſte & plus légitime, que
» celui dont nous venons nous acquitter en
» ce moment! En effet, que de précieux avan-
» tages ne donne pas lieu d'eſpérer, non-

„ ſeulement pour vos Sujets, mais pour l'Eu-
„ rope entiére, un établiſſement inſpiré par
„ votre générosité, créé par vos ſoins, for-
„ mé par vos bontés, dirigé par vos lumiéres,
„ ſoûtenu par votre protection ? Que pour-
„ roit-il vous reſter à déſirer, SIRE, pour
„ mettre le comble à la gloire d'un projet ſi
„ utile, ſi ce n'eſt de trouver en nous un zéle,
„ dont la vivacité réponde à l'étenduë & à
„ l'élévation de vos deſſeins ? Interprêtes de
„ nos Confréres, Dépoſitaires de leurs ſenti-
„ mens, nous oſons, SIRE, vous aſſurer de
„ l'attention que nous apporterons toûjours
„ à juſtifier le choix dont VOTRE MAJESTÉ
„ nous a honorés, & de notre empreſſement
„ à mériter de plus en plus & ſes bontés & ſa
„ confiance.

Ce Diſcours fini, M. de Troyes préſenta au Roi un Mémoire, contenant les Articles

dont nous avons parlé. Le Roi reçut cette Députation avec une extrême bonté, daigna accorder tout ce que contenoit le Mémoire, & s'entretint long-tems avec les quatre Membres de la Société de tout ce qui pouvoit contribuer à faire naître, ou à soûtenir dans ses Etats l'amour & le goût des Lettres.

Il n'étoit pas possible que la Compagnie s'occupât de leur avancement aussi-tôt qu'elle l'auroit souhaité. Il est des préliminaires indispensables dans des commencemens de Société. Ils exigent bien des détails pour y établir l'union & la décence, pour prévenir tout ce qui pourroit dans la suite en troubler l'ordre & la paix. C'est une Lice qu'il importe d'abord d'applanir. Différente d'ailleurs des lices ordinaires, où l'on ne remporte le prix qu'à force de devancer tous ceux qui y prétendent, elle ne peut être remplie avec succès, si les

Athlétes n'ont ſoin d'unir leurs forces, de les employer de concert, de s'aider les uns les autres, de marcher d'un pas égal, & ſans diſtinction, ni rivalité de partager la gloire qu'ils ont acquiſe; mais ce devoir, comment le remplir, ſi avant qu'on ouvre la barriére, ils n'ont eu le tems de s'examiner, de s'étudier, de ſe connoître, de mettre en jeu les rapports de ſimpathie qui peuvent ſe former entre eux, &, ſi j'oſois parler ainſi, de meſurer, de combiner leurs efforts, de maniére que ſoûtenus mutuellement, ils ne puiſſent être diſtingués les uns des autres, malgré l'inégalité des forces, malgré le plus ou le moins de zéle & de travail?

La Société ſçut bien-tôt abréger le tems, qu'elle étoit forcée d'employer à des liaiſons néceſſaires. Il ſe forma preſque ſur le champ entre les Sujets, dont elle étoit composée, une

convenance parfaite d'idées & de ſentimens. Soit qu'ils euſſent déja les uns pour les autres cette ſorte d'eſtime que les talens s'attirent & ſe rendent réciproquement ; ſoit que l'honneur, ou l'intérêt public les preſsât de ſe concerter ſur les fonctions qui leur étoient impoſées, ou, comme il arrive toûjours aux ames bien nées, ils n'euſſent beſoin que de ſe trouver raſſemblés pour ſe reconnoître, s'unir & s'encourager, ils différérent moins qu'on ne l'auroit cru, d'entrer dans la vaſte carriére que le Roi de Pologne ouvroit devant eux.

Ce fut dans le court intervalle qui s'écoula juſqu'à ce moment, que SA MAJESTÉ agréa pour un des Membres honoraires de la Société M. Bourcier de Montureux, Procureur Général de la Cour Souveraine. Ce choix ayant été notifié dans la ſéance du 25. Février par le Sécrétaire perpétuel, il fut arrê-

té, que pour rendre plus solemnelle la réception de ce nouveau Censeur, on la remettroit à l'Assemblée publique du mois de Mai suivant. L'Académie attendoit ce jour avec une impatience égale à la haute idée qu'elle avoit des talens de ce Magistrat.

Né pour honorer sa Patrie par ses vertus & par ses lumiéres, M. de Montureux avoit toûjours aimé, toûjours cultivé, même avec une espéce de passion, les Arts & les Sciences. Il sentoit ce dont on s'apperçoit si rarement dans les grandes charges: le rapport intime des lettres avec les devoirs de celle qu'il occupoit. C'étoit dans les Lettres qu'il puisoit l'étonnante facilité de démêler les affaires les plus embroüillées. Il sembloit créer les vérités qu'il approfondissoit; & il les exposoit avec tant de force & de clarté, qu'il leur épargnoit d'ordinaire le choc des opinions, souvent moins propre à

les saisir, qu'à les replonger dans leurs premiéres ténébres. C'étoit aux Lettres, autant qu'à la droiture de son cœur, qui vraisemblablement venoit elle-même de son application aux lettres, qu'il étoit redevable de cette prudence qui guide la raison, toûjours d'autant moins confiante, qu'elle est plus attentive à ne se point égarer : De cette fermeté, qui ne sçachant point se roidir par hauteur, sçait encore moins mollir par foiblesse : De ce désintéressement qui laisse une pleine liberté de penser avec hardiesse & de parler avec candeur : Pour tout dire enfin, de cette humanité, de cette douceur, de cette simplicité de mœurs, qui lui avoient fait une réputation, dont lui seul ignoroit l'éclat & la source. Le plus précieux de ses talens, étoit celui, si c'en est un, de ne s'en point connoître. Il possédoit sans le sçavoir un bien qu'il eût été fâché de n'avoir point acquis ; & il le méritoit

d'autant plus, qu'en l'augmentant ſans ceſſe, il n'oſoit ſe flatter qu'il eût le bonheur d'en jouïr.

Au reſte, le portrait que nous venons de faire ici, & qui n'eſt ſi beau que parcequ'il eſt fidéle, nous le devons à la mémoire du digne Magiſtrat qui nous en a fourni les traits. Il mourut peu de jours avant qu'il vint recevoir dans la ~~Société la~~ Couronne de l'eſprit & des talens que le Roi lui avoit deſtinée. Ses manes reſpectables auroient été indignées d'un éloge; nous n'avons fait que le deſſiner; mais il eſt triſte que le ſeul moyen qui reſte à la Société de ſoulager les regrets qu'elle a de ſa perte, ne ſerve qu'à renouveller la douleur qu'elle en reſſent.

Avant cette mort imprévûë, le Roi de Pologne avoit déſigné pour l'un des Cenſeurs Titulaires le P. Leſlie, Jéſuite, qui dès l'éta-

bliſſement des premiers Cenſeurs avoit eu l'honneur de préſenter à SA MAJESTÉ une Epitre en Vers, ſur l'amour qu'Elle marquoit pour les Sciences, & ſur la noble émulation qu'Elle alloit répandre dans ſes Etats. En conſéquence de cette nomination, il fut convenu dans la Séance du 4. Mars, que cette Epitre ſeroit imprimée à la ſuite des Diſcours prononcés à l'ouverture de la Société, & que le P. Leſlie ſeroit reçu à l'Aſſemblée publique qui avoit été indiquée pour la reception du Procureur Général.

J'ai déja dit, qu'on ne tarda pas long-tems à remplir avec ſuccès, du moins avec ardeur, les intentions de SA MAJESTÉ Polonoiſe. Ce fut en effet dans la Séance du 11. Mars, tenuë à Lunéville en préſence du Roi, que l'Académie ſans plus différer commença ſes Exercices Littéraires. Le Directeur, M. le Pri-

mat de Lorraine, y prononça le Discours qui suit:

SIRE,

„ PERSONNE n'ignore que les plus Grands „ Rois ont aimé les Sciences & protégé les „ Talens. Ce n'est même qu'à proportion „ qu'ils ont contribué à la gloire des Sciences „ & des Talens, qu'ils ont vu croître leur pro- „ pre gloire. Je ne dirai pas, qu'il est encore „ indécis, si le premier des Césars a été plus „ redevable de sa réputation à ses vertus, qu'à „ la reconnoissance des Sçavans qu'il hono- „ roit de son estime. Ce que je sçai, c'est qu'un „ besoin mutuel a lié de tout tems les Grands „ Princes avec les Gens de Lettres, & que ces „ Princes éclairés, ont mieux senti que „ tous les autres, l'intérêt qu'ils avoient „ de faire fleurir les beaux Arts & de récom- „ penser le mérite de ceux qui les cultivent.

„ Ce ſont les Académies qui ont étendu
„ l'honneur de la France, peut-être plus que
„ n'ont fait les conquêtes du Monarque à qui
„ elles doivent leur établiſſement. C'eſt aux
„ Sçavans raſſemblés autour de ce Prince &
„ dans ſon Palais même, que la France doit
„ l'empire de l'eſprit & de l'induſtrie qu'elle
„ a ſur tant d'autres Nations. Mais ces Sçavans
„ ne puiſoient leur émulation que dans les
„ bienfaits du Prince, qui par des honneurs,
„ des diſtinctions, des récompenſes, toûjours
„ dignes de ſon grand cœur, ſe plaiſoit à ver-
„ ſer ſur eux autant de biens, qu'il les ſentoit
„ capables d'en procurer à leur Patrie.

„ Notre Société, SIRE, formée par VOTRE
„ MAJESTÉ, jouït d'un avantage bien plus
„ flatteur encore. Orné de tous les dons de l'eſ-
„ prit, exactitude, fineſſe, vivacité, enjouë-
„ ment, délicateſſe, capable de nous donner

„ des leçons, vous daignez honorer nos Af-
„ ſemblées de votre préſence ; vous venez
„ nous aider, nous ſoûtenir, nous guider dans
„ nos travaux. Quel heureux préſage pour
„ les ſuccès que vous en attendez, & que ſans
„ conſulter nos talens, notre zéle pour Vo-
„ tre Majesté, a d'abord oſé vous en
„ promettre!

„ Rien n'eſt plus capable de ſoutenir ce
„ zéle, que les bontés que vous daignez nous
„ témoigner. Puiſſent-elles vous être un ga-
„ rant éternel de notre attention à répondre
„ à vos déſirs, de notre émulation à nous ſur-
„ paſſer nous-mêmes dans la carriére où vous
„ nous avez appellés.

„ Chargé, en qualité de Directeur de la
„ Société, de rendre à Votre Majesté
„ nos très-humbles actions de graces, je re-
„ connois combien ce Miniſtére eſt glorieux;
„ mais

„ mais je ſens combien il eſt difficile. Le cœur
„ ſeul ne peut y ſuffire ; & mon cœur fait tous
„ mes talens. Auſſi la Société eût-elle trouvé
„ des Sujets plus capables de ſoûtenir l'hon-
„ neur du choix qu'elle a fait. Il auroit dû
„ tomber naturellement ſur ceux de ſes Mem-
„ bres, dont les Diſcours nouvellement pro-
„ noncés, vont être comme le fondement de
„ la gloire qu'elle ſe propoſe d'acquérir.

„ Permettez, MESSIEURS, que ſans rien
„ diminuer de ma juſte reconnoiſſance, je
„ publie ici que je ne puis être redevable de
„ la place que vous m'avez déférée, qu'à celle
„ que j'ai l'honneur d'occuper auprès du Roi.
„ Cet aveu, bien loin d'affoiblir la grace que
„ vous m'avez faite, en rehauſſe le prix à mes
„ yeux ; & j'en ſuis d'autant plus flatté, qu'elle
„ a pour principe des bontés qui mettent le
„ comble à ma gloire.

„ Il me reste un moyen de remplir ma place
„ avec dignité; c'est, MESSIEURS, en ne
„ cessant de concourir avec vous aux sages &
„ utiles desseins de notre Illustre Fondateur,
„ & en le suppliant dans toutes les occasions,
„ d'honorer de sa protection une Société, qui
„ peut aspirer à tout, dès qu'elle est son Ou-
„ vrage.

„ Elle ne désire rien tant, SIRE, que de
„ transmettre à la postérité la plus reculée, les
„ qualités éminentes & les vertus héroïques
„ de VOTRE MAJESTÉ. Il est vrai qu'elles
„ seront éternisées par une infinité de Monu-
„ mens de Piété & de Charité; mais ce qui
„ est plus flatteur pour un bon Roi, c'est que
„ ces vertus, ces qualités, ces sentimens au-
„ gustes, tous vos Bienfaits sont déja gravés
„ dans les cœurs de vos Sujets, avec des ca-
„ ractéres d'autant plus durables, que c'est

» l'amour & la reconnoissance qui les y ont
» tracés.

Ce Discours fini, le Roi dit ces mots remarquables, & qui méritoient bien d'être insérés le même jour dans nos Régistres : Mr, dit-il, au Primat, *Vous m'ouvrez le cœur ; mais vous me fermez la bouche*. Le P. Demenoux lut ensuite le Discours qu'on va trouver à la suite de nos Mémoires.

Il n'étoit pas possible que l'établissement que le Roi venoit de faire en faveur des Arts, n'augmentât dans le cœur de tous ceux qui les aiment, les sentimens d'admiration & d'estime que ce Monarque y avoit fait naître depuis long-tems.

M. de Montesquieu, qui durant un séjour de quelques mois à la Cour de Lunéville, avoit parfaitement saisi le caractére de SA MAJESTÉ : Caractére d'autant plus noble,

qu'il eſt plus humain; mais caractére uni, ſimple, toûjours égal, & d'autant plus aiſé à pénétrer à des yeux philoſophes, qu'il l'eſt même à ceux qui ne le ſont pas: M. de Monteſquieu, dis-je, n'eût pas plutôt appris ce que SA MAJESTÉ Polonoiſe venoit de faire pour l'avancement des beaux Arts, qu'il ſentit toute la ſageſſe des motifs qui l'avoient engagée à les ranimer dans ſes Etats. Ravi de retrouver dans le Roi ce fonds de bienfaiſance & de magnanimité qui avoit toûjours mérité ſes hommages, il crut par cela même lui en devoir de nouveaux, & ne pouvoir mieux s'en acquitter, qu'en s'offrant de concourir à ſes vûës. Il écrivit à SA MAJESTÉ le 20. Mars & lui demanda une place dans ſon Académie.

Ce Génie heureux, qui reçoit autant d'éclat des Lettres, qu'il en répand ſur elles par l'éminence de ſes talens, & dont les ſuccès qui

nous étonnent, apprendront éternellement aux hommes quelque chose de plus merveilleux que l'art de bien écrire, celui de vivre en Citoyens paisibles sous l'empire des Loix : M. de Montesquieu, qui ne trahit jamais la vérité qu'en parlant de lui-même, eût la modestie de dire au Roi : „ Il faudra que VOTRE „ MAJESTÉ ait la bonté de répondre Elle- „ même à son Académie du mérite que je puis „ avoir. Sur son témoignage, il n'y aura per- „ sonne qui ne m'en croye beaucoup. " Il ajoûtoit ensuite ces mots : „ VOTRE MAJESTÉ „ voit que je ne perds aucune des occasions „ qui peuvent un peu m'approcher d'Elle ; & „ quand je pense aux grandes qualités de „ VOTRE MAJESTÉ, mon admiration de- „ mande toûjours de moi ce que le respect „ veut me défendre.

Le Roi, touché de cette Lettre, y répondit en ces termes:

„ Mr. je ne puis que bien augurer de ma
„ Société Litteraire, du moment qu'elle vous
„ inspire le desir d'y être reçu. Un nom aussi
„ distingué que le vôtre dans la République
„ des Lettres, un mérite plus grand encore
„ que votre nom, doivent la flatter sans
„ doute; & tout ce qui la flatte me touche
„ sensiblement. Je viens d'assister à une de ses
„ Séances particulieres. Votre Lettre que j'ai
„ fait lire, y a excité une joye, qu'elle s'est
„ chargée elle-même de vous exprimer. Elle
„ seroit bien plus grande, cette joye, si la
„ Société pouvoit se promettre de vous pos-
„ séder de tems en tems. Ce bonheur, dont
„ elle connoitroit le prix, en seroit un pour
„ [illegible] je serois véritablement ravi de vous re-
[illegible] ma Cour. Mes sentimens pour vous

„ ſont toûjours les mêmes, & jamais je ne
„ ceſſerai d'être bien ſincérement, Mr, votre
„ bien affectionné, STANISLAS ROY.

Cette Lettre fut envoyée à Mr. de Monteſquieu en même tems que celle du Sécrétaire perpétuel, écrite au nom de l'Académie. Le Sécrétaire lui marquoit que la Société avoit vû avec joye la Lettre qu'il avoit écrite à SA MAJESTÉ: „ Vous lui demandez, Mr, diſoit-
„ il, une grace que nous aurions été empreſ-
„ ſés de vous demander à vous-même, ſi l'u-
„ ſage nous l'avoit permis. Nous nous eſti-
„ mons heureux que vous préveniez nos dé-
„ ſirs. Vous pouvez, plus qu'un autre, nous
„ faire entrer dans l'eſprit de nos Loix, &
„ nous apprendre à remplir les vûës d'un
„ Monarque que vous aimez & que nous vou-
„ lons tâcher de ſatisfaire. C'en eſt déja un
„ moyen, que de vous donner une place par-

mat de Lorraine, y prononça le Discours qui suit:

SIRE,

„ Personne n'ignore que les plus Grands „ Rois ont aimé les Sciences & protégé les „ Talens. Ce n'est même qu'à proportion „ qu'ils ont contribué à la gloire des Sciences „ & des Talens, qu'ils ont vu croître leur pro- „ pre gloire. Je ne dirai pas, qu'il est encore „ indécis, si le premier des Césars a été plus „ redevable de sa réputation à ses vertus, qu'à „ la reconnoissance des Sçavans qu'il hono- „ roit de son estime. Ce que je sçai, c'est qu'un „ besoin mutuel a lié de tout tems les Grands „ Princes avec les Gens de Lettres, & que ces „ Princes éclairés, ont mieux senti que „ tous les autres, l'intérêt qu'ils avoient „ de faire fleurir les beaux Arts & de récom- „ penser le mérite de ceux qui les cultivent.

„ Ce ſont les Académies qui ont étendu
„ l'honneur de la France, peut-être plus que
„ n'ont fait les conquêtes du Monarque à qui
„ elles doivent leur établiſſement. C'eſt aux
„ Sçavans raſſemblés autour de ce Prince &
„ dans ſon Palais même, que la France doit
„ l'empire de l'eſprit & de l'induſtrie qu'elle
„ a ſur tant d'autres Nations. Mais ces Sçavans
„ ne puiſoient leur émulation que dans les
„ bienfaits du Prince, qui par des honneurs,
„ des diſtinctions, des récompenſes, toûjours
„ dignes de ſon grand cœur, ſe plaiſoit à ver-
„ ſer ſur eux autant de biens, qu'il les ſentoit
„ capables d'en procurer à leur Patrie.

„ Notre Société, SIRE, formée par VOTRE
„ MAJESTÉ, jouït d'un avantage bien plus
„ flatteur encore. Orné de tous les dons de l'eſ-
„ prit, exactitude, fineſſe, vivacité, enjouë-
„ ment, délicateſſe, capable de nous donner

brer par autant de bouches, qu'il connoissoit de Sçavans propres à l'immortaliser. Il n'oublia rien pour les engager à venir seconder son zéle dans le nouveau Sanctuaire des Muses, où il se faisoit un devoir de le faire éclater. Plein de ce projet, il écrivit une Lettre à Messieurs de la Société Royale des Sciences de Montpellier. Nous allons montrer par l'extrait suivant quel fut le succès de l'invitation gracieuse, que Sa Majesté voulut bien lui permettre de faire en son nom.

Extrait des Régistres de la Société Royale des Sciences de Montpellier, du Jeudi 22. Avril 1751.

„ Le Roi de Pologne, Duc de Lorraine &
„ de Bar, qui joint aux vertus les plus subli-
„ mes, le goût le plus vif pour les Sciences,
„ & le désir le plus ardent d'en hâter les pro-

„ grès par ses bienfaits, a fait l'honneur à la
„ Société Royale de vouloir qu'elle soit dans
„ une étroite correspondance avec la Société
„ Littéraire que cet Auguste Monarque vient
„ de fonder à Nancy. Dans cette vûë SA
„ MAJESTÉ Polonoise a chargé M. le Comte
„ de Tressan, Lieutenant Général des Armées
„ du Roi, & Commandant dans le Toulois,
„ Membre de l'Académie des Sciences de Pa-
„ ris & des Sociétés Royales de Londres, de
„ Berlin & de Nancy, d'écrire à ce sujet à M.
„ de Ratte, Directeur & Sécrétaire perpétuel
„ de la Société Royale des Sciences. M. de
„ Tressan s'est acquitté de cette commission
„ de la maniére la plus flatteuse pour la Com-
„ pagnie, qui regardera toûjours comme un
„ monument bien précieux pour elle, la let-
„ tre que cet illustre Académicien a écrite à
„ Mr. de Ratte au nom de SA MAJESTÉ

„ Polonoiſe : Il a été unanimement délibéré,
„ que l'original de cette Lettre ſeroit mis dans
„ la boëte où ſont les Lettres-Patentes, après
„ qu'on en auroit préalablement tiré la copie
„ qui ſuit . . . . . M.e le Comte de Treſſar ayant
„ marqué dans ſa Lettre, que ſi M. de Ratte
„ adreſſoit directement au Roi la réponſe de la
„ Société, SA MAJESTÉ recevroit cette ré-
„ ponſe avec bonté, il a été délibéré unani-
„ mement, que M. de Ratte écriroit au Roi
„ de Pologne au nom de la Compagnie, pour
„ remercier ce Monarque dans les termes les
„ plus reſpectueux, de la part qu'il veut bien
„ prendre aux ſuccès des travaux de la Société,
„ & pour l'aſſurer que ſes intentions ſeront
„ exactement remplies : De plus, il a été dé-
„ libéré, que M. de Ratte auroit l'honneur
„ d'envoyer à ce Prince les extraits des Aſ-
„ ſemblées publiques ; qu'il écriroit auſſi à

„ M. de Treſſan, pour le remercier au nom
„ de la Compagnie, & à M. le Chevalier de
„ Solignac, Sécrétaire perpétuel de la Société
„ Royale de Nancy, avec laquelle la Société
„ Royale ſera en correſpondance, conformé-
„ ment aux intentions de SA MAJESTÉ Po-
„ lonoiſe.

„ Cette Délibération a été ſignée par les
„ Académiciens préſens, dont voici les noms,
„ DE RATTE, Directeur & Sécrétaire per-
„ pétuel. BON, le Pere, Doyen. LAMURE,
„ Sous-Directeur. PITOT, de l'Académie
„ Royale des Sciences. LAURÈS. HAGUE-
„ NOT. DANYEZY. GUILLEMINET. SERANE.
„ DE SAUVAGES. TIOCH. MONTET.
„ DAVISARD. ROMIEU. LOYS. BRUN.
„ PEYRE.

L'envoi de cet extrait fut accompagné de la Lettre ſuivante, adreſſée à SA MAJESTÉ par M. de Ratte le 29. Mai 1751.

SIRE,

„ La Société Royale des Sciences est infini-
„ ment honorée de la Lettre que VOTRE
„ MAJESTÉ lui a fait écrire par M. le Comte
„ de Tressan, dans laquelle elle a vu les preu-
„ ves les plus marquées de la part que vous
„ voulés bien prendre au succès de ses travaux.
„ Elle a quelque tems hésité à vous en rendre
„ elle-même de très-humbles actions de gra-
„ ces, dans l'incertitude où elle étoit, si elle
„ ne devoit point plutôt se renfermer dans le
„ silence; mais rassurée par l'extrême bonté
„ de VOTRE MAJESTÉ, & par la protec-
„ tion que vous avez toûjours accordée aux
„ Sciences & aux Lettres, elle a cru pouvoir
„ porter jusqu'aux pieds de votre Trône,
„ l'hommage du plus profond respect, & si
„ elle ose dire, de la plus vive reconnoissance.

„ Chargé de parler au nom de tous mes

„ Confréres, j'aurai l'honneur, SIRE, d'af-
„ ſurer VOTRE MAJESTÉ, du zéle, de l'ar-
„ deur, de la promptitude avec laquelle toute
„ la Compagnie s'eſt conformée à vos inten-
„ tions, en commençant dès aujourd'hui à
„ lier une étroite correſpondance avec la So-
„ ciété Littéraire que vous avez fondée dans
„ vos Etats, & en ſe propoſant de continuer
„ à l'avenir ce commerce ſçavant avec la plus
„ exacte régularité.

„ J'ai l'honneur, SIRE, de préſenter en
„ même tems à VOTRE MAJESTÉ quel-
„ ques-unes des piéces qui ont été lûës dans
„ nos Aſſemblées publiques. Les Académi-
„ ciens qui les ont compoſées, ſeront au com-
„ ble de leurs vœux, s'ils peuvent ſe flatter
„ que vous aurés quelque indulgence pour
„ leurs foibles efforts.

„ La Société Royale marchant ſur les tra-

„ ces de l'Académie des Sciences de Paris, avec
„ qui elle ne fait qu'un ſeul & même Corps,
„ ne cultive, comme elle, que la Phiſique & les
„ Mathématiques. Elle laiſſe à d'autres Aca-
„ démies les connoiſſances agréables, l'Elo-
„ quence, la Poëſie, les Belles-Lettres; mais,
„ SIRE, pourroit-elle ne pas ſentir en cette
„ occaſion, combien l'Art de l'Eloquence lui
„ ſeroit néceſſaire pour loüer dans VOTRE
„ MAJESTÉ ces qualités rares qui vous ren-
„ dent le modéle des Rois, cette piété qui eſt
„ au deſſus de tous les éloges, cette inclina-
„ tion bienfaiſante qui ne cherche qu'à faire
„ des heureux, ce goût des Lettres & des
„ beaux Arts, que vous alliés ſi bien avec la
„ ſcience de gouverner les hommes.

„ Puiſſiés-vous, SIRE, faire long-tems
„ le bonheur des Peuples à qui le Ciel vous a
„ donné pour Souverain. Puiſſiés-vous faire

„ long-tems admirer à l'Univers l'aſſembla-
„ ge le plus parfait de toutes les vertus. Ce
„ ſont les vœux de la Compagnie dont je ſuis
„ l'Interprête, auſquels j'oſe ſupplier VOTRE
„ MAJESTÉ de me permettre de joindre ici
„ les miens.

Je ſuis avec un très-profond reſpect, SIRE, de VOTRE MAJESTÉ, &c. A Montpellier le 29. Mai 1751.

Le Roi répondit à cette Lettre de la maniére qui ſuit :

„ Mr. je ne puis vous dire ce qui me flatte
„ le plus, ou l'envoi que vous me faites de
„ pluſieurs piéces qui ont été lûës dans vos
„ Aſſemblées publiques, ou l'étroite corref-
„ pondance que votre Société conſent d'en-
„ tretenir avec celle que je viens de former
„ dans la Capitale de mes Etats. Quoique
„ votre amour pour l'avancement des Lettres,

„ quelque part qu'on les cultive, me fut un „ garant de votre empreſſement à répondre „ à la propoſition que le Comte de Treſſan „ étoit chargé de vous faire : Je ne laiſſe pas „ d'en reſſentir autant de joye, que ſi je n'avois „ point eu raiſon de l'eſpérer. Je remarque „ avec un ſenſible plaiſir dans la Lettre que „ vous m'avés écrite, les graces de cette ur- „ banité toûjours ſûre de plaire, & toûjours „ inséparable du vrai ſçavoir. Il eſt bien juſte „ auſſi, que par l'intérêt que vous allés pren- „ dre à mon Académie naiſſante, je m'inté- „ reſſe plus que jamais à la gloire que la vô- „ tre s'eſt acquiſe & que vous ne ceſsés d'aug- „ menter tous les jours. Il y a long-tems que „ j'applaudis à vos ſuccès. Puiſſe la Société „ Littéraire de Nancy marcher ſur vos traces : „ Mais puiſſiés-vous auſſi dans la part que je „ prends à tout ce qui vous regarde, recon-

„ noître tous les sentimens d'estime que j'ai
„ pour votre Académie en général, & pour
„ chacun de ceux qui la composent. Il n'est
„ point d'occasions où je ne me fasse un plaisir de les leur marquer, & sur-tout à vous,
„ Mr. à qui je serai toûjours ravi de faire connoître, que je suis véritablement votre très-
„ affectionné, STANISLAS ROY.

Il parut bien-tôt que cette Lettre avoit été reçuë avec un plaisir mêlé de la plus vive reconnoissance. Les vrais Sçavans humanisés par les Lettres, manquent rarement d'être sensibles aux marques d'estime qu'on leur donne, aux moindres graces qu'on leur fait. Modéles des belles ames, ils sont peut-être ceux qui soutiennent le plus la gloire & le mérite des sentimens, qu'ils furent les premiers à inspirer aux hommes. Aussi rien n'égale ceux que Mr. de Ratte s'efforça d'exprimer au nom de

ſa Compagnie dans une Lettre au Sécrétai de la Société. Il ſe plaint de ne pouvoir aſſ marquer combien ſes Confréres ſe ſentoie honorés de la réponſe de Sa Majesté Dans ce qu'il dit, on apperçoit une eſpéce d déſeſpoir de ne pouvoir tout dire; mais qu'o eſt éloquent quand on ſe ſent dans l'impuiſ ſance de l'être autant qu'on le ſouhaite, & qu'on l'eſt peu d'ordinaire quand on ſe flat de l'être autant qu'il le faut!

Au reſte, dit Mr. de Ratte au Sécrétair de la Société „ vous comprenés bien, que „ la Compagnie a déja une fois osé prendr „ la liberté de témoigner à Sa Majesté „ ſa juſte reconnoiſſance, c'eſt en conſéquenc „ de la permiſſion que ce Monarque avoit bie „ voulu lui en donner. Il ne nous conviendroi „ plus aujourd'hui de lui adreſſer de nouvea „ nos remercîmens. Nous eſpérons, Mr

continuë-t-il, que vous voudrés bien y suppléer, & que vous serés en cette occasion l'Interprête des sentimens de la Compagnie & des voeux ardens qu'elle fera toûjours pour la conservation d'un Prince, en qui l'amour des Sciences & des Arts égale les qualités précieuses qui font les Héros.

La correspondance avec la Société Royale Montpellier étoit à peine établie, que Mr. Caraman, Lieutenant-Général des Armées France, se trouvant à la Cour du Roi, lui manda d'être reçu dans l'Académie. Presque ssi-tôt Mr. de St. Lambert, Capitaine dans Régiment des Gardes-Lorraines, témoigna même désir. Le premier s'étoit toûjours fait mérite de l'étude des Lettres; le second, nnu par ses Ouvrages, pouvoit aisément rnir des modéles, où sa modestie ne cheroit que des leçons.

Un empressement si marqué de la part
ceux, qui par la célébrité de leurs talens, ou p
leur seul amour pour les Sciences, avoient
le bonheur de mériter l'estime du Roi, dev
naturellement engager de plus en plus ce Pri
ce à leur laisser aggrandir la carriére qu'il v
noit d'ouvrir aux beaux Arts.

Quelque loüable que fut le projet de la S
ciété qu'il avoit établie, ce projet n'avoit pa
que comme l'ébauche d'un dessein plus bri
lant & plus étendu. Ce n'étoit d'abord, po
ainsi dire, qu'un germe, qui venant à répo
dre aux soins que le Roi lui donnoit lui m
me, avoit déja produit une tige d'un prés
assez heureux; mais SA MAJESTÉ ne po
voit refuser d'enter sur cette tige des branc
dès long-tems connuës par l'excellence
fruits qu'elles avoient portés; & cette tige
conservant toûjours la force qu'elle tiroit

sa culture, autant que de la bonté de son terroir, devoit changer insensiblement de nature, & risquer de perdre jusqu'au nom même qu'elle avoit eu jusqu'alors.

Il est vrai en effet, & il n'est peut-être pas inutile de le répéter ici, que malgré l'éloignement que le Roi de Pologne avoit toûjours marqué pour l'établissement d'une Académie dans ses Etats, de jour en jour il s'y en formoit une, & qu'il ne pouvoit même ne pas consentir à la laisser former.

Parmi ceux qui l'érigeoient en quelque sorte par les seuls désirs qu'ils témoignoient d'y être reçus, parurent presque tout à la fois M. de Secondat, M. le Président Hénault, M. de Fontenelle, M. de S^te^ Palaye, & M. Tercier. La plûpart avoient souvent eu occasion d'offrir leurs hommages à SA MAJESTÉ ; plus souvent encore SA MAJESTÉ, dans le secret de son Cabinet,

leur avoit rendu le tribut d'éloges, oſons même dire, les hommages dûs à leurs talens.

Nous voudrions rapporter ici, ſans en retrancher aucune, les Lettres que ces nouveaux Aſſociés ſe firent chacun un devoir d'écrire au Roi, pour le remercier de ſon conſentement à leur reception dans l'Académie. On y verroit autant de modéles de cette noble ſimplicité ſi propre à peindre le ſentiment, & qui, dans le genre épiſtolaire ſur-tout, n'a de graces qu'autant qu'elle eſt élégante ſans correction & preſque ſans arrangement & ſans méthode. Nous nous contenterons de produire la Lettre de M. de Secondat & celle de M. de Fontenelle. On remarquera dans l'une la tendre effuſion d'un cœur, qui plein de ſentimens d'eſtime & de vénération pour un grand Roi, les laiſſe plutôt échapper, qu'il n'a deſſein de les faire paroître. Dans l'autre, on ne verra à la

vérité qu'un premier trait de pinceau ; mais ce trait lui seul fait une image complette. Nous allons donner ici ces deux Lettres avec les réponses de SA MAJESTÉ. Celle de M. de Secondat étoit conçuë en ces termes :

SIRE,

„ Pénétré de la plus vive reconnoissance, il
„ m'est donc permis d'exposer à VOTRE MA-
„ JESTÉ les sentimens que m'ont inspiré ses
„ bienfaits. Quel bonheur pour moi d'avoir
„ obtenu par de si foibles talens, l'honneur d'ê-
„ tre admis dans une Société qui sera un des
„ monumens les plus augustes de l'amour de
„ VOTRE MAJESTÉ pour le genre humain.
„ Qu'il est doux de vivre sous la protection
„ d'un Roi, qui parvenu au Trône par son
„ courage, par sa patience dans les travaux &
„ par la réünion de toutes les qualités héroï-
„ ques, a été le modéle des Souverains par

„ la ſageſſe & la douceur de ſon Gouverne-
„ ment, l'admiration & l'exemple des plus
„ grandes ames par ſa conſtance dans les re-
„ vers: D'un Roi, qui bien ſûr de régner dans
„ les cœurs de ſa Nation, a répandu ſur elle
„ des bienfaits immortels en l'inſtruiſant des
„ vrais principes de ſon Gouvernement, des
„ défauts de ce Gouvernement & de leurs re-
„ médes: D'un Roi qui ayant triomphé de
„ l'adverſité, voudroit la bannir du cœur de
„ tous les hommes & de la face de la terre, &
„ qui devenu par un fonds inépuiſable d'hu-
„ manité & de bienfaiſance, & par une infini-
„ té d'établiſſemens utiles, l'amour & les dé-
„ lices des Peuples qu'il gouverne, éclaire les
„ autres Nations de la terre par ſes propres
„ ouvrages & par le puiſſant ſecours qu'il ac-
„ corde aux Lettres. Jouïſſés long-tems,
„ SIRE, d'un bonheur ſi cher aux grandes

„ ames, de la douceur de faire des heureux.

Non propiùs fas est mortali attingere divos.

„ Je serai toute ma vie avec les sentimens „ d'admiration, de respect & de reconnois- „ sance que m'inspirent tant de grandes qua- „ lités, SIRE, de VOTRE MAJESTÉ, le „ très-humble, &c. A BORDEAUX le 5. Mai „ 1751.

Le Roi répondit à cette Lettre de la maniére qui suit :

„ Mr. Votre Lettre vient d'achever le por- „ trait qu'on m'avoit fait de vous. Elle me „ donne un nouveau sujet de m'applaudir du „ consentement que j'ai donné au choix de „ mon Académie. Cette Société aura de quoi „ se soutenir, si elle a toûjours des Sujets qui „ vous ressemblent, autant que vous ressem- „ blés à M. le Président de Montesquieu, „ pour qui j'ai toûjours eu la plus parfaite es-

„ time. Je ſouhaite avoir des occaſions de vous
„ marquer celle que j'ai pour vous, & de
„ vous bien faire connoître que je ſuis véri-
„ tablement, Mr. votre bien affectionné.

M. de Fontenelle écrivit au Roi de cette ſorte :

SIRE,

„ Jugés de ma reconnoiſſance de la grace
„ que Votre Majesté m'a faite, en m'ac-
„ cordant une place dans ſon Académie de
„ Nancy, par l'idée que j'en ai. Je me crois
„ dans le même cas que ſi l'Empereur Marc-
„ Auréle m'avoit admis dans une Compagnie
„ qu'il eut pris ſoin d'établir & de former lui-
„ même. Je ſuis avec le plus profond reſpect,
„ SIRE, de Votre Majesté, &c.

Voici la réponſe que lui fit Sa Majesté.

„ Mr. Il n'eſt aucune Académie qui ne s'eſ-
„ timât honorée de vous poſſéder. La mienne

„ ſent parfaitement l'avantage qu'elle a de „ vous compter parmi ſes Membres. Ses dé„ ſirs ſe rapportent aux miens. Elle ſouhaite „ de pouvoir profiter long-tems de vos lumié„ res, & de voir accomplir à votre égard ce „ que dit Horace: *Dignum laude virum Muſa* „ *vetat mori*. Je ſuis très-véritablement, Mr. „ votre bien affectionné.

Au défaut de la Lettre que nous n'avons pû recouvrer, par laquelle M. le Préſident Hénault demandóit au Roi d'être reçu dans l'Académie, nous pouvons citer ici quelques mots de celle qu'il écrivit vers ce même tems au Sécrétaire de la Société. Tout y reſpire la plus tendre reconnoiſſance envers notre auguſte Fondateur. Elle éclate ſur-tout dans l'éloge qu'il fait de ce Prince. „ Qu'eut dit, s'écrie„ t-il, l'Auteur du Télémaque, en voyant ce „ Monarque créer un nouvel Etat, & em-

„ braſſant tout à la fois toutes les parties du
„ Gouvernement, donner la vie aux Arts,
„ animer les Sciences, fortifier les Loix, &c.
„ De tels projets ſemblent des ſonges jusqu'à
„ l'arrivée des grands hommes qui en font des
„ réalités. En vérité, Mr. à la vûë de tant de
„ merveilles, on ſe croit tranſporté aux *tems*
„ *héroïques*, où les Dieux habitoient ſur la terre;
„ & jamais rien n'a tant reſſemblé à Apollon
„ reçu chez Admette. " Peut-on peindre avec plus de fineſſe & de ſentiment, avec plus de naturel & de graces!

A peine reçu dans la Société, M. le Préſident Hénault lui fit préſent d'un de ſes Ouvrages encore manuſcrit, qu'elle conſerve précieuſement; mais dont elle eſpére qu'il voudra bien lui permettre un jour d'orner ſes Mémoires: C'eſt *le Reveil d'Epiménide*: Ouvrage où l'on reconnoît avec admiration un génie maître

de l'Art, j'ai presque dit, de la Nature même qu'il semble créer lorsqu'il la suit, qu'il embellit du moins sans la déguiser, parcequ'il ne la voit qu'en beau, & avec cette chaleur de sentiment qui met de l'intérêt dans tous les portraits de ce grand Artiste.

Les Séances publiques, où furent reçus les Associés, dont nous venons de parler, devoient naturellement achever de développer l'ambition de la plûpart des Sujets du Roi, qui par choix, ou par état, étoient dévoüés à la culture des Lettres. Plusieurs d'entr'eux demandérent d'entrer dans la carriére, où ils voyoient tant de Maîtres de l'Art, qui du sein des Académies les plus fameuses, étoient venus ranimer leur goût pour les Sciences, & les convaincre par leur exemple de la gloire qu'on acquiert en les cultivant.

Personne d'ailleurs après tant d'adoptions

déja faites, ne pouvoit ignorer que Sa Majesté agréeroit encore avec plaisir toutes celles qui pourroient servir à étendre le commerce de lumiéres & de talens qu'il méditoit d'établir pour l'avantage de ses Peuples. On sçavoit que ce Prince n'aimoit rien tant que de voir des hommes uniquement appliqués à rappeller tous les autres au sentiment de leur propre excellence, des hommes qui ne s'occuperoient que du soin d'agrandir en quelque sorte l'esprit & le cœur de leurs semblables, de redresser, d'éclairer, d'épurer leur raison, de leur applanir les routes de la gloire & de la vertu, & de leur inspirer un goût si juste & si délicat, qu'ils fussent autant choqués du faux des sentimens dans les mœurs & dans la conduite ordinaire de la vie, que du faux des pensées & des expressions dans les ouvrages d'esprit.

Les désirs du Roi furent bien-tôt accomplis.

De proche en proche la Société fit d'heureuses acquisitions; & se voyant de plus en plus en liberté d'en faire encore de nouvelles, elle prit enfin le ton & la forme d'une Académie, sans pourtant renoncer à son nom de Société.

Ce seroit ici le lieu de rappeller chacun de ceux à qui leurs talens méritérent l'entrée de ce Sanctuaire, dès qu'il fut devenu plus auguste par le nombre & le mérite des hommes de Lettres qui les y avoient précédés. Nous nous contenterons, pour abréger, de donner à la fin de cette Histoire la Liste de tous les Académiciens qu'on y a reçus jusqu'à ce jour, & qui par un redoublement d'étude & de travail ne cessent de justifier les droits qu'ils avoient d'y prétendre.

Il étoit cependant aussi utile qu'indispensable, que l'essor qu'avoit pris la Société étant

une fois constaté, & sur des présages assez certains estimé propre à durer toûjours, elle reçut des Loix différentes de celles qui lui avoient été prescrites lorsqu'elle n'étoit encore qu'un Tribunal, dont les Juges ne pouvoient que se reproduire, sans jamais augmenter; ou lorsque peu de tems après, par l'adoption inespérée de quelques Adjoints, elle n'étoit encore qu'une simple ébauche de ce qu'on prévoyoit qu'elle deviendroit un jour. Ce fut aussi ce qui détermina le Roi de Pologne à lui donner les Statuts qu'on va lire, & sur la plûpart desquels SA MAJESTÉ ne dédaigna point de suivre le projet que l'Académie en avoit rédigé dans ses Séances particuliéres.

STATUTS

STATUTS DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES SCIENCES, ET BELLES-LETTRES DE NANCY.

LE Roi de Pologne, voulant donner des marques ultérieures de ſon affection à la Société des Sciences & Belles-Lettres, qu'il a établie à Nancy par ſon Edit du 28. Décembre 1750. SA MAJESTÉ a réſolu le préſent Réglement, qu'Elle veut & entend être exactement obſervé.

ARTICLE PREMIER.

La Société Littéraire ſera composée de cinq Académiciens Penſionnaires, de douze Honoraires, de quinze Aſſociés Titulaires réſidans à Nancy, & de huit Aſſociés étrangers. Le

nombre de ces diverſes Claſſes ne pourra être augmenté ſous quelque prétexte que ce ſoit.

I I.

La Société aura pour Patron S. STANISLAS, Evêque de Cracovie. Le jour de la Fête, il ſera célébré une Grand'Meſſe dans l'Egliſe des Cordeliers de Nancy, où le Panégyrique du Saint ſera prononcé, par le Prédicateur qui ſera nommé par l'Académie. L'après midi du même jour, il ſera tenu une Séance publique dans la Bibliothéque.

I I I.

Il n'y aura dans la Société que trois Officiers, ſçavoir : Un Directeur, un ſous-Directeur & un Sécrétaire. Celui-ci ſera en même tems Bibliothécaire ; & ces deux derniéres Charges ſeront perpétuelles.

I V.

Le Directeur & le ſous-Directeur ſeront

élus tous les ans le Jeudi d'après la Séance publique, qui se tiendra d'abord après la Fête des Rois. Il sera procédé à leur élection par billets secrets. On pourra le choisir indifféremment entre les Honoraires, les Pensionnaires & les Associés. En l'absence du Directeur, sa place sera remplie par le sous-Directeur, & en l'absence du sous-Directeur, le Sécrétaire fera les fonctions de l'un & de l'autre.

V.

La fonction du Directeur sera de présider aux Assemblées, d'en convoquer d'extraordinaires en cas de besoin, d'y faire observer la décence & le bon ordre, d'y recueillir les voix l'une après l'autre, sans permettre qu'aucun Académicien parle avant son rang; de prononcer les résolutions à la pluralité des suffrages, de porter la parole dans les députations, de proposer les Sujets à recevoir, de veiller à

l'obſervation des Statuts de l'Académie.

V I.

Le Sécrétaire perpétuel gardera le Sceau de la Société. Il ſignera & ſcellera tous les Actes qu'elle ſera expédier. Il tiendra un Journal exact du réſultat des Aſſemblées. Il gardera les Titres & Papiers concernans l'Académie, entretiendra les correſpondances avec les Académies étrangéres, écrira les lettres au nom de la Compagnie; & en qualité de Bibliothécaire, veillera à la conſervation des Livres de la Bibliothéque publique, achetera tous les ans ceux dont il faudra l'augmenter, de l'avis de la Compagnie. Il fera auſſi la recette & la dépenſe des revenus, dont il rendra compte tous les ans aux Commiſſaires nommés par la Compagnie.

V I I.

Lorſque par maladie, ou par autre raiſon

considérable, le Sécrétaire perpétuel ne pourra venir à l'Assemblée, il y commettra tel d'entre les Académiciens qu'il jugera à propos pour tenir le Régistre en sa place.

V I I I.

Les Assemblées ordinaires de la Société se tiendront dans la Salle qui est jointe à la Bibliothéque, & les Séances publiques dans la Bibliothéque même.

I X.

Lorsque quelque place viendra à vaquer dans la Société, elle sera remplie à la pluralité des voix & par la voye du scrutin. Il faudra, pour être reçu, avoir les deux tiers des suffrages, & que l'Assemblée dans laquelle se fera ce choix, soit au moins, ainsi que pour toute Délibération considérable, composée de quinze Académiciens. Il faudra en outre que le Sujet élu ait donné des preuves de capacité, & qu'il

ait des mœurs & une probité sans reproche.

X.

Lorsqu'un Académicien aura été élu, il ne sera reçu qu'à l'Assemblée publique qui suivra son élection. Dans cette Assemblée, il lira un Ouvrage de sa façon, qu'il aura soin auparavant de communiquer au Directeur, ou à celui qui devra tenir sa place, & dans lequel il fera entrer son remercîment à l'Académie, auquel le Directeur répondra, ou celui qui sera chargé de ses fonctions.

X I.

Il n'y aura dans les Assemblées publiques, ou particuliéres, aucune place marquée que pour le Directeur, le sous-Directeur & le Sécrétaire. Le sous-Directeur sera à la droite du Directeur, & le Sécrétaire à la gauche. Après le sous-Directeur, viendront les Honoraires, & après le Sécrétaire les Pensionnaires. Les

Aſſociés ſe placeront des deux côtés après ceux-ci & les Honoraires. Mais les uns & les autres ſans aucune diſtinction entre eux.

XII.

Les ſeuls Aſſociés Titulaires pourront prétendre à la penſion de cinq cent livres après la mort d'un des cinq Penſionnaires ; & ce ſera la Société qui l'aſſignera à celui des Aſſociés qu'elle croira l'avoir mieux mérité par ſes travaux & par ſon aſſiduité.

XIII.

Lorſqu'il arrivera que quelqu'un des Penſionnaires, ou des Aſſociés Titulaires, ſera appellé à quelque charge, ou Commiſſion, demandant une réſidence habituelle hors de Nancy, il ſera pourvû à ſa place, de même que ſi elle avoit vaqué par mort ; bien entendu néanmoins qu'il ſera toûjours regardé comme Membre de la Société, ſous le titre de Penſionnaire, ou Aſſocié vétéran.

X I V.

La Société Royale examinera les Ouvrages en tout genre que les Académiciens lui proposeront de faire imprimer. Elle n'y donnera son Approbation, qu'après l'examen & le rapport qui en sera fait par trois Commissaires députés, ou qu'après une lecture entiére faite dans les Séances ordinaires. Aucun des Académiciens ne pourra rien faire imprimer, sous le Privilége de la Société, ni sous le titre d'Académicien, dans les matiéres concernant les Sciences, si son Ouvrage n'a été approuvé par la Compagnie; & il ne sera loisible à aucun Académicien de rien changer, dans le cours de l'impression, aux Ouvrages une fois approuvés. Les Approbations données par la Société aux Ouvrages des Académiciens, seront signées, de l'ordre de la Compagnie, par le Sécrétaire.

X V.

On pourra faire imprimer tous les ans les extraits des Aſſemblées publiques & les Ouvrages composés par les Membres de la Société, ainſi que les piéces qui auront remporté le Prix, & celles qui auront concouru.

X V I.

La Société diſtribuera tous les ans les deux Prix de ſix cent livres chacun, à ceux qu'elle aura jugé avoir fait le meilleur Ouvrage ſur un ſujet propre aux Sciences & aux Belles-Lettres. Il n'y aura que les Lorrains & ceux qui ſont Régnicoles domiciliés en Lorraine depuis dix ans, ou attachés à la Province par un Emploi censé permanent, qui pourront concourir pour ces Prix.

X V I I.

Les Auteurs ne ſigneront point leurs Ouvrages. Ils y mettront ſeulement une ſentence

& leur nom cacheté, & ils en fourniront trois Copies bien lisibles, qu'ils auront soin d'affranchir s'ils les envoyent par la Poste.

XVIII.

Tous ces Ouvrages seront remis au Sécrétaire perpétuel de la Société, dans tout le cours du mois de Septembre. On n'en recevra aucun au-delà de ce terme.

XIX.

Le Sécrétaire écrira sur un Régistre particulier la reception des Ouvrages qui lui auront été remis, & il en donnera un récépissé, si l'on souhaite. Il cottera chaque Ouvrage par 1. 2. 3. 4. &c. ensorte que les Copies du même Ouvrage ayent toutes trois le même numéro.

XX.

Le premier Jeudi du mois d'Octobre, le Sécrétaire présentera à l'Assemblée son Régis-

tre, pour être vérifié, clos & ſigné par le Directeur. Dans cette même Séance, on commencera la lecture des Ouvrages reçus, & l'on rejettera ceux qui ne paroîtront point dignes d'occuper l'attention de la Compagnie.

X X I.

Cette lecture ſera continuée dans les Aſſemblées ſuivantes; après quoi les Ouvrages reçus à l'examen, ſeront partagés entre les Membres de la Société. On remettra aux Géométres les piéces qui concernent la Géométrie; aux Phyſiciens celles qui regardent la Phyſique, & ainſi des autres Arts & facultés. Les trois Copies de chaque piéce ſeront diſtribuées en même tems, afin que trois Académiciens au moins puiſſent examiner, en leur particulier, le même Ouvrage, ſans être obligés d'attendre pour le lire qu'un autre l'ait déja lû.

XXII.

Chaque Académicien, ſans rien communiquer aux autres, mettra par écrit le jugement qu'il aura porté de chaque Ouvrage; & ſur la lecture qui ſera faite à la Société du jugement des Académiciens qui auront lû les mêmes piéces, la Société admettra celles qui doivent concourir, & rejettera les autres. Les Académiciens ne pourront communiquer à aucun étranger les Ouvrages confiés à leur examen, ni leur avis ſur ces Ouvrages.

XXIII.

Les piéces deſtinées à concourir, étant miſes à part, on les lira dans les Séances ſuivantes d'un bout à l'autre. Elles n'y ſubiront qu'un examen de comparaiſon, & l'on adjugera le Prix à celles qui auront les deux tiers des ſuffrages.

XXIV.

Dans les Ouvrages concernant les Sciences

& les Arts, on donnera la préférence à ceux qui seront jugés les plus utiles par la nouveauté des idées & par le génie de l'invention.

X X V.

Dans les piéces de pure Littérature sur-tout, on aura égard à la pureté de langage, & l'on rejettera toutes celles qui ne seront pas écrites correctement.

X X V I.

Les Ouvrages, dont les Auteurs se seront fait connoître, ou ceux pour lesquels on aura sollicité, seront exclus du concours.

X X V I I.

Ceux qui auront déja paru imprimés ou manuscrits, en tout ou en partie, ne pourront point prétendre aux Prix.

X X V I I I.

Dès que l'Académie aura prononcé son jugement sur les Ouvrages dignes du Prix, le

Sécrétaire ouvrira, en présence de l'Assemblée, le papier cacheté, où sera le nom des Auteurs, uniquement pour voir s'ils sont véritablement Lorrains, ou Regnicoles domiciliés depuis dix ans en Lorraine, ou attachés à la Province par un emploi censé permanent. Cependant nul Académicien ne divulguera le jugement qu'aura porté la Société sur les Ouvrages qui devront être couronnés dans l'Assemblée publique du premier Jeudi d'après la Fête des Rois. Dans cette Assemblée, le Sécrétaire, après la lecture faite de chaque Discours, appellera les Auteurs à haute voix, en cette forme : *Vous, Monsieur, * * * qui avés mis une telle Sentence à l'Ouvrage qu'on vient de lire, venez recevoir le Prix qui vous a été adjugé.*

XXIX.

Aucun des Membres de la Société ne pourra

écrire pour les Prix, non-pas même ſous un autre nom que le ſien; & tout Académicien qui ſeroit convaincu d'avoir prétendu aux Prix ſous un nom emprunté, ſera exclu pour jamais de la Société.

X X X.

Ceux qui auront remporté l'un des Prix, ſeront tenus chacun de donner leur Portrait, au bas duquel ſeront mis leur nom, le ſujet qu'ils auront traité & l'année où leur Ouvrage aura été couronné. Ces Portraits ſeront placés dans la Bibliothéque Publique, pour ſervir de monument à leur gloire, & comme un des moyens le plus propre à exciter dans la Nation l'émulation que SA MAJESTÉ veut y faire naître.

X X X I.

Les Aſſemblées ordinaires de la Société ſe tiendront le Jeudi de chaque ſemaine, depuis

deux heures après midi juſqu'à cinq, excepté pendant les Vacances, qui commenceront le quinze Août & finiront le dernier Septembre. L'Académie vaquera en outre pendant la quinzaine de Pâques, la ſemaine de la Pentecôte, & depuis Noël juſqu'aux Rois. Si le Jeudi où l'on doit s'aſſembler ſe trouve un jour de Fête, la Séance ſe tiendra la veille, ou le jour d'après, au choix du Directeur.

XXXII.

Tous les Académiciens ſeront aſſidus aux Aſſemblées particuliéres, & perſonne n'y ſera admis qui ne ſoit de la Compagnie, à moins qu'il ne ſoit préſenté par le Directeur ou par le Sécrétaire, pour y lire quelque Ouvrage intéreſſant, pour y faire quelque expérience de Phyſique, ſur laquelle on voudroit avoir l'avis de la Société.

XXXIII.

On ne s'occupera dans les Assemblées que de choses purement Littéraires, sans entrer dans des matiéres de Religion, ou d'Etat, ni souffrir aucun Discours qui puisse blesser la pudeur & l'honnêteté publique.

XXXIV.

Indépendemment de la premiére Assemblée publique, dont il est parlé aux Articles IV. & XXVIII. il y aura encore celle du huitiéme Mai, fête de St. STANISLAS, dont il est fait mention Article II. & celle du vingt Octobre, jour de la naissance du Fondateur. Dans ces Assemblées, s'il n'y a point de Sujets à recevoir, trois ou quatre Académiciens, nommés & choisis par la Société, prononceront des Discours, ou liront des Dissertations dignes d'occuper utilement l'Assemblée; pourvu toutefois que ces Discours ayent été lûs & ap-

prouvés auparavant dans une Séance particuliére. Les Assemblées publiques ne dureront jamais plus de deux heures.

XXXV.

Il sera travaillé à une Histoire Générale de Lorraine; cet Ouvrage se fera par la Société en commun, sur les Mémoires qui seront rassemblés par les Académiciens.

XXXVI.

Outre l'Ouvrage auquel la Société travaillera en commun, chaque Académicien choisira quelque objet particulier de ses études, & en rendra compte de tems en tems à l'Académie, soit pour l'enrichir de ses lumiéres, soit pour profiter des remarques de ses Confréres.

XXXVII.

Dans chaque Assemblée particuliére, il y aura quelques Académiciens obligés, à tour de rolle, d'apporter des écrits de leur compo-

ſition ; & il ſera permis à ceux qui ſeront préſens, de faire des remarques ſur ces Ouvrages.

XXXVIII.

Tous les écrits que les Membres de la Société apporteront à l'Aſſemblée, & qu'ils ſouhaiteront être inſérés dans le Régiſtre, ſeront par eux laiſſés le jour même entre les mains du Sécrétaire.

XXXIX.

Quoique le Sécrétaire ſoit ſpécialement chargé de la correſpondance avec les autres Académies, tous les Membres de la Société ſont invités d'entretenir des relations particuliéres avec les Sçavans & Gens de Lettres, tant dans les principales Villes de la Lorraine, que dans les Pays étrangers ; & ils feront part à l'Académie des nouvelles Littéraires qu'ils auront reçuës de leurs Correſpondans.

XL.

L'Univerſité de Pont-à-Mouſſon demeurera aſſociée à l'Académie, & pourront en conſéquence les Profeſſeurs actuels, aſſiſter aux Séances particuliéres, & non à d'autres, pour y lire les Ouvrages de Sciences ou Belles-Lettres qu'ils auront faits; & pourront leſdits Ouvrages, s'ils ſont approuvés par la Société, être inſérés dans ſes Recueils. Les Profeſſeurs actuels de Pont-à-Mouſſon n'auront cependant aucune voix, délibérative dans l'Académie, non-pas même dans le jugement des Prix, & n'entreront aucunement dans ce qui peut regarder ſon œconomie.

XLI.

S'il arrivoit qu'un des Membres de la Société commit quelque faute grave & indigne d'un homme d'honneur, ou ſe dèshonorât par des Ouvrages contre la Religion, ou contre

l'Etat, ou par des Libelles qu'il eût faits ou répandus dans le Public, il sera destitué par une délibération expresse faite par la voye du scrutin, & inscrite ensuite sur le Régistre. Il faudra les deux tiers des suffrages dans une pareille Assemblée, & que selon l'Article IX. elle soit composée au moins de quinze Académiciens.

X L I I.

Le Sceau de la Société sera un Apollon avec ses attributs, montrant d'une main des Livres de Bibliothéque, & présentant de l'autre une Couronne de Lauriers, avec ces mots : *Leges & Præmia Musis.* Et au bas : *Societas Nanceïana Litteraria, fundata à STANISLAO Rege Poloniæ, Duce Lotharingiæ & Barri, anno* 1750.

X L I I I.

Il sera libre à la Société Royale de se choi-

fir tel Imprimeur qu'elle voudra, en lui cédant son Privilége, & de mettre à cette cession telles conditions qu'elle jugera à propos.

XLIV.

Veut Sa Majesté, que le présent Réglement soit lû dans la prochaine Assemblée, & inséré dans les Régistres, pour être exactement observé suivant sa forme & teneur.

Fait à Lunéville le 27. Décembre 1751.

Signé, STANISLAS ROY.

Et plus bas, Solignac, *Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens de Sa Majesté.*

En lisant ces Statuts, on aura sans doute été surpris de voir les seuls Lorrains appellés aux Prix de l'Académie, & dans une pleine liberté de prendre indifféremment pour sujet de leurs Ouvrages tout ce qu'ils se sentent capables de discuter avec plus d'intelligence, & par conséquent avec plus de succès.

Nous ne dissimulerons point, que cette liberté de choix captive entiérement la même espéce de liberté qui devroit se trouver dans l'Académie. Quel moyen en effet de se fixer dans le jugement de plusieurs Ouvrages qu'on ne sçauroit rapprocher, ni pour l'objet que leurs Auteurs s'y proposent, ni pour la maniére dont ils l'envisagent pour le mettre au jour. N'a-t-on jamais éprouvé combien il est mal-aisé d'amener les hommes, même les plus raisonnables & les plus éclairés, à un sentiment juste & précis sur des discours qui traitant le même sujet, ne différent entre eux que par le plus ou le moins d'ornemens & de méthode? Si cela est, combien ne doit-il pas être encore plus difficile de réünir les esprits, quels qu'ils soient, sur des productions, dont aucune ne peut être préférée aux autres, parcequ'entre les genres qui leur sont propres, il n'est aucun

trait de convenance qui puiſſe aider à les comparer.

De là vient auſſi, que l'Académie auroit ſouhaité que SA MAJESTE Polonoiſe eût bien voulu lui laiſſer ſuivre à cet égard l'uſage ordinaire des autres Académies, & lui permettre, d'après une autre de leurs Coûtumes, de propoſer les Palmes dont elle eſt dépoſitaire, à tous ceux indiſtinctement qui ſont capables de les mériter. Eſt-il en effet aucune Académie qui doive regarder comme étranger tout homme qui s'applique à augmenter le fonds précieux des talens & des connoiſſances qui font la gloire & le bonheur de l'humanité?

Nous dirions volontiers, ſi nous nous ſentions capables d'exprimer aſſés naturellement une idée qui paroîtra d'abord un peu ſinguliére à quelques-uns de nos Lecteurs, nous

dirions

dirions qu'il existe réellement dans l'Univers une espéce de Parnasse, qui est comme le centre commun de tout l'esprit répandu parmi les hommes, & comme le foyer où se réünissent tous les rayons de lumiére qui partent des génies les plus éclairés.

Nous ajoûterions, que toute Académie est comptable à ce Parnasse de ses progrès; qu'il n'en est point qui ne doive y apporter les fruits de ses études, & de tems en tems y réformer son goût sur celui qui s'y maintient toûjours dans une pureté parfaite.

Nous conclurrions enfin par faire remarquer, peut-être trop ingénûment, que ce ne sont point les hommes de Lettres d'un seul Pays qui forment ce Parnasse toûjours subsistant & toûjours utile; que les trésors inépuisables qu'il renferme lui viennent de tous les lieux de la terre, où l'on s'efforce d'amasser les richesses

qu'on y va déposer, & qu'il est juste que ceux-là puissent prétendre aux Prix des Sociétés Littéraires, qui contribuent tous ensemble au bien général qu'elles ont à cœur ; & sans qu'elles s'en doutent peut-être, ou qu'eux-mêmes puissent s'en douter, les mènent ou les soutiennent au point de perfection que l'on a droit de s'en promettre.

Quelque vraye cependant que soit l'idée que nous venons de mettre au jour, nous sommes forcés de convenir de la sagesse des Loix que notre auguste Fondateur nous oblige de suivre dans le jugement des couronnes dont il a bien voulu nous confier la distribution. Rien en effet n'est plus loüable que le motif de ces Loix.

Il s'agissoit de réchauffer dans les Lorrains une émulation trop long-tems refroidie ; & ce projet, le fruit d'un amour aussi juste qu'é-

chaité, permettoit-il à SA MAJESTÉ de leur opposer sans distinction une foule de concurrens, sinon plus habiles, du moins plus aguerris, & qu'ils n'auroient pû vaincre qu'avec des efforts plus propres à glacer leur courage, que les couronnes proposées n'eussent été capables d'enflammer leur ambition ? D'un autre côté, le Roi voulant connoître toutes les ressources du génie de ses Peuples, pouvoit-il permettre qu'on les bornât à des Sujets, dont la plûpart auroient été, ou trop au-dessus de la force des uns, ou trop au-dessous de la portée des autres, & qui tout au plus n'auroient pû que développer les talens de quelques-uns d'entre eux, tandis que l'expérience & le sçavoir de tous les autres seroient restés comme éteints, toûjours enfouïs & toûjours inutiles au bien commun de la Nation & à l'avancement général des Arts & des Sciences.

Occupé de ces deux objets, le Roi de Pologne se les est proposés jusques dans les somptueux édifices, dont il embellit actuellement la Capitale de ses Etats. Croiroit-on que dans ces ouvrages, que la postérité confondra peut-être un jour dans leurs débris même, avec ce qui nous reste des monumens les plus superbes de l'antiquité ; ce Prince, jaloux de la gloire de la Lorraine, n'employe d'autres mains que celles de ses Sujets ? Ce qu'il fait à cet égard, il veut que l'Académie l'observe également dans toutes les productions d'esprit, dont elle doit reconnoître & récompenser le mérite ; & que ne peut-il pas espérer d'une préférence si flatteuse pour ses Peuples, & sur-tout encore de la liberté qu'il laisse à tous leurs talens de se produire, puisque cette même liberté qui peut les faire éclorre, est même souvent capable de les créer.

Il n'y a donc plus lieu d'être ſurpris de l'Article de nos Statuts, qui regarde la diſpenſation des Prix de l'Académie ; mais ſi l'on vient à jetter les yeux ſur la Liſte générale de nos Aſſociés, qui va bien-tôt paroître, & où l'on verra preſque autant de Membres étrangers que de Titulaires, ne ſera-t-on pas étonné de l'inobſervation d'un autre Article de ces mêmes Statuts, qui fixe le nombre des uns & des autres, juſqu'à défendre de l'augmenter, ſous quelque prétexte que ce ſoit?

Il importe ſans doute de juſtifier la Société ſur le violement d'une Loi, qui du ton ſeul dont elle eſt énoncée, paroiſſoit devoir être à l'abri de toute contravention. Nous n'avons pour cela qu'à faire obſerver, que ce Réglement étant un de ceux que l'Académie avoit eu la permiſſion de s'impoſer elle-même, jamais elle n'auroit oſé l'enfraindre, s'il lui eut toû-

jours été possible de s'y conformer.

Pouvoit-elle prévoir qu'ayant déja fermé sur elle la Lice où elle venoit d'entrer, que ses postes, ses rangs une fois réglés, toutes ses places remplies, de nouveaux Emulateurs de la gloire où elle se propose d'atteindre, demanderoient à la partager ; & que ce seroit même pour elle un commencement de gloire, de satisfaire leur généreuse ambition ?

Qu'on daigne donc maintenant sans plus attendre, parcourir les noms des Associés étrangers de l'Académie, qui excédent le nombre de ceux ausquels elle avoit prétendu se borner. Ces noms, presque tous fameux par de brillans succès dans les Lettres, montreront assés qu'elle ne pouvoit se dispenser de les joindre aux premiers, autant pour l'honneur qu'elle en espéroit, que pour celui qu'ils s'en promettoient eux-mêmes.

Parmi ces noms, il en est que le Roi de Pologne, de tems à autre, s'empressa lui-même de nous faire adopter; & s'il ne prévint les regrets que nous avions de nous être assujettis à un Réglement qui gênoit si fort les égards, l'estime, l'amitié que nous devons à des Littérateurs illustres, il consentit du moins que les portes de la Société fussent désormais ouvertes à tous les étrangers qui s'offriroient à la seconder dans ses travaux, ou seulement à l'aider de leurs conseils, à l'encourager par leurs exemples, à confondre avec ses lauriers ceux qu'ils auroient déja mérités par leur constante application à faire fleurir les Arts & les Sciences.

Ce que nos Statuts sembloient avoir perdu de leur vigueur par une dérogation si expresse à l'un de leurs Articles, fut bien-tôt compensé, si nous pouvons le dire ainsi, par une plus

exacte soûmission à tous les autres, & particuliérement au plus pénible de tous, celui qui nous enjoint de travailler à une Histoire Générale de la Lorraine.

Dans une Séance du 2. Mars 1752. chacun à l'envi se chargea des parties de ce grand ouvrage qu'il estima les plus convenables à ses lumiéres & à ses talens. Mr. Thibault prit pour lui l'Histoire Bénéficiale & Canonique, comprenant les démêlés entre les Papes & les Ducs de Lorraine, entre les Ducs & les Evêques voisins, les recherches sur les fondations des Chapitres & des Abbayes, l'examen de ce que les Loix Ecclésiastiques du Duché pouvoient avoir de relatif aux anciennes Loix du Royaume d'Austrasie, la discussion des Droits du Clergé Lorrain, & de la prétention qu'il peut avoir de joüir des libertés de l'Eglise Gallicane. M. l'Abbé de Tervenus se proposa de travailler à

l'Hiſtoire Eccléſiaſtique de ce Pays. Quelques-uns s'obligérent d'en entreprendre l'Hiſtoire Littéraire; quelques autres de s'appliquer à ſon Hiſtoire Civile. Pluſieurs de concert avec M. le Comte de Treſſan, ſe choiſirent pour leur tâche les Eaux Thermales de la Province, ſes Mines, ſes Salines, ſes Foſſiles, ſes Fontaines, ſes Plantes rares ou inconnuës, tous les Phénoménes en un mot, par leſquels la nature ſe décéle elle-même quelquefois plus volontiers dans un climat que dans un autre; tous enſemble s'engagérent à raſſembler les autres Matériaux abſolument néceſſaires à l'entrepriſe réſoluë par la Société.

Elle ne tarda point à voir le fruit de ces diverſes études; depuis ce jour, il eſt peu de Séances particuliéres où elle n'ait ſujet d'applaudir au zéle de ceux qui s'y appliquent. Le dépôt de leurs recherches laborieuſes croît in-

ſenſiblement entre ſes mains. Elle n'attend pour les mettre au jour que leur aſſemblage parfait avec tout ce qui reſte à recuëillir pour l'entier accompliſſement du deſſein qu'elle ſe propoſe.

Ce fut ſans doute l'application que l'Académie donnoit à ce travail, qui fit naître au Roi l'idée d'un Diſcours qu'il lui adreſſa, & que l'on va trouver à la ſuite de ces Mémoires. Perſuadé que l'amour du devoir fait peu de progrès quand il eſt néceſſaire qu'on l'inſpire, le Roi le ſuppoſe dans la Société auſſi vif qu'il le déſiroit. Il la louë de ſon zéle à combattre l'ignorance & l'oiſiveté ; & lui fait entrevoir qu'il y a réellement plus de gloire à étendre l'empire des Sciences, qu'à reculer les bornes d'un Etat.

Les éloges répandus dans ce Diſcours furent d'autant plus agréables à l'Académie, qu'ils renfermoient des leçons utiles, & qu'ils ve-

noient d'un Prince ennemi de toute flatterie, & convaincu, que les ſentimens même, que le ſeul mérite inſpire, flattent beaucoup moins quand on affecte de les produire, que lorſqu'on ſe contente de les laiſſer deviner.

Peu de Monarques, faute d'étude, ou de goût, auroient été capables de donner des instructions à des Gens de Lettres; beaucoup moins, quoique habiles, ſe ſeroient abaiſſés à leur en donner; preſque aucun pour les faire mieux goûter, n'auroit daigné les aſſaiſonner de marques d'eſtime; mais en eſt-il qui ayant pris la peine de les tracer de leur propre main, auroient formé le deſſein de les dégrader, pour ainſi dire, en les donnant ſous tout autre nom que le leur; & au haſard de leur faire perdre de leur autorité, auroient voulu riſquer d'en perdre eux-mêmes toute la gloire? Ce fut pourtant le projet du Roi de Pologne.

Une heure avant la Séance Publique du 10. Janvier 1753, SA MAJESTÉ fit remettre au Sécrétaire de la Compagnie le Discours dont il s'agit ici. Il étoit accompagné d'une lettre anonyme, qui prioit le Sécrétaire d'en faire part à la Société. Elle avoit à peine assés de tems pour le lire; mais quelques traits lui suffirent pour en juger; ainsi un Peintre habile saisit d'un coup d'œil toute l'ordonnance d'un tableau, & jusqu'à ces lointains qui s'enfuyent dans un horison où l'on diroit que la vûë ne peut atteindre.

L'examen de cet Ouvrage fini, il fut résolu qu'on en feroit la lecture dans l'Assemblée qui étoit prête à s'ouvrir. Véritablement il portoit l'empreinte du Génie qui l'avoit produit. C'étoit une diction pure & dégagée qui faisoit plus sentir que penser. On y voyoit l'ame d'un Roi, qui par amour pour les Arts, autant

que par des vûës de politique, cherchoit à multiplier les talens pour augmenter le nombre de ses Sujets, car ce n'est que par les talens qu'on peut compter les hommes. On y remarquoit, sur-tout, une sorte de politesse fort au-dessus de celle que donne le simple usage du monde, je veux dire, cette politesse du cœur, préférable à celle des maniéres, qui sans rien diminuer de l'élévation des sentimens, y répand autant de douceur que de vérité; & sans dessein, ni effort, s'attire autant d'amour que de confiance.

Le P. Demenoux ayant été chargé de lire ce Discours à la Séance publique, surprit agréablement tous ceux qui y assistoient, lorsque l'ayant fini, il parla de cette sorte:

„ Permettés-moi, Messieurs, de vous „ communiquer mes conjectures sur l'écrit „ que je viens de lire. Quoique de son propre „ aveu, l'Anonyme ne soit, ni Académicien,

„ ni Artiste, & qu'il n'aspire ni à nos Prix,
„ ni à nos éloges, cependant à en juger par
„ les vûës profondes & les avis judicieux ré-
„ pandus dans son Ouvrage, je croirois vo-
„ lontiers que cet Auteur, justement applaudi,
„ a mérité plus d'une fois d'être couronné;
„ qu'au milieu même d'une Académie des
„ Sciences, il se feroit respecter par les plus
„ Sçavans, & pourroit leur parler en Maître.

„ Il ne m'est pas permis de le nommer;
„ mais qui peut le méconnoître ici? Qui dans
„ la Lorraine n'a pas éprouvé ses bienfaits?
„ Qui dans l'Europe n'a pas entendu parler
„ de ses vertus? A la tête des Armées, c'étoit
„ un Héros; dans les revers, c'étoit un Sage;
„ dans la prospérité, c'est un Philosophe; dans
„ le Christianisme, c'est un exemple; aux pieds
„ des Autels, c'est un spectacle; dans l'Etat
„ c'est un Citoyen; dans le commerce de
„ vie, c'est un Ami; pour le Peuple, c'est u

» Pere; parmi les hommes, c'est un homme;
» sur le Trône, c'est un Roi. Il est beau, MESSIEURS, d'écrire comme César, & de gouverner comme Auguste.

Les applaudissemens que l'Assemblée avoit donnés au Discours du Roi, étoient d'autant plus sincéres, qu'elle n'en connoissoit pas l'Auteur; mais s'ils n'augmentérent de force & de vivacité, dès qu'on l'eut fait connoître, ils furent accompagnés de plus de zéle & de chaleur. Les Assistans n'avoient plus rien à se dire, & ils avoient encore à se parler.

Le Roi lui-même fut témoin de ces acclamations. Ce n'étoit pas la seule fois, que voulant inspirer du goût pour les Séances publiques de la Société, il étoit venu y entraîner à sa suite jusqu'à ces hommes curieux par oisiveté, qui ne pouvoient y être attirés que par sa présence. Le même dessein l'avoit conduit

à celle-ci. Il ne se doutoit point qu'on y lut son Discours, bien moins encore qu'on pût l'y reconnoître au point de le lui attribuer. Il se proposoit tout au plus de voir par lui-même l'impression qu'auroient fait sur les Membres de l'Académie les instructions qu'il n'avoit dresſées que pour les intéresser à l'amour du travail.

Trop modeste pour goûter les loüanges qu'on lui donnoit; trop grand, ou trop humain pour s'en offenser, il ne parut ni les recevoir avec complaisance, ni les rebuter avec dédain. On vit seulement combien il est difficile d'apprendre aux grands hommes à s'estimer.

Le Discours du Roi méritoit sans doute d'être rendu public. Il fut bien-tôt connu à Rome. Le Pere Cordara Jésuite entreprit de le traduire en Italien, & ne lui fit rien perdre

dre de la justesse des idées, ni du naturel des expressions. Il n'en changea point la délicatesse en subtilité. Il connoissoit les graces qui viennent de la force de la raison, & il ne les voila point sous les parures d'une langue, où il ne seroit pas étonnant que l'art put quelquefois remplacer la nature.

La traduction, dont nous parlons, fut trouvée si parfaite, qu'on la jugea digne d'être luë dans une Assemblée publique de l'Académie des Arcades. Le P. Cordara étoit un des Membres les plus distingués de cette brillante Société; mais le succès même de son Ouvrage lui fit perdre une partie de la gloire qu'il avoit droit d'en espérer. C'est le sort ordinaire des Traducteurs, & ce n'est même le sort que des plus habiles. On oublia bien-tôt, en quelque sorte, la copie, pour ne s'occuper que de l'original. On crut entendre le Roi lui-même,

donner des préceptes pour la perfection du goût. Chacun fut frappé de la nouveauté du spectacle. Des transports d'admiration éclatérent de toutes parts; & les acclamations de la multitude prévenant les suffrages que le respect ne retenoit plus qu'avec peine, l'Académie ne balança point d'aggréger le Roi de Pologne au nombre de ses Pasteurs, sous le nom que le Président de l'Assemblée lui donna sur le champ d'EUTIMIO ALIFIREO.

Rien n'étoit plus honorable à ce Prince que ce qui venoit d'arriver dans la chaleur d'une émotion si subite. Elle eut même jusqu'au mérite de la réflexion & de la lenteur. En effet, contre l'usage ordinaire de tout ce qu'enfante un mouvement précipité, les idées refroidies ne firent appercevoir que de la justice & de la reconnoissance dans l'empressement qu'avoient eu les Arcades de s'associer le Roi sans son aveu.

Toute l'Europe leur applaudit. Elle fut ravie de voir ce Prince entrer dans l'Aréne, où il se contentoit d'animer les combattans, consentir d'avoir des Rivaux, où il ne pouvoit servir que de modéle, venger les Sciences du ridicule mépris de la plûpart des grands, retracer dans Rome l'esprit des Ciceron & des Virgile; & y montrer une ame aussi Romaine que celle des Camille & des Trajan.

Une Séance indiquée à dessein, & conséquemment plus solemnelle, succéda bien-tôt à celle dont nous venons de parler. Le Portrait de SA MAJESTÉ fut placé dans la Salle des Arcades; & à ce sujet plus de vingt Académiciens récitérent des piéces de Poësie, dans lesquelles on ne sçait ce qu'on doit admirer le plus, ou la douceur du pinceau, ou le brillant du coloris, ou les sentimens de zéle & d'amour qu'on y trouve répandus & qui les a-

voient inſpirées. Tous ces ouvrages ſont imprimés, & feront toûjours autant d'honneur à l'Académie qui les a mis au jour, qu'au Monarque dont ils célébrent les talens & la gloire.

Le Pere Boſcovich, Jéſuite, ſe ſignala ſur tous les autres par un Poëme Latin, imprimé ſéparément, quoique récité dans la même Aſſemblée. Des traits lumineux, de mâles tranſports, des graces ſans étude y montrent du génie, & ſurprennent d'autant plus, que l'Auteur, l'un des plus grands Géométres de ce tems, manie plus ſouvent & plus volontiers l'équerre & le compas d'Uranie, que la lyre de Pindare, ou le luth d'Anacréon. L'ouvrage du P. Boſcovich eut à peine paru, qu'il fut traduit en Vers François par M. le Chevalier de Cogollin, l'un des hommes qui ſçait le mieux captiver ſon imagination ſans la contraindre, & lui donner l'eſſor ſans la forcer.

Eloigné de toute eſpéce d'oſtentation, le Roi de Pologne eut du regret de n'avoir pu prévenir ce qui venoit de ſe paſſer à Rome. Il ne penſoit pas qu'il s'en montroit d'autant plus digne, qu'il en paroiſſoit moins flatté. Il ne marqua pourtant point d'indifférence à cet égard. Il ſçavoit que l'indifférence n'exiſte plus dès qu'on l'affecte, & que la modeſtie n'eſt jamais plus ſincére, que lorſqu'en refuſant les honneurs qui la bleſſent, elle ſe plaît à les reconnoître avec bonté. Cette attention eſt même pour elle une vertu; & c'eſt la ſeule vertu dont elle puiſſe ſe faire honneur, ſans rien perdre de ſon mérite.

Les ſentimens qu'eut le Roi à cette occaſion, il les exprima bien-tôt après dans une de ſes lettres en répondant à l'un des Membres les plus fameux d'une des plus illuſtres Académies de l'Europe.

„ Je ſerois le premier, lui diſoit-il, à recher-
„ cher la place que vous me proposés d'ac-
„ cepter dans votre Académie, ſi je me ſen-
„ tois les talens néceſſaires pour la bien rem-
„ plir; mais je n'en ai d'autres que d'aimer les
„ Sciences que vous cultivés; c'eſt la ſeule
„ gloire que vous puiſſiés m'attribuer; & c'eſt
„ aſsés pour moi, ſi vous croyés que je la mé-
„ rite. Il faut autre choſe à une Société auſſi
„ diſtinguée que la vôtre, qu'un nom inutile
„ à ſes progrès. Encore ſi j'étois à même de
„ profiter de vos lumiéres, & de les recueïllir
„ à leur ſource; mais je ne puis jouïr de ce
„ bonheur. Il ne me reſte qu'à figurer dans la
„ liſte de ceux qui admirent vos ouvrages,
„ qui applaudiſſent à vos ſuccès, qui vous ai-
„ ment & qui vous eſtiment; c'eſt-là que je
„ me ferai toûjours honneur de paroître le
„ premier. Au reſte ce n'eſt point ici le lan-

» gage d'une modeſtie équivoque, qui de-
» mande ce qu'elle paroît refuſer. Je vous
» parle très-naturellement, & vous m'obligerés de renoncer à une idée, dont je vous
» ſçais pourtant gré, parcequ'elle me marque
» en vous des ſentimens dont je fais cas, &
» qui m'engageront toûjours à vous faire con-
» noître que je ſuis véritablement, &c.

Pendant que le Roi de Pologne marquoit tant d'éloignement à être initié dans les Temples des Muſes, malgré l'amour qu'il leur porta toûjours, l'Académie qu'il avoit fondée eut le précieux avantage de voir une autre Académie s'empreſſer de lier avec elle un commerce d'Etude & de ſçavoir. L'Aſſociation qu'elle déſiroit nous eſt trop glorieuſe, & aux Sciences même, pour la laiſſer ignorer au Public. Un pareil événement intéreſſe ſur-tout les Gens de Lettres. S'ils ne partagent notre reconnoiſſan-

ce, ils applaudiront du moins à notre bonheur.

A peine l'Académie de Besançon fut établie, qu'elle souhaita d'être unie à notre Société, & de ne faire, pour ainsi dire, avec elle, qu'un même Sanctuaire des Muses. Voici la lettre écrite à ce dessein par M. de Courbouson, Sécrétaire perpétuel de cette Académie. Elle fut adressée à M. le Chevalier de Solignac.

„ Mr. l'Académie des Sciences, des Belles-
„ Lettres & des Arts, nouvellement établie
„ en cette Ville, s'empresse de vous témoi-
„ gner par mon organe, l'estime dont elle est
„ pénétrée pour votre illustre Corps, & l'ex-
„ trême envie qu'elle a de former avec vous
„ la correspondance la plus étroite.

„ Voisins de la Lorraine, pourrions-nous,
„ Mr. ignorer & la rapidité de vos progrès,
„ & l'étenduë des bienfaits que cette heureuse
„ Province reçoit à chaque instant du Grand

„ Roi

„ Roi qui a formé votre établissement?

„ Qu'il est digne d'amour & de reconnois-
„ sance ! Mais que pourrions-nous ajoûter à
„ ce que vous en avés dit dans votre premiére
„ Assemblée? Vos Discours seront un monu-
„ ment éternel de la gloire du Monarque qui
„ en a été l'objet. Je suis avec respect, &c.

L'Académie ayant reçu cette honorable invitation avec tout le plaisir que cause ordinairement un bonheur qu'on n'eut osé prétendre, & qu'on veut s'efforcer de justifier, le Sécrétaire de la Compagnie fit la réponse suivante à M. de Courbouson.

„ Mr. nous avions déja appris par les nou-
„ velles publiques l'établissement de votre
„ Académie ; & nous nous réjouïssions de
„ voir dans notre voisinage des personnes aussi
„ distinguées par leurs talens que par leur nais-
„ sance, nous animer à la culture des beaux
„ Arts.

„ Vous pensés bien sans doute, Mr. que „ notre joye n'a pu qu'augmenter, lorsque par „ votre Lettre du 8. de ce mois, vous nous „ avés marqué le désir que vous ayés de for„ mer avec nous la correspondance la plus par„ faite. Ce projet nous fait honneur, & j'ai „ ordre de vous témoigner de la part de notre „ Société, que nous l'acceptons avec joye.

„ Le Roi notre auguste Fondateur, partage „ nos sentimens. Il n'a rien tant à cœur que „ nos progrès; & il sent parfaitement ce que „ les vôtres doivent nous inspirer d'émulation „ dans la carriére où il veut bien nous soute„ nir lui-même par ses exemples.

„ Votre Lettre, Mr. & notre Délibération „ ont été couchées sur nos Régistres. Elles „ serviront à nos Successeurs d'un témoigna„ ge éternel de l'union de notre Académie „ avec la vôtre. Puisse également cette Lettre

„ vous être une preuve aussi durable de notre
„ parfait attachement, & à vous, Mr. en particulier, du désir que j'aurai toute ma vie
„ de vous bien marquer le respect avec lequel
„ je suis, Mr. &c.

Il n'en a pas été de l'union que l'Académie de Besançon a désiré de contracter avec la nôtre, comme de ces liaisons ordinaires, que forment des besoins mutuels, & qui d'abord recherchées avec ardeur, ne durent qu'autant de tems que subsiste l'intérêt qui les a fait naître. En s'ouvrant les routes de la gloire, cette Académie se cherchoit plutôt des exemples que des soutiens. Son zéle suppléoit à ceux-ci, elle eût même pû se passer des autres; mais ses propres exemples ne pouvant manquer de faire naître, ou de renforcer, pour ainsi dire, ceux qu'elle espére trouver dans notre Société; quelle ne doit pas être la durée des engagemens

qu'elle a bien voulu prendre avec nous ? Ses Régistres & les nôtres renferment déja de précieux monumens de notre Alliance réciproque. Nous n'en citerons qu'un seul, comme le présage le plus certain de tous ceux qui peuvent la mieux constater dans la suite.

M. l'Abbé Dagay, l'un des Membres de l'Académie de Besançon, se trouvant à Nancy, fut invité à venir prendre place parmi nous le jour de notre premiére Séance particuliére. Il étoit naturel de penser que notre Association avec sa Compagnie lui donnoit droit d'entrée dans nos Assemblées, & que lui-même se feroit un plaisir, s'il ne prétendoit même se faire un honneur, d'être le premier pour qui l'on eût mis ce droit en usage. La Séance se tint le 4. Juillet 1754. M. Dagay y parut, & nous étonna tous par un Discours qu'il n'avoit pû préparer, si l'on peut le dire ainsi, qu'en

aussi peu de tems qu'il en faut ici pour le transcrire.

„ MESSIEURS, nous dit-il, je sens tout
„ le prix de la faveur que vous me faites en
„ me permettant de prendre place parmi
„ vous. C'est ici un de ces momens flatteurs,
„ qui font une époque mémorable dans la
„ vie.

„ Je le sçais, MESSIEURS, je ne dois cet
„ honneur qu'à celui que j'ai d'appartenir à
„ une Académie que vous avez associée à vo-
„ tre gloire. Que ne puis-je me parer ici du
„ mérite des Personnes distinguées qui la com-
„ posent, vous peindre leurs sentimens &
„ acquitter leur reconnoissance! Mais cette
„ entreprise seroit au-dessus de mes forces,
„ je compromettrois l'honneur de mes Con-
„ fréres, & je ne pourrois qu'affoiblir l'opi-
„ nion avantageuse que vous en avés. Il me

Arrivé dans sa Province, M. l'Abbé Dagay se crut obligé de rendre compte à son Académie de la maniére dont il avoit été reçu dans notre Société. Sa Compagnie daigna nous remercier de l'accueil que nous lui avions fait. Ce qui n'étoit pour nous qu'un devoir, elle voulut bien nous en faire un mérite. Elle nous fit part en même tems de la relation de M. Dagay, après avoir arrêté qu'elle seroit insérée tout au long dans ses Régistres.

Nous voudrions pouvoir la donner ici telle que nous l'avons reçuë, d'autant mieux qu'on n'y trouve ni longueurs, ni répétitions, ni ce ton sec & monotone si commun aux relations d'événemens particuliers. On n'y voit au contraire que finesse & sentiment, qu'une touche facile, une liberté élégante, que des graces jointes à la plus exacte précision; mais cet ouvrage n'appartient pas proprement à notre Acadé-

mie ; & la bienſéance ne nous permettroit pas de rapporter les loüanges que l'illuſtre Académicien y donne à quelques-uns de nos Aſſociés. Leur modeſtie nous fait trop d'honneur pour vouloir contribuer nous-mêmes à la bleſſer par l'exposé trop fidéle des talens qu'on leur reconnoît, & que nous devons nous contenter d'admirer, ſans nous en faire un ſujet de gloire.

Ce que nous regrettons le plus en ſupprimant cet ouvrage, c'eſt l'éloge qu'on y fait de notre auguſte Fondateur. Quel plaiſir n'aurions-nous pas de mettre ici au jour ce qu'un amour pareil au nôtre inſpire par-tout ailleurs de ſentimens auſſi tendres? M. Dagay dit de ce Prince ce qu'on n'en a point dit encore, & ſa relation eſt comme le premier crayon de ce que ce Monarque prépare à l'admiration de tout l'Univers.

„ A peine, dit-il, pouvois-je croire ce que „ la Renommée avoit publié des ouvrages „ de sa sagesse & de sa magnificence. Depuis „ long-tems j'avois conçu le projet d'aller en „ être moi-même le témoin. J'en ai trouvé „ le moment, & je l'ai saisi. " Il décrit ensuite les deux places contiguës que le Roi de Pologne fait construire à Nancy, dans l'une desquelles il doit faire dresser la Statuë du Roi son Gendre. Surpris de ce qu'il a vû, il en fait un tableau si vivant, qu'on croit voir avec lui la chose même. Quelle idée ne donne-t-il pas de ces deux chef-d'œuvres d'Architecture, de la grandeur & de la régularité des Bâtimens qui les décorent, de la richesse des Statuës qui les embellissent, de la somptuosité des Grilles & des Fontaines qui les terminent. „ Ce sont, „ dit-il, des monumens dignes des Maîtres du „ monde, & les Villes les plus superbes ne

„ poſsédent rien en ce genre qui puiſſe les
„ effacer.

„ Une circonſtance qui m'a frappé, conti-
„ nuë-t-il, c'eſt que les Ouvriers qui ont exé-
„ cuté avec la plus grande précifion ces ſu-
„ perbes deſſeins, n'ont point été tirés d'ail-
„ leurs que des Duchés de Lorraine & de Bar.
„ Ainſi les Souverains qui aiment les Arts &
„ les protégent, inſpirent en quelque ſorte
„ les talens, & font naître en un moment les
„ plus parfaits Attiſtes.

„ Ne diroit-on pas, ajoûte-t-il, que l'or ſe
„ multiplie dans les mains de ce Prince. De
„ combien de Particuliers n'a-t-il pas acquis
„ les maiſons pour percer des ruës qui abou-
„ tiſſent à cette Place? Et que de Perſpectives
„ agréables n'offrent-elles point à la vûë?
„ L'irrégularité & l'élévation du terrein des
„ anciennes ruës exigeoient des excavations de

„ 14. à 15. pieds dans toute leur longueur;
„ ils ont été faits. Des fossés profonds ont
„ été comblés par des travaux immenses. On
„ ne peut trop admirer d'aussi grandes entre-
„ prises. L'Art & le Génie joints à l'activité,
„ ont surmonté tous les obstacles que la
„ nature opposoit à la perfection de ces mo-
„ numens. . . . La dépense excessive qui en
„ étoit inséparable n'a pu en retarder l'exé-
„ cution.

C'est ainsi que M. l'Abbé Dagay, si souvent témoin, comme il le dit lui-même, du zéle respectueux de sa Compagnie pour notre auguste Fondateur, lui met sous les yeux les merveilles, dont il a été le plus frappé durant son séjour en Lorraine.

Toûjours sûr d'augmenter l'intérêt qu'elle prend à la gloire de ce Prince, il lui rappelle ensuite les divers établissemens que ce Mo-

marque a faits dans ses Etats, & qui sont dûs, les uns à son respect pour la Religion, les autres à son goût pour les Arts, tous ensemble à son amour pour ses Peuples. Il est vrai que dans le récit qu'il en fait, on sent une chaleur qui semble tenir encore des transports d'une imagination ravie, mais rien n'y paroît flatté, que parceque tout est sincére; & l'on voit que c'est moins le respect, ou l'amour, aisés à s'aveugler, qui conduisent la main du Peintre, que la justice & la vérité, qui aiment à loüer le mérite, mais qui semblent aussi ne lui rien accorder qu'à regret.

En rapportant assés au long ce qu'il a remarqué dans notre Société, M. Dagay ne dit rien des Jettons qu'on y distribuë, ainsi que dans les Académies de Paris. Cet usage est nouveau parmi nous, & nous ne pouvons nous dispenser d'en faire ici une mention expresse.

Ce fut le 14. Août 1753. que le Roi de Pologne, par des motifs qu'il n'a point exprimés dans son Ordonnance du même jour, mais qui font un nouvel éloge de son cœur magnanime, résolut qu'à commencer du premier Janvier suivant, il seroit remis dans chaque Séance un Jetton d'argent de la valeur de trois livres tournois à chacun des Membres Titulaires de la Société; que pour y procéder avec ordre, il seroit tenu par le Sécrétaire perpétuel un Régistre particulier, où il inséreroit, Séance par Séance, ceux des Académiciens Titulaires qui s'y trouveroient; & que ce Régistre seroit signé à la fin de chaque Assemblée par le Directeur, ou sous-Directeur, & par le Sécrétaire. Le fonds de cette dépense a été assigné; & ces Jettons excellemment gravés, portent d'un côté l'effigie de SA MAJESTÉ, & de l'autre, les Armes qu'elle a données à l'Académie & qui sont [illegible] le Lorraine, surmontées de celles

du Roi, avec ces mots autour : Soci. Royale des Sci. et Bell. Lettr. de Nancy 1753.

Par ce détail, que nous ne pouvions obmettre, & par tous ceux que nous avons déja faits, on aura vû que l'Histoire de l'Académie n'est que l'Histoire des bienfaits du Monarque, qui par un amour décidé pour les Sciences, a bien voulu la fonder.

Les Mémoires qui vont suivre, feront connoître, si elle a répondu à ses soins avec autant de succès qu'il avoit droit d'en attendre. Sans doute nous devrions craindre de les mettre si-tôt au jour ; c'est au tems à meurir les fruits du génie. Mais nous avons à justifier notre application à nos diverses études, & nous aimons mieux passer pour moins habiles, que pour moins attentifs à nos devoirs. La même indulgence que le Roi veut bien avoir pour nos efforts, nous l'espérons de tous les Gens de Lettres. A l'ombre d'un nom aussi respecta-

ble que celui de ce Prince, & en faveur de la gloire que méritent quelques Ouvrages qu'on va trouver dans ce Recuëil, & qui d'eux-mêmes décéleront leur Auteur sans qu'on le nomme. Nous osons ne point appréhender cette critique judicieuse, qui n'employe ses lumiéres qu'à la perfection des Arts. En tout cas, elle nous instruira; & la priant d'oublier nos foibles commencemens, nous tâcherons désormais de ne lui rien offrir qui ne soit capable de la satisfaire.

Nous ajoûterons seulement ici, que selon l'usage constamment suivi dans tous les Corps Littéraires, l'Académie ne prétend point adopter les systêmes contenus dans les Ouvrages qu'elle va donner. Contente d'en approuver le tour & la maniére, elle n'ose en garantir le fonds. C'est au Public qu'il appartient d'en porter un jugement auquel nous nous ferons toûjours un devoir de souscrire.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE,

Selon l'ordre de leur reception, depuis son établissement jusqu'à la fin de la présente année 1754.

HONORAIRES.

M. le Comte de Tressan, Lieutenant-Général des Armées de France, Grand Maréchal-des-Logis de Sa Majesté Polonoise, Commandant dans le Toulois, Barrois & Lorraine-Françoise, Membre des Académies Royales des Sciences de Paris & de Berlin, des Sociétés Royales de Londres, d'Edimbourg & de Montpellier, & de l'Académie des Belles-Lettres de Caën.

M. Poncet de la Riviere, Evêque

de Troyes, Maître de la Chapelle du Roi de Pologne, Membre de l'Académie Royale d'Angers.

M. DE CHOISEUL, Primat de Lorraine, Grand Aumônier de SA MAJESTÉ Polonoise.

M. D'HEGUERTY, Ancien Directeur Général du Commerce, Président du Conseil supérieur, & Commandant pour le Roi dans l'Isle de Bourbon.

M. LE COMTE DE CARAMAN, Lieutenant-Général des Armées du Roi.

M. DE ST. LAMBERT, Capitaine au Régiment des Gardes-Lorraines.

M. LE COMTE DE CUSTINE D'OXFLANCE.

M. LE MARQUIS DE CARAMAN, Mestre-de-Camp d'un Régiment de Dragons de son nom.

M. LE COMTE DE BRESSEY.

M. DROUAS DE BOUSSEY, Evêque & Comte de Toul.

TITULAIRES.

M. THIBAULT, Ancien Lieutenant-Général du Bailliage Royal de Nancy, Lieutenant-Général de Police, & Procureur-Général du Bureau Souverain de Féneſtrange.

M. LE CHEVALIER DE SOLIGNAC, Sécrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Sécrétaire Général de la Lorraine & du Barrois, Membre de l'Académie de Rome, des Académies Royales de la Rochelle & de Berlin, Correſpondant de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris, Bibliothécaire & Sécrétaire perpétuel de la Société.

M. DE TERVENUS, Chanoine de l'Inſigne Egliſe Primatiale.

Le R. P. DE MENOUX, de la Compagnie de JESUS, Supérieur des Miſſions Royales, de l'Académie Royale de la Rochelle & de celle de Rome.

M. GAUTIER, Chanoine Régulier de la Congrégation de Notre-Sauveur.

Le R. P. LESLIE, de la Compagnie de JESUS.

M. DE BEAUCHAMP, Colonel d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, Lieutenant pour le Roi des Villes & Citadelle de Nancy.

M. HARMANT, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Conseiller-Médecin du Roi & de l'Hôpital Royal de S. Stanislas, Pensionnaire de la Ville de Nancy.

M. BAGARD, Conseiller premier Médecin Ordinaire de SA MAJESTÉ, Médecin des Hôpitaux de S. M. T. C. Conseiller Honoraire & Médecin Pensionnaire de Nancy, Président du Collége Royal des Médecins de la Ville.

M. MATHIEU DE MOULON, Ancien Maître des Requêtes des Ducs LEOPOLD &

FRANÇOIS, Bâtonnier de l'Ordre des Avocats, Banquier-Expéditionnaire en Cour de Rome.

M. LAUGIER, premier Juré du Corps des Apothicaires de Nancy.

M. CUPERS, Médecin Ordinaire du Roi, Docteur en l'Université de Montpellier & en celle de Pont-à-Mousson.

M. l'Abbé MONTIGNOT, Docteur en Théologie, Chanoine de l'Eglise de Toul.

M. DEVAUX, Lecteur du Roi.

M. l'Abbé CLEMENT, Abbé de Marcheroux, Docteur en Théologie, Prédicateur & Aumônier de SA MAJESTÉ, Doyen du Chapitre de Ligny.

M. CREDO, Avocat à la Cour Souveraine.

M. PALLAS, Lieutenant-Général du Bailliage & Siége Présidial de Toul.

ASSOCIÉS ETRANGERS.

[illegible] MONTESQUIEU, ci-devant Prési[illegible] au Parlement de Guyenne, [illegible] Françoise, de celle de Bour[illegible] Royale de Londres & [illegible]

[illegible] Académie de Bour[illegible] Royale de Londres.

[illegible] Honoraire du Par[illegible] Françoise & [illegible], Sur-Inten[illegible] de France.

[illegible] des Académies de Pa[illegible]

[illegible], de [illegible] des Lettres.

[illegible] des Affaires [illegible] Inscriptions [illegible]

M. de Senac, Conseiller d'Etat, premie
Médecin de S. M. T. C.

M. l'Abbé Sigorgne, Licentié en Théolo
gie de la Faculté de Paris, de la Maison &
Société de Sorbonne, Chanoine de l'Egli
de Mâcon.

M. l'Abbé Comte de Guasco, Chano
noine de Tournay, des Académies de Pari
Londres, Berlin & Cortone.

M. de Moncrif, Lecteur de la Reine, d
l'Acedémie Françoise & de celle de Berlin.

M. Palissot de Montenoy.

M. le Chevalier de Cogolin, d
l'Académie de Prusse & de celle de Rome

M. Freron, des Académies d'Angers & d
Montauban.

M. de Monet, Général-Major au Serv
de Saxe, Commandeur-Grand-Croix
l'Ordre de Saint Michel.

M. Guérin, Ex-Recteur de l'Université

Paris, & l'un des Professeurs de Rhétorique du Collége Mazarin.

M. DE MAUPERTUIS, de l'Académie des Sciences de Paris, l'un des quarante de l'Académie Françoise, & Président de l'Académie Royale de Prusse.

M. DE LA CONDAMINE, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, des Sociétés Royales de Londres & de Berlin.

M. LE COMTE DE MAILLEBOIS, Lieutenant-Général des Armées du Roi, de l'Académie des Sciences de Paris.

M. LE CORVAISIER, Sécrétaire perpétuel de l'Académie d'Angers.

M. l'Abbé DAGAY DE MYON, Abbé de Soreze, Chanoine de l'illustre Eglise Métropolitaine de Besançon, & Membre de l'Académie de Franche-Comté.

M. TITON DU TILLET.

M. PESSELIER.

MEMOIRES

MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ROYALE
DES SCIENCES,
ET BELLES-LETTRES
DE NANCY.

Discours prononcé à l'ouverture de la Société, par M. le Chevalier DE SOLIGNAC.

MESSIEURS,

JE craindrois de ne point réüssir dans le ministére dont on m'a fait l'honneur de me charger, si je n'espérois de tirer de vous-mêmes les secours que je ne puis me promettre de mes talens.

Je ſçai, MESSIEURS, que pénétrés des biens que le Roi ne ceſſe de répandre ſur vous, vous venés tous enſemble apporter ici le tribut d'amour & de reconnoiſſance qu'ils exigent. Vos ſentimens éclatent dans vos yeux; on les voit dans votre empreſſement à m'entendre; votre ſilence même les annonce: Que puis-je faire de mieux, que de les démêler dans vos cœurs, & de les mettre au jour avec tout le zéle qui les a produits, ſi je ne puis les rendre avec toutes les graces que vous y prêteriés vous-mêmes?

Quel jour avés-vous remarqué dans vos Annales plus glorieux pour les Lettres, plus heureux pour vous, que l'eſt celui-ci? Ce jour va faire déſormais une des époques les plus brillantes de la Lorraine, & vos derniers deſcendans, jouïſſans comme vous du bonheur qu'il vous prépare, en célébreront avec joye le ſouvenir.

Vous le connoiſſez ce bonheur, MESSIEURS; Il conſiſte dans la culture de vos talens, excités par l'émulation & plus encore par le goût que le Roi vous connoît pour les Sciences, & qu'il veut augmenter par ſes bienfaits.

Aul. Gel. noct. attic. Lib. VI. Cap. 17. Ce bonheur eſt le même que la ſçavante Athénes dût autrefois à Piſiſtrate; & bien-tôt après, l'Egypte à Ptolemée, & à quelques-uns de ſes ſucceſſeurs. Ces Princes, amateurs éclai-

rés des beaux Arts, avoient rassemblés tous les Livres qui pouvoient servir à les perfectionner; & comme dit Pline, en loüant le même soin dans un Romain de son tems, ils furent les premiers qui s'avisérent de rendre publics les génies des hommes.

Que ne firent pas, sur-tout les Ptolemées, sur le modéle que Pisistrate leur avoit donné? Déja dès son établissement même, la Bibliothéque qu'ils avoient fondée à Aléxandrie, étoit de deux cent mille Volumes, au rapport de Josephe; & alors même, Démétrius de Phalère, qui en étoit Sur-Intendant, se flattoit de la porter jusqu'à cinq cent mille.

Près de ce dépôt, le fruit du bon goût & des soins généreux de ces Princes, étoit un Musée, espéce d'Académie, qui tiroit son nom des Muses, Divinités Tutélaires des beaux Arts; & dans ce lieu, des Sçavans nourris & entretenus aux dépens du Souverain, pouvoient se livrer tout entiers à l'Etude, & par leurs Ouvrages exciter l'amour des Lettres, qu'il est presque impossible de connoître sans les aimer.

Vous me prévenés, MESSIEURS. Vous avés déja saisi le paralléle que je me proposois de faire. Ajoûtez-y du moins ce que vous ne pouvés ignorer, que Ptolemée Soter & Philadelphe son fils étoient également distingués par les Armes & par les Lettres. Rappellez-

Vaillant *Hist. Ptolemaeor. pag.* 1. *Amstel.* 1701. *II. pag.* 31. 35. 108. 113.

Athenaei *Lib.* 1. *c.* 2.

Plin. *lib.* XXXV. *cap.* 2.

Fla. Jos. ant. Jud. *lib. XII. cap.* 2.

Vaillant *Hist. Ptolem. pag.* 20.

Strab. *Geograp. lib. XVII. p.* 546 *edit.* 1587.

Vaillant Hist. Ptolem. pag. 1. 2. *Id. p. 28.* *Id. p. 23.* vous que le premier, un des plus chers favoris d'Alexandre, avoit eu part à tous ses exploits: Que le second fut vainqueur d'Antigonus, Roi de Macédoine: Que celui-là écrivit la vie d'Alexandre avec autant de grace que de dignité; & que celui-ci, l'Emule & le Protecteur des Sçavans, se fit une gloire de venger Homére des insultes de Zoïle.

Le rapport, MESSIEURS, que nous reconnoissons ici, principalement dans le premier de ces Princes, sera plus juste encore, si nous nous souvenons qu'un de leurs Successeurs, *Id. pag. 108. & seqq.* après s'être fait admirer par des Commentaires Historiques, institua des Jeux en l'honneur des Muses & d'Apollon, & proposa des Prix à tout Homme de Lettres, que sept Juges établis pour décider du mérite des Ouvrages, auroient jugé digne d'être couronné.

N'est-ce pas là, MESSIEURS, ce que je viens vous exposer aujourd'hui? Ne voyez-vous pas se renouveller dans votre Capitale, ce que la Gréce & l'Egypte admirérent autrefois? L'ancien Palais de vos Ducs se change tout d'un coup en un Temple des Muses. Il s'y forme pour vous une Bibliothéque publique, qui doit augmenter tous les ans par les libéralités du Roi; & deux Prix sont fondés en même tems, l'un pour les Sciences, & l'autre pour les Arts, dont seront Juges, des hom-

mes tirés de votre Province même, & engagés par leur propre gloire à faire éclater dans toute l'Europe celle que vous tâcherez de vous acquérir.

Ce n'est donc pas assés pour le Roi de Pologne, que les Lettres l'ayent toûjours accompagné dans ses campagnes avec Charles XII. l'Alexandre du Nord; ce n'est point assés qu'elles fassent encore à présent ses plus chéres délices; il veut, ce Grand Prince, il veut répandre le même goût dans ses Etats.

Persuadé que rien n'est plus capable que les Lettres d'adoucir les mœurs, d'éteindre l'amour des plaisirs frivoles, de faire sentir le besoin de la vertu & de jetter un ridicule sur l'ignorance & sur l'oisiveté, les deux causes les plus ordinaires de la décadence des Empires: Il s'efforce par ses regards bienfaisans d'animer tous les Arts, d'étendre les idées de ses Sujets, d'augmenter les ressorts de leur esprit, de leur faire aimer la vraie volupté de l'ame, & de leur apprendre à ne faire usage de leurs talens, que pour vaincre leurs passions, ou pour détruire leurs préjugés, quelquefois plus dangereux que les passions mêmes.

Quel malheur pour les Lettres, MESSIEURS! Ceux qui leur font le plus d'honneur par l'étenduë, la vivacité, la délicatesse de leur génie, ne les dèshonorent que trop souvent par

Senec. Ep st. 95. l'irrégularité de leurs mœurs. Sénéque s'en plaignoit autrefois, jusqu'à dire : Que depuis qu'il avoit paru des beaux esprits dans le monde, on n'y voyoit presque plus de gens de bien.

Est-ce donc la faute des beaux Arts ? Non, sans doute : Mais ainsi que le suc de la terre, toûjours précieux & toûjours le même, produit dans certains arbres des fruits délicats & savoureux ; & en d'autres arbres des fruits grossiers & insipides, souvent insupportables par leur âpreté : Les Arts qui ne sont faits que pour éclairer la raison, l'épurent dans des esprits disposés à la connoître, & servent malheureusement à l'obscurcir dans d'autres qui n'en peuvent souffrir l'éclat.

Votre Province, MESSIEURS, vient de nous fournir un exemple bien éclatant, que les Sciences n'ont jamais que d'heureux effets dans les ames bien nées. Permettez à l'amitié un éloge où mon sujet me conduit naturellement, que je ne puis refuser à la justice que je dois à votre gloire, & qui est si propre à exciter en vous une noble émulation.

Vous connoissez Cenie ; & où ne la connoît-on pas au moment que je parle ? Quelle piéce de théâtre a-t-on fait de nos jours qui marque plus de finesse & d'agrément dans l'esprit, plus d'élévation & de délicatesse dans les

ſentimens, où la vertu ſe montre avec tant de charmes, & qui faſſe paſſer ſi rapidement de l'admiration de l'ouvrage à l'amour de l'Auteur? Ouvrez les Lettres Péruviennes, vous y verrez des traits lumineux d'une Philoſophie juſqu'à préſent inconnuë dans nos Romans; & vous conviendrez de ce que j'ai voulu prouver d'après un ſi bel exemple, que c'eſt uniquement des germes d'un mauvais cœur que viennent les fruits amers, qu'on oſe attribuer aux belles Lettres.

Il eſt vrai qu'elles répriment quelquefois les vices de l'ame; mais ce qui les regarde plus particuliérement, c'eſt de corriger les défauts de l'eſprit. Il eſt deux ſortes de ces défauts. L'un a diſparu depuis près d'un ſiécle; mais combien de tems a-t-il duré depuis le renouvellement des Lettres dans l'Europe?

Quels furent d'abord les Ouvrages de nos Sçavans? De lourdes compilations, des diſcuſſions ſéches & ennuyeuſes, des recherches frivoles ſur des mots, des critiques, où ſous une groſſiére impoliteſſe on découvroit à peine quelques lueurs d'eſprit & de bon ſens. Accablés ſous le poids de leurs immenſes volumes, nos Peres n'oſoient penſer que d'après les Grecs & les Romains, ou d'après les Arabes leurs premiers Maîtres. Copiſtes ſerviles, ils abuſoient du nouvel Art de l'Impreſſion; &

ceux-là passoient pour plus habiles, qui avoient fa.. plus de dégât dans de vieux Livres, & en avoient arraché plus d'inutiles lambeaux.

Ce n'est qu'à l'établissement des Académies du Royaume, qu'on peut fixer l'époque du bon goût, qui revint enfin parmi nous. Ce fut alors que reparut cette justesse nécessaire dans les idées ; cet ordre qui les arrange, les développe, les aggrandit en même tems ; cette chaleur qui en les faisant éclorre, les rapproche, les réünit & les fait paroître par une gradation imperceptible comme le germe les unes des autres. Ce fut alors qu'on vit des Ouvrages, où se trouvoit avec la régularité du dessein, toute la vigueur d'un génie créateur ; où l'on étoit forcé d'admirer cette simplicité majestueuse qui embellit la raison même ; cette sage délicatesse qui ne disant jamais tout, en dit pourtant toûjours assés ; en un mot, cette aménité d'expression que les graces inspirent, mais qu'elles n'avoüent qu'autant que l'esprit n'y mêle rien d'inutile ou de forcé.

Il est encore des hommes parmi nous, Messieurs, qui par leurs écrits soutiennent la gloire de ces tems heureux ; mais n'avons-nous pas à craindre de voir bien-tôt s'éteindre les derniéres étincelles de ce feu qui répandoit un si grand éclat dans l'Europe ?

J'avouë que les Lettres ne furent jamais plus

cultivées qu'elles le ſont de nos jours. Chacun ſe fait honneur de mêler à la ſcience de ſa profeſſion des connoiſſances toûjours utiles, quoiqu'étrangéres. L'Hiſtoire, la Phyſique, la Géométrie, la Muſique même & la Peinture, tout ce qui orne l'eſprit, ou qui peut en étendre les lumiéres, fait partie de l'éducation des jeunes gens; & l'on n'oſe preſque plus ſe produire dans les compagnies, ſans quelque teinture d'un ſçavoir agréable & délicat.

Mais quel eſt en général le ſçavoir de notre ſiécle? Voyez quelles en ſont les mœurs; elles ont coûtume d'influer ſur l'eſprit même. Des cœurs volages annoncent naturellement des eſprits légers. Ainſi dans nos idées, comme dans nos ſentimens, rien ne nous fixe, nous voltigeons d'objet en objet, & nous ne prenons que la fleur de ceux qui nous arrêtent.

De-là cette foule d'écrits ſuperficiels, plus propres à nourrir l'oiſiveté qu'à la diſſiper. De-là ces Romans, débauches d'un eſprit frivole qui craint la peine & le travail, & qui veut faire paſſer pour un pénible effort de génie, l'eſſor aiſé d'une imagination qu'il auroit dû réprimer.

Pour définir en un ſeul mot notre ſiécle, ne pourrions-nous pas l'appeller le ſiécle de l'eſprit? Le brillant ne l'emporte-t-il pas aujourd'hui dans toutes ſortes d'Ouvrages ſur

la richesse de la composition? Et dans nos Livres ne préfére-t-on pas les traits saillans, les ornemens affectés, les graces du langage, à la profondeur, à la justesse, à la finesse même des réflexions?

C'est le second défaut, dont je voulois parler, & qui plus encore que le premier, doit être corrigé par une sage culture des belles Lettres. Les Compilateurs, dont j'ai fait mention, Peintres durs & grossiers, ne se donnoient pas la peine de broyer leurs couleurs. Ils ne connoissoient point l'Art d'en former des nuances. Ils les plaquoient au hasard & sans choix, & faisoient des tableaux semblables à ceux de Pausias, dont parle Horace, qui ne peignoit qu'à la craye, ou au charbon.

Horat. Liv. XI. Satyr. VII. ver. 98.

Les Ecrivains de nos jours, plus habiles, & trop habiles même, ne manquent le but, que parcequ'ils le passent. Ils gâtent la belle nature par les prestiges de l'Art; ils mettent des éclairs où il ne faut que de la lumiére, & du transport où il ne faut que de la chaleur.

Quelle espérance ne nous donnez-vous pas, MESSIEURS, de voir bien-tôt éclorre dans votre Province des productions exemptes de ces défauts.

Hist. de Lorr. par D. Calmet, T.

Je vois encore répandu dans ce Pays l'esprit des Maldonat, des Grégoire, des Charpentier, des Barclai, qui rendirent autrefois l'Université

de Pont-à-Mousson si célébre. Il me semble entendre un Maimbourg, un Abram, l'un Historien rapide & séduisant; l'autre critique exact & sensé, qui tous deux nés dans votre Province, vous exhortent à cultiver vos talens. Les Calmet, les Cellier, malgré leur modestie, plus loüable encore que leur profond sçavoir, vous montrent eux-mêmes les traces de leurs pas dans la carriére où ils vous appellent. Quel avantage pour vous! Tous les chemins qui conduisent à la gloire Littéraire vous sont déja préparés.

Ib. page 1377. édition de 1728.

Ib. pag. 1459.

Est-il aucune Science, est-il aucun Art, dont vous ne trouviez des modéles dans votre Patrie? Et quels modéles, MESSIEURS! Dans la Jurisprudence, je vois les Bourcier, les le Febvre, les Matthieu; dans les Mathématiques, les Jean Lhoste & les Rivard; dans le Génie, les Erard, Ingénieur de Henri IV, le premier qui ait écrit des Fortifications; dans la Science des Médailles, les Antoine le Poix; dans la Méchanique, les Descamus; dans l'Art de la Gravûre, les Callot, les Sylvestre, les Racle, les Spiere, les Saint-Urbain; dans la Peinture, les Lallemand, les Bellange; les Jean Leclerc, les Melin, les Gelée, les Bermand; dans la Sculpture, les Bagard, les trois Adam freres, actuellement vivans; & dans l'Art de la Fonderie, les Chaligny & les deux Cuny.

Ib. pag. 1458.

Combien d'autres exemples domestiques n'aurois-je pas à vous citer, MESSIEURS, pour vous porter à seconder les desseins du Roi, & pour vous engager à justifier l'idée avantageuse qu'il a conçuë de vos talens.

Ne craignez rien des Censeurs établis pour juger du mérite de vos Ouvrages ; aucun d'eux ne prétend s'arroger une dictature sur le Parnasse. S'ils cherchent à éclaircir, à épurer les eaux du fleuve qui l'arrose, ce ne sera que pour les rendre plus propres à l'accroissement des plantes qu'ils se proposent de cultiver.

La seule peine à redouter dans le sage examen qu'on fera de vos Ouvrages ; c'est que ceux qui n'auront point ce dégré de justesse & de solidité qui enléve les suffrages, ne seront point mis au jour ; & que l'Auteur demeurant inconnu, n'aura d'autre regret que de n'avoir pas asśés approché du point de perfection où il s'étoit proposé d'atteindre.

Ce n'est pourtant pas que nous ayons dessein de rebuter tous les Ouvrages qui n'auront point concouru pour les Prix. Il n'est guéres de productions travaillées avec soin, dont les défauts ne soient rachetés par des beautés, comme il n'en est point dont les beautés ne soient mêlées de quelques défauts. Ce sera à nous, & l'ordre nous en est imposé, ce sera à nous à recueillir dans ces minéraux brûtes

tous les grains d'or qui s'y trouveront, & à les mettre en œuvre, autant pour l'avantage des beaux Arts, que pour en faire honneur à celui à qui nous en serons redevables. La critique qui proscrit tout, n'enseigne rien & déconcerte; celle qui démêle & choisit, instruit autant qu'elle encourage; & c'est celle que nous adoptons.

Que vous reste-t-il donc à présent, Messieurs, qu'à orner votre Patrie par vos talens, ne fut-ce que pour vous donner plus de relation & de rapport avec la France, dont vous devez faire un jour une des plus illustres portions? Quelle Nation fut jamais plus capable que la vôtre de réüssir dans tous les Arts, que la France chérit? Votre langue, vos mœurs, vos penchans, votre origine sont les mêmes. Vous l'égalés déja dans la tendre affection qu'elle a pour son Prince; il ne tient qu'à vous de l'égaler bien-tôt par la culture de l'esprit.

Quelle idée réveillai-je ici dans vos cœurs? Quel nouveau motif vous offrai-je encore de vous appliquer à l'étude! Admirateurs zélés du Prince à qui vous devez appartenir, quels efforts n'êtes-vous pas capables de faire pour être désormais plus propres à célébrer ses vertus? Nous avons vu, nous voyons encore tous les jours parmi nous une espéce de prodige. Quels Peuples ont jamais osé loüer d'autres

Princes ſous les yeux de leurs Rois? Et quels Rois entendirent jamais avec plus de plaiſir, que le nôtre, les éloges que vous ne ceſſés de donner au Prince qui doit vous gouverner après lui?

Je ne m'étonne plus, MESSIEURS, que LOUIS ſoit ſi chéri de ſes Sujets. Il eſt dès-à-préſent l'objet de votre amour; & de quels Peuples ſi éloignés ne l'eſt-il point, ſi ces Peuples ont le bonheur de le connoître? Beaucoup de Princes ont brillé dans le monde par cette hardieſſe de cœur qui fait les Héros; combien peu ſe ſont diſtingués par la hardieſſe de l'eſprit qui fait les grands hommes? L'une ſe fait admirer ſous le nom de valeur, & elle eſt aſſés rare; l'autre, plus rare encore, eſt cette immuable fermeté, qui ſans audace & ſans orgueil, ſans préſomption & ſans opiniâtreté, ſe roidit dans les diſgraces, ne s'amollit point dans les ſuccès; & ne confondant jamais l'extraordinaire avec l'impoſſible, ſuit conſtamment les deſſeins que la raiſon a conçus & que les circonſtances des tems ordonnent.

C'eſt cette vigueur de l'ame, MESSIEURS, qu'admirent dans LOUIS tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher de plus près; c'eſt le caractére diſtinctif de ce Monarque; mais, caractére qui paroît à peine ſous ce dehors ſimple & naturel qui lui eſt ſi propre, & qui ſem-

ble fuïr les regards de ceux qui en ſont frappés.

Quelle douce eſpérance pour vous, MESSIEURS! Les grandes qualités de ce Prince ſe reproduiſent tous les jours dans ſon auguſte Fils. J'ai vu, j'ai vu en lui cette précieuſe tranquilité d'une ame qui ne ſe permet de paſſions qu'autant qu'il en faut pour être heureux, & qui par cela même exempte de préoccupation, penſe toûjours avec juſteſſe & ne s'exprime qu'avec autant de douceur qu'elle en reſſent. J'ai été témoin auſſi de ſon goût pour les Lettres : précieux augure des flatteuſes diſtinctions qu'elles doivent en attendre, & de la vive reconnoiſſance qu'il a droit d'en eſpérer.

DISCOURS

De M. THIBAULT, *prononcé dans la même Séance.*

MESSIEURS,

PÉNÉTRÉ de reſpect à la vûë de ce qu'il y a de plus diſtingué dans les trois ordres de la Nation, réünis dans ce Palais, le ſéjour de nos anciens Maîtres ; frappé plus que jamais de l'idée de mon inſuffiſance, aurai-je aſſés de force & de liberté d'eſprit pour me rendre

l'Interprête de vos sentimens ; trouverai-je des termes qui répondent à la magnificence du Prince qui ouvre une carriére si vaste à l'exercice de tous vos talens ?

Une réfléxion me rassure, MESSIEURS; le cœur, cette noble portion de nous-mêmes, n'a pas besoin du secours de l'éloquence pour payer le tribut de ses hommages. La plus éminente qualité de l'Etre Souverain, c'est d'être bon par excellence ; & sa bonté n'exige de nous dans nos actions de graces, ni le choix des pensées, ni le faste des expressions. Tel est le propre de la Grandeur, elle fait le bien pour le bien, sans aucun retour sur elle-même.

N'attendez-donc pas, MESSIEURS, que pour acquitter votre reconnoissance, je m'efforce dans un long discours de faire l'éloge d'un Roi, qui par ses vertus est au-dessus des deux couronnes qu'elles lui ont successivement méritées. Lors même qu'à l'exemple des Césars & des Augustes, sa main nous trace des Ouvrages dignes de l'immortalité, sa modestie, loin de nous permettre les loüanges, nous défend en quelque sorte l'admiration.

Quel Prince cependant mérita mieux d'être célébré ? Il devient en ce jour le Restaurateur des Sciences & des Arts. Les différens bienfaits dont il nous a déja comblés, sembloient avoir épuisé toutes les ressources de sa ten-

dresse

dresse pour ses Peuples. La Religion accréditée, la Justice protégée, la disette prévenuë, les Malades secourus, les Pauvres soulagés, les Orphelins, qui par lui cessent de l'être, la Jeunesse illustre, mais indigente, renduë à la noblesse de sa destination, le Commerce florissant, la Chicane expirante, sont autant de voix, qui au défaut de la mienne, publieront à jamais la gloire du meilleur des Rois.

Non content d'avoir répandu ses dons dans nos Villes & dans nos Campagnes, sur nos Enfans & sur nos Familles, il veut les répandre aujourd'hui sur nos esprits & sur nos cœurs; il vient éclairer notre raison, multiplier nos connoissances, régler nos mœurs, épurer nos goûts, occuper notre loisir, nous faire connoître le prix du tems, les charmes du travail & la honte de l'oisiveté.

Vous donc qui brillez de quelque étincelle de génie, apportez à ce Tribunal Littéraire les fruits de vos veilles & les productions de votre industrie. Ici il est permis à tout le monde de donner l'essor à son esprit, & de développer ces précieux germes ausquels il ne manquoit que la chaleur pour les mettre en action.

Vous le sçavez, MESSIEURS, plusieurs de nos Ancêtres s'illustrérent autrefois dans les Sciences & dans les Arts, les uns par leur éloquence & la solidité de leurs écrits, les autres

par les graces & la hardieſſe de leur pinceau, la délicateſſe de leur ciſeau, la force de leur burin; & à quel point de perfection ne ſeroient-ils pas tous parvenus, ſi dans les commencemens de leur travail, ils euſſent eu comme nous le tréſor toûjours ouvert d'une Bibliothéque publique, dans leurs progrès une foule d'Emule & de Concurrens, & pour terme un honneur non moins flatteur que dans ce nouveau Lycée que celui du triomphe dans l'ancienne Rome.

Conſacrons dans nos faſtes, MESSIEURS, cet établiſſement ſi digne d'un Souverain qui ne s'occupe qu'à faire des heureux. Après la perte que nous avions faite par l'élévation du Prince magnanime que ſes grandes deſtinées appelloient à l'Empire, que pouvoit-il arriver de plus glorieux & de plus avantageux pour nous que de vivre ſous les Loix d'un Héros qui commença par ſacrifier au bien de la paix tous ſes droits ſur la Pologne, pour nous aſſocier à la France ſous ſa propre domination, & enſuite ſous celle d'un Monarque, dont le ſurnom de BIEN-AIME' nous rappelle tous nos Maîtres.

Un titre non moins honorable ne caractériſe-t-il pas le Prince qui régne ſur nous? Hâtons-nous de le tranſmettre à la poſtérité. Fortunés Compatriotes, joignés, uniſ-

sés vos voix à la mienne. Que le surnom de STANISLAS LE BIENFAISANT, gravé sur le marbre & inscrit sur le frontispice de ce Temple consacré aux Muses, fasse passer à nos derniers Neveux dans un seul mot, la mémoire de ses bienfaits signalés, avec les sentimens de tendresse & de reconnoissance, qu'il a lui-même imprimés dans nos cœurs en traits ineffaçables.

DISCOURS

De M. LE COMTE DE TRESSAN, *prononcé dans la même Séance.*

MESSIEURS,

Qu'il m'est honorable d'acquérir aujourd'hui parmi vous le titre de Citoyen ! Qu'un titre si cher à mon cœur m'inspire d'émula-

Ce Discours comprenoit originairement la plûpart des découvertes utiles qui ont été faites de nos jours en toutes sortes d'Arts & de Sciences. Rien ne convenoit mieux dans un jour consacré à l'ouverture d'une Société, qui devoit désormais ne s'occuper qu'à étendre, ou à perfectionner ces découvertes ; mais M. de Tressan a souhaité qu'on partageât ici son Discours, & qu'à la suite de ces Mémoires, on donnât à part le détail des savantes Observations de notre siécle. Elles ne peuvent que frapper d'avantage séparées de tout ce qui avoit rapport à la cérémonie du jour.

tion ! Quels efforts ne dois-je pas faire pour me rendre digne du choix dont notre auguste Fondateur m'a honoré ?

L'indulgence de trois célébres Académies qui m'ont adopté, ne m'aveugle point, Messieurs, & la reconnoissance que je leur dois, m'oblige à déclarer moi-même le peu de droits que j'avois à leur élection : J'ai paru désirer avec ardeur de profiter de la profondeur de leurs connoissances ; la lecture de leurs Ouvrages a embelli tous les momens que me laissent les fonctions de mon état ; j'ai osé soûmettre quelques foibles Mémoires à leur Tribunal ; elles ont voulu me mettre à portée de recevoir leurs instructions ; c'est ainsi, Messieurs, que les Compagnies les plus utiles aux Etats florissans & paisibles, ont honoré la profession la plus nécessaire pour la défense & pour la gloire des Empires.

Le Temple, que la Majesté éleve aux Muses, vient d'être consacré par nos acclamations :

Puisse cet établissement contribuer à rendre sa gloire immortelle ! Hâtons-nous, Messieurs, de suivre l'esprit & les vûës de notre auguste Fondateur : Et permettez-moi de commencer à remplir les fonctions du titre dont Sa Majesté m'a décoré, en exposant une partie des moyens de profiter de ses bienfaits.

LA Morale a des principes certains dans les Loix que la Religion nous impose; ces Loix ne sont point arbitraires.

Nous avons reçu des Grecs & des Romains, celles qui doivent régner dans les Belles Lettres; & ces Loix ont été suivies & constatées dans tous les Ouvrages dignes d'estime.

Qu'il seroit heureux pour les Sciences, qu'elles eussent des principes aussi universellement reconnus! Mais lorsque nous étudions les Ouvrages qui nous restent des Anciens, malgré les beautés qu'ils renferment, ils nous inspirent une juste défiance; souvent nous y trouvons plus d'imagination & d'hypothéses que de fondemens solides, plus de subtilité & de sophismes que d'évidence; toûjours assés forts pour détruire les systêmes qui les ont précédés, ils ne prouvent que leur foiblesse dans ceux qu'ils essayent d'établir.

Un jour plus pur commença à luire dans les premiéres années du XVI^e. siécle: Un Polonois (1) .... il est sans doute destiné,

(1) Un Polonois... Copernic, nâquit à Thorn, il fut Chanoine dans l'Église principale de cette Ville; rebuté du systême de Ptolomée, qu'il trouvoit sans ordre, sans proportion; il chercha dans les Ouvrages des anciens Philosophes quelque que idée plus vrai-semblable sur le mouvement des Corps Célestes. Il saisit la premiére dans Cicéron, qui rapporte dans ses questions Académiques, que Nicetas de Siracuse avoit enseigné que la terre tournoit autour de son axe. Il tira la se-

MESSIEURS, à cette nation courageuse & spirituelle de produire des Héros & de grands Hommes dans tous les genres : Un Polonois osa imaginer de nouvelles Loix pour les Corps Célestes ; le systême de Copernic fut appuyé par les travaux & les calculs de Képler, (2) & par les observations Télescopiques que fit le grand Galilée (3) des phases de Venus & des Satellites de Jupiter.

conde de Plutarque, qui rapporte que Philolaus le Pytagoricien, avoit enseigné que la terre tournoit annuellement autour du Soleil ; le livre de Copernic fut imprimé en 1543 ; on lui apporta les premiéres épreuves peu d'heures avant sa mort. Ce systême peut remonter à une antiquité très-reculée ; on voit que c'est le même que celui de Pythagore, & on sçait que ce Philosophe sublime avoit acquis des connoissances nouvelles & très-étenduës dans les longs voyages qu'il avoit fait, & dans le commerce qu'il avoit lié avec des Philosophes Chaldéens & Hyperboréens. Ce systême le plus raisonnable de tous, & le seul qui puisse être prouvé, avoit été attaqué avec fureur toutes les fois que quelque esprit méthodique & observateur en avoit osé exposer les principes ; l'Évêque Vigilius en fut la victime ; depuis Copernic il a été traité long-tems dans les Écoles, de systême téméraire ; à la fin, son évidence l'a emporté, & ces mêmes Écoles le suivent aujourd'hui.

(2) Kepler. Il trouva par ses calculs, que toutes les planetes décrivoient des aires proportionnelles aux tems, & que leurs distances moyennes entre elles, étoient comme les racines cubiques des quarrés des tems de leurs révolutions.

(3) Galilée. Il fut le premier qui se servit des Telescopes nouvellement inventés pour les observations Astronomiques ; ce fut sur la tour de Saint Marc à Venise, qu'il observa & démontra en présence du Doge, que Venus avoit des phases comme la Lune, & qu'il observa les satellites de Jupiter, ce qui confirma la solidité du systême de Copernic, & les suppositions de cet Astronome qui avoit annoncé les phases de Venus, comme existans & comme possibles à observer si les instrumens étoient perfectionnés.

Les deux plus grands Philoſophes que la France & l'Angleterre ayent élevé dans leur ſein ſuivirent le même ſyſtême; mais les explications qu'ils en donnérent furent abſolument différentes. Deſcartes, doüé d'une imagination forte & audacieuſe, & déja vainqueur des obſcurités du Péripatétiſme (4) oſa tout haſarder, & s'écarta trop ſouvent des Loix Géométriques qu'il avoit établies lui-même. Le Chevalier Newton, plus ferme dans ſes principes, n'oſa faire un pas ſans être appuyé par des démonſtrations, & ſans être éclairé par l'expérience; c'eſt ainſi qu'il mérite d'être ſuivi, & il n'eſt plus d'Académie en Europe, qui ne reconnoiſſe la ſageſſe & la vérité de ſes propoſitions.

Cependant, MESSIEURS, quoique les travaux du Chevalier Newton nous ayent éclairé ſur le ſyſtême du Ciel, nous ne ſommes point encore aſſés ſur les différens phénoménes de la nature, pour oſer les rapporter tous à un même principe. Nous imaginons ce principe comme unique, comme univerſel, parce que l'unité dans les cauſes nous paroît la

(4) Deſcartes attaqua les obſcures définitions d'Ariſtote, & prouva qu'elles étoient vuides d'un ſens réel, & ne faiſoient qu'embarraſſer la raiſon ſans l'éclairer; il ſubſtitua les calculs & les expériences aux hypotheſes & aux ſuppoſitions. Heureux, ſi ſon eſprit inventeur ne l'eût pas entraîné à ſortir des principes qu'il avoit établis lui-même!

plus digne de la Toute-Puissance du Créateur; mais ce n'est que du tems & des travaux multipliés des Académies, que nous pouvons espérer de rassembler une suite de faits assés nombreuse pour en former une chaîne indissoluble.

Vous êtes aujourd'hui, MESSIEURS, appellés à ce grand travail.

Quoique l'esprit des Académies soit de n'admettre aucun systême; elles ne désapprouvent point ceux qui lient un grand nombre d'expériences & d'observations dans un ordre philosophique, & tendant à établir des généralités, pourvu que leurs conjectures, même les plus probables, ne soient pas exposées comme des assertions.

C'est dans cet esprit que les Académies se prêtent des secours, & se rendent compte de leurs travaux, sur lesquels elles ont des droits mutuels. C'est ce lien, si respecté des Nations, & si cher aux Souverains, qui a entretenu la correspondance la plus intime entre l'Académie des Sciences de Paris & la Société Royale de Londres, même pendant la durée d'une guerre vive & sanglante, qui n'a pu d'ailleurs qu'augmenter l'estime réciproque des deux Nations.

Suivons donc, MESSIEURS, la carriére que notre Fondateur vient de nous ouvrir. Ré-

pondons

pondons à la haute idée qu'il s'eſt faite des talens & de l'amour des Sciences, dont les Lorrains donnent ſi ſouvent des preuves. Nos premiers pas ſont marqués par ſes bienfaits, qu'ils le ſoient par un travail digne de lui plaire.

Les Sciences ne ſont plus voilées aujourd'hui par ces nuages qui flattoient l'orgueil des anciens Philoſophes; leurs tréſors ſont ouverts, & n'ont de prix qu'autant qu'ils ſont utiles.

La raiſon, l'expérience & l'amour que l'on doit à la ſociété, ont banni de l'Etude de la Nature ces puiſſances occultes, toutes ces Sciences ſecrétes, ou plutôt ces preſtiges odieux qui dèshonoroient les Chefs de Sectes, & qui aveugloient leurs diſciples.

L'eſprit de toutes les Académies est de ſe rapprocher de ceux qui aiment à partager leurs travaux. Loin d'abattre le courage de ceux qui font quelques efforts, loin de ſe ſervir de toute leur ſupériorité, elles plaiſent à l'eſprit, l'inſtruiſent, l'éclairent, & le ménent par des routes auſſi ſûres qu'agréables à la connoiſſance de la vérité.

Il eſt bien rare, MESSIEURS, que le même homme poſſéde tous les talens. La nature eſt avare de ces hommes ſupérieurs, qui, tels que le Général qui commande ſur nos frontiéres, joignent toutes les lumiéres que donnent les grands détails, l'expérience qui naît

des grands événemens, & la ressource, & tous les dons du plus beau génie.

Ce n'est que par l'examen le plus sévére de soi-même qu'on peut déterminer quel est le genre qui nous est propre. Il faut essayer ses forces, il faut sur tout écouter le génie. Il ne nous trompe presque jamais, lorsque nous profitons de ses premiers efforts, & que nous suivons les routes qu'il nous indique.

Les Muses, quoique sœurs, quoique égales entre elles, ont des caractéres particuliers qui les distinguent. Toûjours prêtes à se prêter de la force, des graces & des secours mutuels, leurs dons, leur langage, leurs travaux sont différens : il faut éviter de les confondre.

L'Eloquence & la Poësie doivent leurs plus grandes beautés à la justesse de la pensée, à la force & à l'énergie de l'expression ; mais des détails trop longs, trop exacts, altéreroient la vivacité d'un feu qui s'éteint, s'il n'est toûjours soutenu.

Quoique le sentiment doive être toûjours d'accord avec la raison, ce n'est point dans le moment où nous jouissons du trouble agréable qu'il excite, que l'on doit s'assujettir scrupuleusement à l'ordre méthodique de l'analise & du raisonnement. Evitons, sur tout dans ces sortes d'ouvrages, des expressions trop recherchées, des distinctions frivoles, & des

réflexions qui n'annoncent souvent que le désir de briller. Elles détruisent le vrai sublime, qui n'est touchant qu'autant qu'il est naïf, qui n'est grand que par lui-même, qui ne doit être enfin que l'expression du premier essor de l'ame.

Il faut éviter avec le même soin de confondre l'exactitude, toûjours nécessaire dans la construction, avec une tournure trop recherchée. Le désir d'exposer une pensée, & de peindre les nuances d'un sentiment d'une façon nouvelle, nous expose souvent à tomber dans l'obscurité, ou dans une affectation qu'un des plus beaux esprits de l'antiquité, que Sénéque lui-même eut à se reprocher. La justesse de l'esprit doit écarter ce que les Dissertations ont d'inutile; & les définitions les plus vrayes sont ordinairement les plus courtes & les moins compliquées.

Ne nous servons même, qu'avec une extrême réserve, de ces figures trop brillantes, que la Réthorique définit sans les conseiller; souvent elles altérent la justesse de la pensée, quelquefois elles énervent la source du sentiment, & elles retardent toûjours la vivacité des traits qui doivent frapper le cœur & la raison.

Mais, Messieurs, je ne connois point assez l'art sublime du Poëte & de l'Orateur,

pour oser m'étendre davantage sur ses régles: c'est de mes Confréres que vous pouvez en espérer des préceptes, que je me ferai toûjours honneur de partager avec vous.

Les Muses qui président à la Science des faits & à l'Etude de la nature, ne doivent point se parer des fleurs de leurs compagnes; animées par le désir de faire sans cesse de nouveaux présens à la Société, ce n'est point à ces Muses à les célébrer.

Simples dans leurs expositions, fidelles dans leurs rapports, patientes & scrupuleuses dans leurs expériences, occupées à simplifier leurs calculs, exactes & méthodiques dans la chaîne de leurs propositions, timides dans leurs conjectures, ces Muses exigent de ceux qu'elles instruisent, plus de méthode & de sagesse que d'imagination, plus de candeur que de désir de briller; c'est ainsi que la recherche & l'amour de la vérité soutiennent & animent leurs travaux; c'est ainsi que l'utilité publique devient leur récompense.

Tels sont leurs ouvrages, leurs loix & leurs motifs. Qui pouvoit mieux les connoître qu'un Souverain qui les éclaire & qui les enrichit sans cesse: C'est des mains victorieuses du compagnon de l'Alcide du Nord que nous recevons l'équerre & le compas, qu'il a si souvent annoblis par ses travaux.

L'Edit que sa bonté paternelle & prévoyante a dicté, vous annonce, Messieurs, quel doit être l'esprit de vos Mémoires & de vos recherches; nul ouvrage ne pourra concourir aux Prix, & vous acquérir le droit de présider à la distribution des Couronnes, s'il n'annonce par une utilité reconnuë, le caractére respectable d'un Citoyen occupé du bonheur de sa Patrie.

C'est dans le trésor immense, que la magnificence du Roi rassemble dans son Palais, que vous allés puiser dans des sources fécondes, & recevoir en même tems le précepte & l'exemple.

C'est dans ce dépôt sacré, que vos Neveux verront augmenter sans cesse, que vous pourrez rassembler les observations des Sçavans, les comparer ensemble, & vous former une idée précise & éclairée de l'esprit qui doit régner dans les Sciences.

Vous y trouverés, sur-tout, Messieurs, quelle doit être l'exactitude dans les rapports; combien il est téméraire d'en tirer trop promptement des conséquences; quelles conditions sont nécessaires pour que les détails en soient suffisans; & combien une négligence, qui quelquefois paroît légére, peut en altérer la description.

Nous ne sommes plus dans le tems où l'i-

magination suffisoit pour suppléer à ces négligences, & où la crédulité recevoit des rapports dictés par l'amour du merveilleux. Presque tous les faits qui parurent des phénoménes aux Anciens, ont perdu ce nom mystérieux. Presque tous ceux qui n'eurent que des explications forcées, sont rentrés dans l'ordre des effets naturels. Nous le devons à la sagacité & au travail constant des Observateurs de nos jours.

Rien ne seroit sans doute plus digne, MESSIEURS, d'occuper une partie du tems de notre premiére Séance, que l'hommage public que j'essayerois de rendre à des hommes illustres, qui font tant d'honneur à leurs Patries : les loüanges qui leur sont dûës nous raméneroient nécessairement à celles d'un Bienfaiteur qui partage leurs travaux ; & l'idée que leurs Ouvrages nous donneroient de la perfection dans le travail, ne pourroit désespérer qu'une ame commune. Mais je réserve à une autre occasion à vous montrer qu'aucun siécle ne fut jamais plus fécond que le nôtre en découvertés utiles, & en observations constatées par l'aveu de l'Univers !

Nos trésors Littéraires sont communs à toutes les Nations, à tout homme qui pense, à tout génie laborieux & élevé ; c'est la seule image réelle qui nous reste de ce siécle de

Rhée, de ce siécle trop fabuleux, où l'amour de la propriété n'avoit point encore rendu les passions nuisibles.

C'est un lien qui réünit les Nations les plus éloignées, & qui établit les droits de la fraternité entre les habitans des deux zônes différentes. C'est ce lien, MESSIEURS, qui par tous les avantages dont il nous fait jouïr, doit nous rendre toûjours empressés à recevoir la vérité, même des mains les plus foibles. Il doit sur-tout détruire un vain amour propre, le plus cruel ennemi des graces, de la raison & du progrès des Sciences.

Quoique l'établissement que SA MAJESTÉ fait aujourd'hui, MESSIEURS, ne porte point le nom d'Académie, nous allons jouïr des mêmes avantages; il n'en est aucune qui ait une origine plus illustre. Fondés par un grand Roi, éclairés par ses regards, enrichis par ses dons: quels reproches n'aurions-nous pas à nous faire, si nous ne nous élevions jusqu'à surpasser ses espérances, & jusqu'à la réputation des Sociétés les plus célébres?

Soyez sûrs, MESSIEURS, que toutes ces Sociétés, frappées de la Majesté de votre Fondateur, vont également aimer & respecter son ouvrage; elles se rappelleront avec ce plaisir, qui n'est sensible qu'aux ames élevées, ceux de votre Nation qui les ont déja égalés, sans

avoir d'autre secours que la force du génie & la constance au travail.

Quels efforts ne devons-nous pas faire, puisque rien ne manque aujourd'hui à la Lorraine pour son bonheur & pour sa gloire? Tout est prévu, tout est assuré. Les secours Divins pour les ames, l'éducation de la jeunesse, la paix dans les familles, les aziles pour la pauvreté & l'innocence, des Ecoles Militaires pour la fleur de cette Noblesse Lorraine, aussi illustrée dans l'Europe par ses grandes actions, que par sa haute antiquité; Ecoles honorées sans cesse des regards du Maître, & où des Chefs éprouvés l'exercent aux armes & à la pratique de la vertu.

Tels sont, MESSIEURS, les objets qui occupent notre auguste Fondateur; tels sont les monumens sacrés de son amour.

Le Grand Monarque, destiné à vous réünir un jour dans le sein d'une même famille, a prouvé sans cesse qu'il est pénétré des mêmes principes.

Les dépenses excessives d'une guerre, qui n'a pas moins signalé sa puissance & sa modération, que les ressources inépuisables de ses Etats; ces dépenses n'ont point diminué ses bienfaits, ni rallenti sa bonté prévoyante pour toutes les Fondations utiles.

Cette Place, cette Statuë demandée avec

tant d'acclamations par un Peuple qui désire voir fixer sous ses yeux l'image de son Roi victorieux ; ces monumens ne subsistent point encore, & déja les magasins publics, les routes, les édifices qui entretiennent le commerce entre les Provinces, s'élévent de toutes parts.

Ce Prince, digne petit-fils de Philippe-Auguste, fait revivre les anciens priviléges d'une nation guerriére ; & les enfans de ceux qui combattirent à Fontenoy, vont joüir des mêmes honneurs que les enfans de ceux qui s'illustrérent à Bouvines.

Ces mêmes enfans, élevés sous les yeux de leur Souverain, sont comblés presque en naissant de ses bienfaits : Ils nous rappellent l'éducation que recevoit la jeunesse de Lacédémone. Ces disciples de Licurgue, ces enfans de la Patrie, exercés sans cesse aux armes & à la discipline Militaire & Civile, oublioient toute autre affection particuliére ; le même esprit qui les inspiroit ne formoit qu'une seule famille de tous ceux qui devoient servir la République.

Heureux le Ministre qui reçoit les ordres de son Maître pour publier de pareils décrets, & qui voit renaître pour les anciens Militaires qu'il protége, la source pure de la haute Noblesse qu'il a reçuë de ses Ancêtres ! Telles sont les récompenses dont un Grand Roi sçait

honorer le ministére & les services d'un Homme d'Etat qui connoît le génie de la Nation, & qui n'est occupé qu'à en élever les sentimens & à les rendre utiles à la gloire de son Maître.

Les bienfaits, les priviléges accordés aux Nations, inspirent la reconnoissance; mais souvent les graces qui sont personnelles animent encore plus vivement l'émulation; le François cherche sans cesse les regards de son Maître; un mot de la bouche d'un Souverain adoré, est pour lui la plus chére, la plus honorable de toutes les récompenses. Quel est le François digne d'estime, qui n'a pas éprouvé ce pouvoir enchanteur, lorsque ses actions ou ses ouvrages l'ont rendu digne de paroître aux yeux de son Souverain?

Combien de fois l'Académie des Sciences n'a-t-elle pas été honorée par les loüanges de son Protecteur! Qu'il est facile de discerner alors qu'il questionne chaque Académicien dans le genre qui lui est propre, & qu'il ne le questionne que pour lui procurer l'honneur d'une réponse juste & précise; mais toûjours prévûë par les connoissances & les lumiéres de ce même Protecteur: Questions toûjours honorables & flatteuses de la part d'un Souverain, puisqu'elles sont la preuve de sa confiance dans les lumiéres de celui qui doit lui répondre.

Avec quelle bonté, quel plaisir toûjours nouveau ne voit-il pas ces hommes chéris & respectables à la Nation, & sur-tout cet illustre Académicien que trois âges voyent présider à l'empire de la République des Lettres, & les fils du Compatriote & du digne successeur du grand Galilée. (5)

Soyez sûrs, MESSIEURS, que dès ce jour les yeux de ce Monarque seront attachés sur vous; les liens du sang & ceux qui unissent toûjours les grandes ames, l'intéressent également aux succès des desseins & des ouvrages de notre Bienfaiteur.

Ce même jour, le plus beau de notre vie, nous donne des droits sacrés à la protection d'une auguste Reine: Avec quelle bonté, quel plaisir même, ne verra-t-elle pas les Sujets d'un Roi & d'un Pere, qui lui est si respectable & si cher, lorsqu'ils iront porter à ses pieds & leurs respects & le tribut de leurs Ouvrages!

Que ces Ouvrages respirent donc toûjours l'amour du bien public & de la vertu. Rien ne peut échaper à son ame sensible & éclairée; rien n'est digne de lui plaire que ce qui porte le sceau de la candeur & de la Religion! Quelle gloire! quel bonheur pour nous, MESSIEURS, d'oser la contempler sans crainte dans toute la

(5) Mr. de Fontenelle & Mrs. Cassiny.

majesté qui environne le plus beau trône de l'Univers !

Près d'Elle, & fidéle imitateur de toutes ses vertus, nous admirerons ce Prince, digne des Héros que la Seine & la Vistule ont vû naître ; ce Prince qui combattit à côté du Roi son Pere dans ce grand jour où nos ennemis mêmes frémirent du péril où s'exposoient des têtes si chéres ; & frémirent une seconde fois en voyant les Bourbons se couronner des mêmes lauriers que les champs de Poitiers avoient vû perdre aux Valois.

Puissent nos Ouvrages lui paroître dignes de son estime ! Il aime à l'accorder & à en donner des marques honorables & publiques. Mais quels efforts ne devons nous pas faire pour les mériter de sa justice ? Ce Prince, amateur de toutes les Sciences, de tous les Arts, les connoît, les cultive avec un génie supérieur, & les protége en Maître. Doüé d'une intelligence rapide, forte & brillante, les traits les plus sublimes, les jugemens les plus précis, caractérisent tout ce qu'une modestie & une simplicité avoüées par les graces, s'efforcent en vain de cacher.

Tel est le sang auguste, MESSIEURS, qui régne aujourd'hui sur vous ; tel est celui qui doit y regner un jour. Quelle Nation fut plus heureuse en Maîtres que la Lorraine ? Quelle

Nation mérita mieux aussi par son attachement & par ses vertus de les posséder ?

Puisse l'Eternel, qui conduit & protége les desseins de celui dont nous célébrons les bienfaits, le laisser jouïr longtems de leur réüssite. De tous les biens dont il nous comble, aucun n'est aussi doux, aussi cher, aussi utile pour nous, que de le voir, de l'entendre & de lui obéir. Que ce ne soit qu'après avoir vû les jours de Nestor, qu'il remette l'héritage qu'il a sans cesse cultivé & enrichi. Que ces vœux, si purs & si agréables à la Divinité, qu'une Auguste Reine offre sans cesse aux pieds des Autels, ne soient de long-tems troublés par les larmes. Que son ame, & si belle & si soumise aux décrets de la Providence, en reçoive constamment des faveurs.

Mais, Messieurs, bannissons l'idée funeste & éloignée du plus grand des malheurs. Jouissons avec nos transports ordinaires de la présence de notre Bienfaiteur. Hâtons-nous de remplir l'objet de son institution ; & que ce jour qui va devenir célébre dans les fastes de la République des Lettres, soit le premier d'un travail qui peut lui plaire & nous illustrer.

DISCOURS

De M. l'Evêque de Troyes, prononcé dans la même Séance.

MESSIEURS,

L'EMPLOI dont je commence à m'acquitter aujourd'hui, m'est aussi nouveau qu'il m'est honorable. Appellé à cette Cour pour y exercer le ministére le plus saint, pouvois-je m'attendre à passer du Sanctuaire de la Religion dans le Temple des Arts? Pouvois-je croire qu'une voix consacrée jusqu'ici à exposer les vérités qui instruisent, dût-être un jour appliquée à vous développer celles qui plaisent; & qu'après n'avoir occupé l'attention que d'un Auditoire Chrétien, je fusse destiné à mettre encore à l'épreuve celle d'une assemblée purement Académique.

Mais le Grand Roi qui m'avoit confié le soin de prêcher aux Peuples qu'il gouverne la Morale Evangélique, désire que je parle aux Sçavans qu'il rassemble, des devoirs Littéraires; & il veut, qu'après avoir fini une mission, dont ses exemples abrégeront toujours le travail, je paroisse à un établissement dont ses bienfaits assurent la durée.

Le spectacle que nous formons aujourd'hui, vous le sçavez, MESSIEURS, doit sa naissance au projet d'un Prince digne de voir se réünir pour son éloge tous les talens que sa libéralité divise. Instruit par lui-même, & plus capable que tout autre d'en juger ; instruit, dis-je, de la politesse, du génie, du goût & de l'élégance qui régne dans les Ouvrages sortis de cette Province, il s'est persuadé, avec raison, qu'il donneroit à vos travaux un nouveau lustre & un nouveau dégré de force, en les couronnant par ses dons, & en réünissant sous un même point de vûë, tout ce qu'il y a de plus propre à cultiver en même tems & l'esprit & les mœurs de ses Sujets. Quel honneur pour moi, MESSIEURS, de me trouver, quoiqu'étranger, un des dépositaires de vos intérêts & de votre gloire ! Mais, permettez-moi de le dire, quelque flatté que je sois de la place que j'occupe ici, je renoncerois volontiers à la qualité de Juge, si j'avois celles qu'il faut pour être votre concurrent, & il me seroit bien plus glorieux d'occuper une place parmi vous, que de contribuer à marquer celle que vous devez occuper parmi les autres.

Ma gloire cependant dans ce moment, est d'entrer dans le plan des projets que le Roi vient de former, pour l'honneur & l'utilité

d'une Province qui lui est chere à bien des titres : Mais sa gloire à lui - même est, qu'après avoir été le modéle à proposer dans les Chaires de la Religion, il soit encore celui dont les Lettres se glorifient : Roi Chrétien, Roi Citoyen, Roi Sçavant, chacun de ces titres suffiroit pour rendre un Roi recommandable à la postérité ; & la postérité ne connoîtra pas encore sous tous ces titres, tout le Roi qui fait votre bonheur.

Pour répondre aux vûës qu'il s'est proposées d'établir dans les Arts le régne du goût, aussi solidement que son propre régne l'est dans tous les cœurs, j'ai cru qu'il convenoit de faire quelques réflexions sur la nature & la nécessité du bon goût. J'en indiquerai les loix, j'en marquerai les avantages ; il vous est réservé, MESSIEURS, d'en donner les exemples.

Qu'est-ce que le goût ? Une qualité qu'un génie médiocre regarde comme la sienne, qu'un esprit critique croit n'être celle de personne, dont tout le monde parle, que peu d'hommes connoissent, & qui, à force d'être définie, est devenuë peut-être indéfinissable.

Un Auteur moderne nous dira que le goût n'est qu'*une imitation de la belle nature* ; & à ce prétendu axiome, que l'on met au nombre des

des oracles, mais dont il n'a que l'obſcurité, ſeront rappellés tous les Arts comme à leur principe ; cependant n'eſt-ce pas l'objet & l'exercice du goût que l'Auteur nous définit, plutôt que le goût lui-même ? Le goût eſt régle, & l'imitation eſt étude.

Un autre le fera conſiſter dans une proportion exacte de toutes les parties entre elles-mêmes, & avec le tout qui réſulte de leur aſſemblage. C'eſt bien là l'effet du goût, ce n'en eſt pas la nature ; j'y vois ce qu'il produit, je n'y découvre pas ce qu'il eſt. Tâchons de le faire connoître, ſans entreprendre de le définir.

Ne pourroit-on pas dire, MESSIEURS, que le goût eſt pour les Lettres, ce qu'eſt la Loi pour les mœurs ? Le principe du bon, le modéle pour le repréſenter, & la régle pour en juger.

La Loi ne change point pour nous, mais nous changeons pour elle, & ce que nous lui ſuppoſons d'inégalité, n'eſt que dans nos mœurs qu'elle ne peut fixer : Le goût eſt toujours le même ; les variations que nous lui attribuons ſont dans les eſprits ; & il ne peut être méconnu que quand nous le rendons méconnoiſſable. On ſe fait de mauvaiſes loix par de fauſſes interprétations de la véritable ; on ſe fait un faux goût par une mauvaiſe imitation du

vrai. La Loi ne se laisse pas violer impunément, elle poursuit les infracteurs qui la négligent, ou qui la déshonorent, & la sainteté des devoirs qu'elle enseigne présentée au coupable, est la premiére vengeance qu'elle tire de ses revoltes : Le goût se vange à son tour de ceux qui le méprisent ou qui l'altérent ; ses principes ne peuvent être ignorés, lors même que ses préceptes sont négligés ; & la premiére peine dont il punit cette négligence, est dans la comparaison d'un ouvrage fait sans son aveu, avec ceux des modéles sur lesquels il devoit être composé, tels que pourroient être ceux que vous venez d'entendre.

Considérons à présent le goût dans les hommes. Ce terme ne présente à mon esprit qu'une facilité à voir d'un coup d'œil, & à saisir dans l'instant le point de beauté propre à chaque sujet que l'on traite : Mais qu'est-ce que beauté dans les ouvrages? force & vivacité du génie, liaison exacte de toutes les parties, rapport immédiat des unes avec les autres, justesse dans ces rapports & même dans les contrastes, dégré de nuance, ton de couleurs, assortiment & assemblage de tout ce qui enléve d'abord le suffrage & fixe l'admiration. Par exemple, dans les pensées, rien de beau sans le noble & le vrai ; le faux & le rampant doivent en être bannis. Dans les sentimens, rien

de beau sans l'élévation & le touchant; le décent & le pathétique font leur mérite. Dans les expressions, rien de beau sans le naturel & le gracieux; l'obscur & l'affecté sont leur défauts essentiels; la hardiesse, mais sans écarts dans les idées; les ornemens, mais sans parure dans le stile; la variété, mais sans bigarure dans les tours; une richesse, mais sobre & sans faste; une sagesse, mais égayée sans indiscrétion; une abondance, mais mesurée sans profusion; une facilité qui ne soit point négligence; une finesse qui ne soit point affectation; une méthode qui soit sans contrainte; l'art enfin, mais déguisé, qui semble n'avoir étudié tout, que pour tout dire sans étude, & ne travailler que pour dissimuler les efforts du travail. Telles sont, si je ne me trompe, MESSIEURS, les qualités avantageuses qui nous saisissent d'abord dans les ouvrages d'esprit.

Le goût, considéré dans le cœur, ne se définit pas, parce qu'il est sentiment; il ne s'acquiert pas, parce qu'il est qualité; la nature le donne. Regardé comme faculté d'esprit & promptitude à bien juger, il se forme par la lecture, il s'épure par les comparaisons; les réflexions l'assurent, les exemples l'étendent & l'imitation l'affermit. Sentiment du vrai, droiture de raison, ce sont ses principes: Justesse de pensées, netteté d'expressions, ce sont

ses régles; souplesse d'un esprit qui sçait obéir à la loi des bienséances; sagesse de détail qui sçait adopter le nécessaire & retrancher le superflu; économie des régles qui président à l'ordonnance, ce sont ses qualités: Tableaux naturels, images animées, peintures justes, saillies mésurées; à leur suite, saisissement d'admiration, suffrages aussi-tôt obtenus que demandés, esprits à peine attaqués & subjugués, ce sont ses effets.

C'est-là, Messieurs, ce que j'appelle goût; toute autre idée lui est étrangére, la mienne ne le rend pas encore tout entier, mais elle réveille à ce moment toutes celles que vous en avez connuës vous-mêmes.

Pour prouver la nécessité du goût, j'ose avancer ce paradoxe, que sans lui, le génie le plus sublime est souvent plus dangereux pour les Arts qu'il ne leur est utile. Naturellement hardi, il s'éléve au dessus du vrai comme au dessus du commun: Sa passion est le nouveau; toujours avide de distinctions, il prend son vol; ce qui est naturel aux autres, est étranger pour lui; une région supérieure d'où il puisse dominer, voilà son centre. L'imagination, guide insensé lorsqu'elle n'est pas guidée elle-même, lui prête ses aîles; nouvel Icare, il va dans la région du feu, & tandis qu'il se livre à un nouvel essor dans

des Plages inconnuës, les nuës qu'il a percées se rejoignent, leur ombre le dérobe aux regards des mortels, & il ne leur est rendu que par sa chûte. L'esprit qui ne peut atteindre à la hauteur du génie, le laisse s'élever, se contente de marcher, mais sa marche irréguliére ne le conduit point à son but ; un goût frivole s'empare de lui; il tourne sans cesse dans le tourbillon de la mode ; c'est un papillon qui cherche une lueur favorable pour faire briller les couleurs dont ses aîles sont nuancées ; là se borne son ambition : Il plaît aux Lecteurs légers, comme le papillon aux enfans ; son éclat dure autant que la lueur autour de laquelle il voltige ; l'aîle se dessêche, se brûle ensuite, & l'insecte rampe.

C'est à vous, Messieurs, que j'en appelle ; ce portrait n'est que trop véritable, même dans la Littérature, & l'image n'est que d'après des modéles. En effet, parcourez les Ouvrages divers dont le déluge inonde, aujourd'hui plus que jamais, la République des Lettres. Un titre singulier, des avantures imaginées, un stile marqueté, une sentence hardie, un tour de pensées bizarres, un assemblage d'expressions colorées, un jargon obscur & précieux ; disons tout, une barbarie de langage ornée & parée de faux brillans & de clinquans, où le vernis est substitué à la pein-

ture, la découpure au tableau, & au sérieux du bon sens, le frivole de l'affectation: N'est-ce pas là le fonds, ou du moins le courant de la Littérature moderne? Que fait le goût? Il soutient le génie dans son essor & le rappelle de ses écarts, lui marque sa route dans les airs & lui prescrit ses bornes; ne l'affranchit du commerce des hommes, que pour l'associer à celui des Dieux; lui permet de s'élever quand il peut, l'oblige à marcher quand il le doit; & en lui laissant toute la liberté que l'imagination désire, le retient dans les limites que la raison a marquées. Il ouvre toutes les routes du labyrinthe, dans lequel l'esprit frivole s'égare; lui laisse la finesse du langage, mais en bannit l'obscurité; retranche la parure qui est étrangére, pour ne laisser que l'ornement qui est propre; admet les graces, mais veut que les vertus les reconnoissent, que les Muses les conduisent, & ne souffre pas qu'un amour aveugle les égare; à l'étincelle, enfin, qui ne répand qu'une lueur assez semblable à la nuit, le goût substituë le flambeau qui produit la lumiére & enfante ou remplace le jour.

C'est par lui, c'est par ce goût sage & hardi que furent inspirés ces génies puissans, qui, dans un siécle assez peu éloigné du nôtre, rallumérent dans le Temple des Arts ce feu sa-

eté que la mollesse avoit laissé éteindre, dissipérent les ténébres dont l'ignorance avoit couvert tout le Parnasse, rappellérent l'antiquité, plus défigurée encore par le pinceau de la nouveauté que par ses propres rides, ouvrirent à des Lecteurs, curieux d'apprendre, les trésors Littéraires que les siécles nous ont conservés comme l'héritage des esprits, & nous montérent enfin à ce dégré d'intelligence qui a fixé les Lettres parmi nous. Jusques-là les Muses errantes avoient en vain cherché un azile; elles avoient franchi quelques montagnes, parcouru quelques Provinces, éclairé quelques Nations; le hazard ou la curiosité leur ménagérent de tems en tems des Protecteurs assez zélés pour les défendre; mais il étoit réservé au goût de leur susciter des connoisseurs intelligens, capables de les accréditer en les cultivant, de profiter de leurs richesses & de leur en donner, de se pénétrer de leurs préceptes & de les transmettre aux autres.

C'est de ces Restaurateurs des Sciences, que nous avons reçu ce goût sage & heureux qui les maintient encore, malgré la conspiration des préjugés: Puissions-nous sentir toujours le prix d'un tel avantage, & nous conserver la possession glorieuse où nous sommes depuis si long-tems, de servir dans ce genre, com-

me dans presque tous les autres, de modéles aux autres Peuples.

Nous avons vu la Cour du dernier & du plus grand de nos Rois, devenuë le sanctuaire des Lettres comme celui de la Majesté ; tous les talens se reünir avec les vertus autour du même Trône, & le régne d'un seul Prince, être celui de tous les Arts. L'Auguste de la France l'emportoit sur celui de Rome par l'héroïsme de sa valeur, la grandeur de son ame & l'étenduë de ses bienfaits ; la France ne vit plus rien dans Rome qui put exciter sa jalousie ; le nombre des grands hommes qui se signalerent dans tous les genres, passera seul pour un prodige ; nous n'y pensons qu'avec une sorte de respect, qui est l'hommage que nous rendons aux talens, ou plutôt au goût qui présidoit à leurs travaux, & qui de leurs amusemens-mêmes nous a fait des modéles. Les suivre est encore la gloire de notre siécle, les atteindre sera le désespoir des siécles suivans.

C'est par la célébrité des Tribunaux Littéraires, que s'opérérent tant de prodiges. Là des génies rassemblés sous les loix d'une société également sçavante & polie, se partagent entre eux tous les objets de la Littérature. Là des hommes sortis de l'ordre commun, apportent tour à tour les fleurs de leur loisir & les fruits de leur travail. Là enrichis du tribut

de

de toutes les Sciences, ils en répandent avec profusion les trésors sur un Public avide & connoisseur, qui, à son tour, les multiplie par l'usage même qu'il en fait.

Avantage précieux, dont cette Province va bien-tôt recueillir les fruits. Heureuse Province ! Quelle foule de génies ne vois-je pas déja naître sous tes yeux ? Quelles vives lumiéres préparées dans ces assemblées, vont se réfléchir sur les Villes ! Terre fertile en talens, tu te plaignois de ce que le défaut d'occasion pour les cultiver ou les produire, rendoit ta fécondité inutile ! Que la reconnoissance grave à jamais dans tes fastes, ce jour mémorable, où un Grand Roi, aussi zélé pour ta gloire, que tu l'es toi-même pour son service, éléve aux Arts un monument qui les fixera désormais dans ton sein. Puisse-t-il, ce monument, toujours présent à tes yeux, rappeller sans cesse le souvenir de la main qui l'a établi, & donner au bon goût sur tous les esprits, un empire aussi durable que le sera sur tous les cœurs celui de la reconoissance pour un Prince, dont le plaisir est de faire des heureux, & qui ne se croit heureux lui-même que par le plaisir d'en faire.

ÉPITRE AU ROI.

Présentée par le R. P. LESLIE.

QUoi ! Grand Prince, l'ardeur de faire des heureux,
S'accroit avec tes dons, en ton cœur généreux !
A peine un bien est fait, qu'il cherche un bien a faire ;
Des grands Rois, des Héros, tel est le caractére ;
Leur ame, rayon pur de la Divinité,
Dans ses vastes projets en a l'immensité.
Tel jadis Alexandre, aux rives de l'aurore,
Cherchoit vainqueur de tout, un monde à vaincre encore.

Les Peuples éclairés, les vices combatus,
Et le zéle en triomphe amenant les vertus ;
L'Orphelin consolé, l'oisiveté proscrite,
Les Pauvres secourus, & la Jeunesse instruite ;
La chicane contrainte à respecter la Loi ;
Tous ces bienfaits divers, immortels comme toi,
Ont prouvé ta grande ame, & n'ont pu lui suffire.
Les talens excités sont l'honneur d'un Empire ;
Dignes de t'occuper, ils fixent tes regards ;
Voici le jour enfin du Génie & de Arts.

Peuple heureux dans tes murs, voi s'élever leur Temple ; (1)
Là puisant a la fois le précepte & l'exemple,
Voi des Lettres, des Arts, tous les Héros fameux,
Des trésors de l'esprit enrichir nos Neveux.
De ces Arts qu'il posséde, un grand Roi sur nos rives,
Ouvrant en ce beau jour les brillantes Archives,

(1) Bibliothéque publique, fondée par le Roi, dans une Salle du Palais Ducal de Nancy, avec un revenu de 3000. livres à perpétuité, pour l'entretenir & l'augmenter

Unit, digne rival d'Auguste & de Titus, (2)
Le goût pour les talens, & le goût des vertus.
Le séjour respecté des Dieux de la Patrie,
Qu'honora si long-tems leur présence chérie,
En Temple des neuf Sœurs se tranforme à sa voix;
Où régnoient des Héros, les Arts donnent des loix.
Près des Auteurs fameux de la Gréce & de Rome,
Là je vois se placer tout sage, tout grand homme,
Dont l'exacte recherche & les regards perçans
Ont sondé la nature & dévoilé les tems.
Douce Société, seule exempte de brigues,
De fausseté, d'ennui, de contrainte & d'intrigues;
D'où le cœur sort plus droit, l'esprit plus éclairé;
Où de guides instruits, d'amis sûrs entouré,
Le vrai sage avec eux se forme à l'Art suprême
De trouver son bonheur, sa fortune en lui-méme.
De cet azile heureux des purs & vrais plaisirs,
Il voit errer la foule en proye aux vains désirs,
Du trouble à la langueur, des ennuis à l'ivresse,
Toujours loin du vrai bien, qu'elle poursuit sans cesse.
Astres brillans des Arts, à nos yeux éblouis,
Ramenez les beaux jours d'Auguste & de LOUIS.
De ce foyer commun, vrai centre de lumiére,
Rayons purs, éclairés la Nation entiére.
De Maîtres adorés, ô vous, dans tous les tems,
Moins les Sujets craintifs, que les tendres enfans,
LORRAINS, à qui le Ciel, pour prix de votre zéle,
Les rend tous dans un Roi, formé sur leur modéle;
Peuple, ami des Autels, des Vertus & des Arts,
Vers la gloire à sa voix, élevés vos regards.
Les prix vous sont offerts; on léve la barriére; (3)

(2) Auguste fonda sur le Mont Palatin une Bibliothéque publique dans l'enceinte de son Palais, & la donna à une Société de Sçavans pour leurs assemblées.

(3) Deux Prix de 500. livres chacun, pour être distribués par les Censeurs fondés par le Roi, à ceux de ses Sujets qui se seront exercés avec le plus de succès sur quelque Science ou Art, à leur choix.

Pleins d'une noble ardeur, volés dans la carriére;
Portant au sein des Arts, à l'envi le flambeau,
Saisissez, en tout genre, & l'utile & le beau.
Dans ses fastes, quel Peuple en eut plus de modéles?
J'y vois des Phidias, des Varrons, des Appelles.
La plume, le compas, le pinceau, le burin,
Ont brillé tour à tour dans votre heureuse main;
Riche encore de vos biens, la France vous envie
Le ciseau des ADAM, les charmes de CÉNIE.
De vos travaux déja, les Arbitres sçavans,
Modéles tout ensemble & Juges des talens,
Les lauriers à la main attendent vos Ouvrages.
Balançant leur critique, honorant leurs suffrages,
Puissent, heureux Vainqueurs, vos efforts, vos succès,
Payer de votre Roi, les soins & les bienfaits.

DISCOURS

Prononcé à la Séance, tenuë à Lunéville devant le Roi, le 11[e]. *Mars* 1751.

Par le R. P. DE MENOUX.

PARMI tant de Rois, dont il est parlé dans l'Histoire, on est étonné d'en voir si peu qui ayent eu à cœur de faire fleurir les Sciences; l'étonnement cesse, dès que l'on examine de près la plupart de ceux qui ont régné. Il étoit de leur intérêt de laisser les Peuples dans l'ignorance, & d'imposer silence aux Sçavans. Mais le Trône est-il occupé par un Sage? le Sceptre est-il entre les mains d'un bon Roi? il importe alors d'éclairer les esprits, d'encourager les talens, de perfectionner les beaux Arts, de faire parler la Poësie & l'éloquence. Les Muses appellées au spectacle d'un régne fécond en grands événemens, forment un concert qui rétentit dans la postérité, & que tous les âges se transmettent, comme les échos se renvoyent les applaudissemens d'une multitude de spectateurs charmés & satisfaits.

Le Monarque qui nous gouverne, ne sera

pas sans doute le seul exemple que l'histoire citera d'un Prince qui ait aimé les Sciences; mais il sera assurément un de ceux à qui elle donnera une place des plus distinguées parmi les Rois qui ont protégé les Sçavans, & qui en les protégeant n'ont ni appréhendé leurs regards, ni recherché leurs éloges. S'il forme un établissement qui leur soit favorable, c'est une suite de ses heureux penchans, c'est l'effet de son amour pour le bien public, c'est l'effort d'une ame élevée, qui n'a en vuë que le bonheur des hommes & l'honneur de l'humanité.

L'Edit du 28. Décembre en est une preuve autentique; il sera une époque à jamais mémorable dans les fastes de la Lorraine; cet Acte émané du Souverain, est l'ouvrage de son esprit & de son cœur. Mais quel en est, MESSIEURS, le véritable objet? Est-ce simplement une Bibliothéque ouverte à la curiosité du public? Est-ce simplement une fondation de Prix, pour les talens privilégiés? N'est-ce qu'un Tribunal Littéraire, composé de Juges destinés à apprétier le mérite des ouvrages, & à décerner les palmes aux Concurrens? Est-ce une Societé d'hommes choisis pour être les Arbitres & les modéles du bon goût? Est-ce enfin, une Académie sagement établie, pour préserver la Nation des usurpations de l'ignorance & de l'erreur?

C'est tout cela ; c'est plus que tout cela : Je m'explique. Pardonnez, Messieurs, si j'ose retoucher encore un sujet qui a été si heureusement traité parmi vous. En relisant les principaux articles de l'Edit important qui nous rassemble, quelques réflexions se sont présentées à mon esprit ; pendant le peu de tems que vous m'avez donné, je n'ai eu que le loisir de les jetter rapidement sur le papier. Je les soumets à vos lumiéres. Vous consulter est un des plus précieux avantages que me procure l'honneur de vous être Associé. Plus intéressé que tout autre à m'en prévaloir, je serai toujours extrêmement attentif à en profiter.

(1) L'établissement d'une Bibliothéque publique, a, dans l'ordre de la Littérature, une utilité qui me frappe : Je ne puis, Messieurs, vous rendre bien mon idée, que par une comparaison qui vous surprendra peut-être par sa singularité.

En considérant tous les divers préparatifs qui se font par ordre du Roi, notre Fondateur, dans son Château Ducal de Nancy, il m'a semblé voir ce qui se passe sur les côtes Maritimes, quand il est question d'y construire

(1) La Bibliothéque fondée à Nancy par le Roi de Pologne, est ouverte à tout le monde, depuis huit heures du matin jusqu'à onze, & depuis trois heures jusqu'à six heures du soir.

un nouveau Port de Mer. Dans le dessein d'augmenter le nombre & les richesses des Commerçans, on éléve des barriéres contre l'impétuosité des flots & le ravage des tempêtes; on prépare une retraite sûre aux Vaisseaux de la Nation; on permet un accès facile à ceux de l'Etranger; on offre des récompenses à l'industrie; on accorde des avantages considérables aux entreprises des Navigateurs; on prodigue les priviléges aux sociétés naissantes, qui s'engagent à entretenir de leurs fonds les differentes branches du Commerce, & à contribuer de leurs soins à le rendre florissant; chacun s'applique; chacun se met à l'ouvrage; on s'embarque, & si une étoile propice dirige heureusement votre course, si un vent favorable pousse votre Navire au terme désiré, quelle joie au retour d'une pénible Navigation! Bien-tôt tous les trésors de la Terre sont étalés sur le rivage fortuné, où l'on vient de leur ouvrir un azile.

Voilà à mon sens l'image, ou si vous voulez l'emblême d'une Bibliothéque publique. C'est une digue qu'on oppose d'abord aux efforts & au progrès de l'ignorance: C'est une retraite tranquille qu'on assure aux Sçavans, & qu'on ouvre à ceux qui veulent le devenir; c'est un azile à l'abri des orages, où toutes les richesses du monde Littéraire s'accumulent

avec soin, s'arrangent avec ordre, se déposent avec sûreté. Les Auteurs de toute Nation, de toute langue peuvent y aborder; tous les siécles y apportent le tribut de leurs ingénieuses productions; le Citoyen avide d'un gain flateur, s'y rend avec empressement pour y chercher une fortune qui l'enrichit sans appauvrir personne; on vient y échanger des erreurs contre des vérités, de vains préjugés contre de vrais principes, de frivoles conjectures contre de solides raisonnemens, des sistêmes arbitraires & mal assortis contre des découvertes constatées par des faits, & justifiées par des expériences; on vient, en un mot, y négocier sans risque, & s'y ménager insensiblement un profit certain, celui de bien penser & d'être vertueux.

De quelle utilité ne fût pas aux Romains la célébre Bibliothéque de Lucullus? Ce grand homme après avoir cédé trop facilement peut-être, pour le bonheur de la République, le commandement des Légions, consacra le reste de ses jours aux douceurs séduisantes d'un loisir utile. Il fit ériger à grands frais un vaste édifice, dans l'enceinte de son Palais; il entoura ce nouveau Lycée de promenades publiques; il l'enrichit des dépoüilles Littéraires de la Gréce & de l'Italie; il en permit l'entrée à tous les Sçavans; les Romains venoient

y converser avec les Grecs, que divers motifs attiroient dans la Capitale du monde; Lucullus prenoit part à leurs doctes entretiens; l'équerre ou le compas, la plume ou le crayon à la main, il interrogeoit, il écoutoit, il disputoit, il calculoit, il mésuroit, il peignoit, il composoit; tous les objets de l'érudition de son siécle lui étoient familiers: Héros & Sçavant tout à la fois, on ne sçavoit lequel de ces deux titres il méritoit le mieux: Rome lui fut redevable du succès de ses meilleurs Ecrivains. Je ne fais point ici d'application; mais suivant toujours ma comparaison, je ne crains pas de me trop avancer, en disant, que du sein d'une Bibliothéque (quand elle est confiée à de bonnes mains) sortent à grands flots des sources pures, qui portent l'abondance & les lumiéres du bout d'une contrée à l'autre; les richesses qui en découlent circulent avec une rapidité qui efface bien-tôt jusqu'aux traces de l'oisiveté & de l'ignorance. Puissions-nous, MESSIEURS, dans quelques années, voir cet augure se vérifier parmi nous! Puisse le nouvel établissement qui excite notre admiration, & qui mérite notre reconnoissance, ne nous laisser plus envier un jour aux autres Nations, une prééminence que nous nous ferons gloire de leur disputer, & qu'elles nous disputeront peut-être à leur tour.

Si je l'espére, MESSIEURS, de vos Compatriotes, c'est parceque je sens ce que peuvent sur des ames bien nées des palmes (a) distribuées par la main généreuse d'un Maître chéri ; ces récompenses émanées du Trône, c'est-à-dire, de la source de la gloire, ne donneront pas le génie, mais elles le feront éclorre. Ce secours puissant manquoit à la Lorraine. Elle avoit produit dans tous les tems, & dans tous les genres, des hommes de mérite ; il ne falloit que lui ménager les occasions de mettre en œuvre les talens, & les moyens de les produire au grand jour. Les tems en sont venus : Sous le régne heureux d'un nouveau Titus, des Prix, revêtus de tout l'appareil qui peut les faire ambitionner, vont désormais exciter une émulation générale, & produiront chaque année des efforts toujours utiles, quand même ils ne seroient pas toujours couronnés. La belle Littérature, l'érudition sacrée & prophane, toutes les Sciences, tous les Arts, vont être cultivés, les bons modéles étudiés, le sçavoir acheté aux dépens du sommeil, des jeux & des plaisirs.

Permettez-moi, MESSIEURS, de vous faire ici une question. Si la Gréce a enfanté

(a) Sa Majesté Polonoise a fondé deux Prix de la valeur de douze cent livres, l'un de six cent pour les Sciences, & l'autre de six cent pour les Arts.

tant de Génies sublimes, dont les ouvrages immortels ont fait l'admiration de tous les siécles; à quoi pensez-vous qu'il faille l'attribuer? Seroit-ce à la beauté du Pays, à la chaleur du climat, à la pureté de l'air, à la fécondité du terroir, au hazard des circonstances? N'est-ce pas plutôt, n'est-ce pas uniquement au zéle avec lequel les Grecs accueillirent autrefois tous les Sçavans? Jamais peuple ne prisa davantage les talens & le génie, & ne les couronna avec plus de pompe & de plaisir. Oüi, MESSIEURS, toute Nation, qui aura pour les Arts & les Sciences une pareille estime, est sûre de voir renaître dans son sein un pareil nombre de grands hommes. Ce n'est point ici un paradoxe hazardé sur des conjectures, c'est une vérité attestée par l'expérience. Pour en être convaincu, il ne faut que réflechir sur ces différens états de la Gréce, dans des tems différens; elle n'a été supérieure à toutes les autres Nations, par ses productions sçavantes, que parce qu'elle les estimoit davantage, qu'elle les payoit plus cher, qu'elle y attachoit plus de gloire. La preuve que cette contrée n'étoit pas d'ailleurs plus riche de son fonds, ni plus fertile qu'une autre, se tire évidemment de l'affreuse stérilité où elle fut bientôt réduite, depuis le mépris que ses conquérans lui inspirerent pour les Sçiences; à peine eut-elle per-

lu le goût des Arts, qu'elle retomba dans la barbarie.

Considérez, MESSIEURS, la situation présente de ces Régions, si fameuses autrefois, de la Turquie, de l'Arabie, de l'Egypte, de la Perse; traversés le vaste Empire du Mogol; parcourés toute l'Affrique, y trouverez-vous parmi cette foule de Musulmans & d'Idolâtres, quelques Sociétés Littéraires, quelques Académies sçavantes? Non, MESSIEURS, vous n'y verrez ni érudition, ni Littérature, ni goût; il n'y a assurément ni prix, ni Censeurs; l'Imprimerie n'y est pas seulement autorisée. Je n'en suis pas surpris; par tout où le gouvernement est arbitraire & despotique, on laisse les Peuples dans leur ignorance & leur superstition. Par une raison toute contraire, par tout où est en vigueur un gouvernement sage, juste, éclairé, on y voit les Sciences en honneur, les Arts en recommandation, l'émulation y est excitée, les talens y sont récompensés, tout travail utile y a son salaire; delà les Campagnes cultivées, les Villes commerçantes; delà la douceur des mœurs, la politesse des maniéres, l'habileté des Artistes, l'industrie des Citoyens, la félicité des Peuples, la gloire du Monarque, l'illustration, la puissance, l'inébranlable stabilité des Monarchies.

Voyez le régne de LOUIS le Grand; son

Successeur nous en retrace les merveilles. Déja sous ses loix, la France n'a plus d'ennemis, elle n'a plus rien à redouter de ses envieux ; toûjours florissante & tranquile, soit lorsqu'elle fut armée par la justice, soit lorsqu'elle fut désarmée par la modération ; au dehors, LOUIS fait respecter sa puissance, au dedans, il fait aimer sa domination ; cher à l'Eglise, dont il est le Protecteur ; cher à l'Europe, dont il est l'Arbitre ; aux pieds de son Trône les Nations sont venuës avec confiance déposer leurs intérêts. Il pouvoit leur faire la loi en Conquérant, il a mieux aimé la leur proposer en Pacificateur. Sujets, Alliés, Ennemis, tous admirent l'élévation de son ame, vantent la candeur de ses procédés, applaudissent à la générosité de son désintéressement ; chaque jour, il ajoûte quelque nouveau lustre à son régne, & quelques nouveaux avantages à ses Etats. Il vient de mettre le Guerrier à portée de s'annoblir lui-même par ses actions & pour le préparer aux grandes actions, il fonde une Ecole Militaire, où se formeront des Citoyens zélés pour la Patrie, d'habiles Généraux pour les Armées, des hommes de Guerre, des hommes d'Etat, des Héros, des Successeurs aux Colbert, aux Turenne, aux Belle-Isle, aux d'Argenson.

Sous les yeux de ce grand Roi, toutes les Académies fleurissent dans sa Capitale; par ses ordres elles se multiplient dans les Provinces; les ouvrages qui sortent du sein de la France, portant par-tout, avec le nom François, notre façon de penser & notre langage, captivent les suffrages, & excitent l'émulation chez toutes les Nations policées; on croit voir luire sur l'Empire des Lys les plus beaux jours d'Auguste.

Oüi, MESSIEURS, c'est le siécle des lumiéres & du goût que celui où nous vivons; les esprits sont plus éclairés, le discernement est devenu plus exquis; cette heureuse harmonie caractérise aujourd'hui tous nos bons Livres. Qu'on ne m'objecte point les applaudissemens, donnés si souvent de nos jours, à tant d'écrits superficiels & de frivoles discours, dans lesquels le brillant du langage l'emporte sur la richesse de la composition; où des traits saillans, des ornemens affectés sont substitués à la noblesse des pensées; & à la justesse des expressions. C'est un abus contre lequel le public réclame sans cesse: & si quelquefois il est éblouï par ce qui l'amuse, s'il se laisse surprendre pour quelques momens aux graces du stile & aux prestiges de la nouveauté, ce préjugé dure peu, ce charme cesse, le nuage disparoit; le vrai, le beau, le simple, le naturel,

le grand, le sublime, ne tardent pas à reprendre tous leurs droits sur nos suffrages: On désaprouve bientôt ce qu'on avoit applaudi, & tôt ou tard enfin on revient en France, à ne reconnoître pour bons ouvrages que ceux qui sont inspirés par le génie, & perfectionnés par le goût. C'est aussi, MESSIEURS, l'accord du génie & du goût, qui doit assurer la victoire aux Concurrens qui viendront ici la disputer; n'importe quelles armes ils employent, quelle matiére ils traitent; les Sciences les plus relevées, les Arts les plus mécaniques, tout doit être soumis à la loi générale; un ouvrage sçavant, tout rempli d'érudition, n'obtiendra pas les récompenses destinées à quelque chose de mieux encore, je veux dire, à l'art d'embellir le génie, & d'orner le sçavoir, à moins que le défaut de goût ne soit compensé par quelque nouvelle découverte, ou par une grande utilité.

Vous le voyez, MESSIEURS, je ne fais que développer les intentions de notre Auguste Fondateur, & les obligations des Juges qu'il a établis. Ces Juges conformément à l'Edit, composeront sous les yeux du Monarque, une espéce d'Aréopage; Thémis y siégera; on n'aura pas besoin de son bandeau: dans le Sanctuaire des Sciences, la balance de la Justice est entre les mains de la vérité, tout

y eſt peſé aux yeux de l'évidence, & au poids du vrai mérite.

(3) La Cenſure, vous le ſçavez, MESSIEURS, fut autrefois dans Rome une des plus importantes charges de l'Etat; cette fiére République, qui s'étoit renduë ſi redoutable par ſa force, par ſa Police, par ſon exacte diſcipline, n'eût peut-être jamais dégénéré de ſa ſageſſe, de ſa puiſſance, ni de ſa gloire, ſi elle avoit toujours eû des Cenſeurs comme Caton; ſans affecter ſon auſtérité, ne pourrions-nous pas imiter ſon exactitude? Nos occupations ne ſeront pas les mêmes, je l'avouë, MESSIEURS; mais ſi nous en faiſons le paralelle, nous conviendrons que des fonctions différentes impoſent quelquefois les mêmes obligations; nous appercevrons du moins quel eſt l'honneur, quels ſont les devoirs attachés à nos Emplois; nous avons à remplir les intentions droites, & à acquitter la conſcience pure du Prince éclairé qui nous a choiſis: Le public attend de notre Miniſtére une grande application, un examen ſérieux, un jugement impartial, une équité inflexible; nous nous devons les uns aux autres des égards mutuels, & des ſecours réciproques; voilà ce que la

(3) Le Roi a fondé cinq Cenſeurs pour examiner les Ouvrages qui concourreront, & pour adjuger les Prix.

Lorraine exige de nous ; qu'exigeoit de plus l'ancienne Rome des Censeurs ?

Les mœurs étoient l'objet principal de leurs soins, les nôtres n'auront pour objet que les ouvrages d'esprit. Les Censeurs Romains examinoient scrupuleusement toutes les démarches des Citoyens, recherchoient ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans leurs actions, proscrivoient tout ce qui leur paroissoit contraire à l'esprit des Loix. Les Censeurs Lorrains soumettront à leur examen les fruits du génie, observeront les beautés des compositions, retrancheront du nombre des bons ouvrages, ceux où les régles de la bienséance, ou du bon goût seront violées. Les Censeurs de Rome ne cherchoient que les défauts dans la conduite ; ceux de Nancy ne chercheront que la perfection dans les ouvrages ; les premiers ne se montroient que précédés de la terreur, & armés d'une sévérité effrayante ; les seconds ne paroîtront que les récompenses à la main, & toujours disposés à l'approbation ; chaque lustre amenoit à Rome le dénombrement du Peuple, les Censeurs comptoient les Citoyens ; quelle joie pour eux de voir croître le nombre des bons Sujets, qui n'attendoient que les occasions de servir la Patrie, & de soumettre l'Univers ! Chaque année ramenera dans ces heureuses Contrées la distri-

bution des Prix. Les Censeurs compteront les Concurrens, applaudiront aux succès; quelle satisfaction pour eux, lorsqu'ils verront le nombre des Sçavans s'augmenter, & préparer à la Lorraine une postérité brillante, rivale des Peuples les plus exercés dans la carriére des Sciences!

(4) Parmi les Censeurs Royaux établis par l'Edit, seront admis dans la suite les Auteurs qui auront été plusieurs fois couronnés. Il se formera ainsi une Société nombreuse de Sçavans, réunis entre eux par les liens qui les attacheront au Souverain, dont ils éprouveront la protection & les bienfaits. Les Séances publiques en seront plus solemnelles, les Assemblées particuliéres deviendront toujours plus intéressantes; la discrétion, la politesse, la concorde, régneront dans la Compagnie, aussi bien que l'érudition, l'éloquence & le bon goût; les points les plus critiques de la Littérature y seront discutés.

Le Partisan de l'antiquité étalera les trésors qu'il aura puisés dans les Mines fécondes d'Athénes & de Rome.

Le Physicien apportera ses nouvelles découvertes, en prouvera l'utilité, en enrichira l'histoire de la nature.

(4) La Société Royale de Nancy est composée de quarante Académiciens, sans compter les Associés étrangers.

Le Géométre nous enſeignera, par la réſolution des problêmes, la maniére d'appliquer à des uſages utiles les Théorémes dont il aura démontré la vérité.

Le Poëte peindra tous les objets, animera tous ſes Tableaux, nous rendra le vice avec tous ſes traits odieux, la vertu avec tous ſes charmes; par la cadence de ſes Vers & l'harmonie de ſes chants, par le mêlange de ſes couleurs, & la diverſité de ſes images, par la hardieſſe de ſes penſées & l'énergie de ſes expreſſions, par le brillant de ſon imagination & le feu de ſon génie, il nous ouvrira toutes les routes qui conduiſent au naturel, au gracieux, à l'héroïque, au ſublime.

(5) L'Orateur ſacré, après avoir annoncé avec onction & dignité les Oracles de la Religion dans la Chaire, viendra nous apprendre dans les entretiens Académiques le ſecret de perſuader aux hommes, ce qu'il leur eſt utile de croire; il définira la nature & détaillera les préceptes du bon goût; ſon diſcours en ſera tout à la fois & la régle & l'exemple.

(6) Le Guerrier tout couvert des lauriers

(5) Voyez le Diſcours de M. Poncet de la Riviére, Evêque de Troyes, un des Membres de l'Académie; il venoit de prêcher l'Avent à la Cour de Lunéville, lorſqu'il fut reçu dans la Compagnie.

(6) Voyez le Diſcours de M. le Comte de Treſſan.

qu'il a cueillis dans les champs de Mars, viendra encore se couronner de ceux que prodigue Minerve à ses plus chers favoris ; au récit des conquêtes qu'ont fait depuis un siécle dans la République des Lettres tous les Sçavans, ses Confréres ou ses Rivaux, il joindra ses propres Commentaires, ses observations judicieuses, ses doctes dissertations ; il empruntera le stile des graces pour nous étaler toutes les richesses des Muses.

(7) Le Magistrat, digne de porter la parole au nom d'une Nation qu'il honore par son sçavoir & ses services, montera l'éloquence sur le ton du sentiment, & fera parler à l'esprit le langage du cœur.

(8) L'Historien, par l'enchaînement des faits, le choix des détails, la délicatesse des transitions, le tour ingénieux des rèflexions, la beauté du stile, la vérité & la variété des portraits nous intéressera au sort, aux événemens, au bonheur, à la gloire d'une Nation illustre, à qui la France doit tant, à qui la Lorraine doit tout.

(9) Ainsi nos voix toutes consacrées à la

(7) Voyez le Discours de M. Thibault.

(8) Voyez le Discours de M. le Chevalier de Solignac, Auteur de l'Histoire de Pologne.

(9) Voyez les Statuts de l'Académie, faits & réglés par le Roi de Pologne.

vérité, seront dans un accord parfait; rien n'en troublera le concert; la flatterie n'y mêlera pas ses fadeurs; la jalousie, ses aigreurs; l'ambition, ses hauteurs; l'impolitesse, ses brusqueries; la vanité, ses caprices; la duplicité, ses intrigues; le beau & l'utile seront les objets de toutes nos recherches, & la régle de nos suffrages. Le vrai seul aura des Partisans; il n'en restera plus à l'erreur, ni aux préjugés; tout ce qui sera démontré, sera reçu; tout ce qui sera certain, sera cru; le douteux, éclairci; le faux, proscrit; le défectueux, critiqué; tout ce qui ne sera que brillant, sera renvoyé à des Sociétés plus indulgentes. Surtout, & avant tout, MESSIEURS, la Foi & la Religion seront toujours respectées; il n'appartient qu'aux insensés d'en méconnoître les Oracles, & qu'aux pervers d'en décrier les maximes. Il a été un tems, où la mode avoit comme accrédité, parmi les Ecrivains d'un certain ordre, ces accens hardis de l'incrédulité, que des échos subalternes nous répêtent encore pour s'arroger le titre fastueux d'esprit fort: Hommes foibles & aveugles, ils trahissent les intérêts de leur esprit en dévoilant ceux de leur cœur; aujourd'hui une Philosophie plus saine & plus éclairée, raméne naturellement toute ame raisonnable à la connoissance du Créateur, & à la révélation d'un cul-

te, dont tout dans l'Univers prouve la sagesse & la nécessité. La raison elle-même condamne l'obstination de celui qui ne veut croire que ce qu'il peut comprendre ; & l'incrédule sans régle dans ses mœurs, sans frein dans ses passions, sans ressources dans ses souffrances, sans guide dans ses incertitudes, erre à l'avanture au gré des opinions humaines, adopte & rejette successivement des sistêmes qui se détruisent, & le confondent. Il ignore les douceurs de la paix, & le mérite d'une soumission raisonnable ; plaignons-le, cherchons à l'instruire, essayons de le persuader, & si nous ne pouvons le conduire enfin au bonheur de croire, convainquons-le du moins pour son honneur, de la nécessité de se taire. Oseroit-il parler ? Le feroit-il impunément, sous l'autorité du Prince qui nous gouverne ? La Religion est gravée dans son cœur ; puisse-t-elle se conserver toujours pure dans ses Etats ! Puissent toujours les exemples du Souverain, en inspirer à ses Sujets l'amour & la pratique ! C'est l'objet de tous ses désirs, ce doit être celui de tous nos vœux ; voilà le seul retour qu'il exige de nous ; il n'a pas besoin de nos éloges ; il n'y a plus de mérite à être sincére en le louant ; nous ne pouvons que répêter les suffrages publics. De toutes les parties de la Lorraine, s'est élevé un cri qui a rétenti dans

toute l'Europe, & que nos voix ne rendront jamais que foiblement; c'eſt le cri de l'indigence ſecouruë, de l'innocence protégée, de la Jeuneſſe inſtruite, de la chicane expirante, des Arts reſſuſcités; c'eſt le cri & les acclamations unanimes de la Patrie; c'eſt ſa joie, ſes tranſports, ſes ...... Je manque de termes.... Ah! bientôt les Lorrains en ſeront réduits à ne ſçavoir plus par quel ſentiment payer les bontés d'un Roi, dont l'Empire n'auroit point de bornes, ſi l'étenduë des Empires ſe méſuroit ſur l'étenduë du cœur des Souverains, & ſi les limites des Etats ſe reculoient au gré de l'eſtime, du reſpect, de l'amour & de la reconnoiſſance des Peuples.

Messieurs, un Prince Sçavant, un Roi bienfaiſant; on en a vu, on en voit; notre ſiécle en préſente; les Hiſtoires en font mention. Mais dans un Prince, Protecteur des Sciences, amateur des Arts, un Artiſte éclairé, un Auteur ingénieux! Mais dans un Monarque, un Héros, un Sage, un Philoſophe Chrétien! Mais dans un Roi, un Pere, un Citoyen; j'ai preſque dit, un Ami! L'a-t-on vû, le verra-t-on? Nous le voyons, Messieurs; puiſſions-nous le voir long-tems, & nos Neveux après nous!

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé devant le Roi à la Séance du 26. Mars 1751. par M. D'HEGUERTY.

SAISI du profond respect que m'inspire la présence de SA MAJESTÉ; placé de son aveu dans cette Académie, associé à des Confréres distingués par la naissance, les dignités, les talens: Quels efforts ne dois-je pas faire pour justifier un choix qui m'est si honorable; j'en ferai désormais ma principale étude; votre exemple m'animera, MESSIEURS; je tâcherai de suivre les routes que vous avez commencé à me frayer: Aidé de vos lumiéres & de vos conseils, j'entrerai avec confiance dans la carriére brillante que nous ouvre notre auguste Fondateur.

Il a épuisé (vous le sçavez, MESSIEURS,) tout ce qu'un amour tendre pour ses Peuples pouvoit dicter à un Roi qui en est le Pere plus que le Souverain: Tous les Ordres de l'Etat se ressentent des biens dont il les a comblés; leur reconnoissance les publie, & la postérité la plus reculée en perpétuera le souvenir.

Me sera-t-il permis, MESSIEURS, de vous faire une simple relation du voyage de l'Isle

de Bourbon, où j'ai eu l'honneur de commander pendant plusieurs années; peut-être ce récit amusera SA MAJESTÉ, peut-être les faits que je vais exposer occasionneront quelques Dissertations dont on pourra enrichir l'Histoire Naturelle; c'est tout ce que je me propose.

La sincérité des anciens Voyageurs est un peu suspecte; le merveilleux dont ils remplissoient leurs Ouvrages, en a imposé pendant des siécles à la crédulité des Peuples; mais le nôtre plus éclairé, a dissipé l'erreur; la vérité a percé les nuages dont les fables l'obscurcissoient; & le masque une fois tombé, la plûpart de ces Relations dépoüillées des ornemens étrangers & de la variété qui en faisoient le prix, ont eu le sort qu'elles méritoient; elles sont restées ensevelies dans l'oubli.

Amateur du vrai, parceque seul il peut plaire & être utile, je ne hasarderai rien que je n'aye vû, examiné & reconnu par moi-même.

L'Isle de Bourbon est située par les 20. dégrés 30. minutes de latitude Sud; la longitude n'en est pas encore bien déterminée, non-plus que celle de l'isle de France; & il est surprenant que dans le grand nombre de Missionnaires qui y ont abordé dans le cours de leurs voyages de Maduré & de la Chine, que parmi

tant d'Astronomes, aucun n'y ait séjourné assez long-tems pour faire des observations exactes, & en fixer au juste la position & les dégrés.

Cet avantage est réservé au Ministre éclairé qui a le Département de la Marine de France; il donnera sans doute des ordres assez précis pour que l'on parvienne à des découvertes si intéressantes & aussi nécessaires à la sûreté de la Navigation, qu'avantageuses au Commerce.

Les coups de vents que l'on essuye dans un voyage de long cours, les dangers ausquels l'on est exposé, & sur-tout en approchant des côtes, sont des événemens ordinaires dans la Navigation, & si souvent répétés dans les Journaux que l'on dépose aux Bureaux de la Marine, qu'il seroit inutile d'en parler ici.

Après avoir doublé les caps qui forment la pointe d'Espagne, & le cul-de-sac de S. Vincent, après avoir cottoyé les Isles de Madere & de Porto-Sancto, après avoir découvert de plus de trente lieuës en Mer le Pic de Teneriffe & passé à travers des Isles Canaries, on aborde souvent à Saint Yago, l'une des Isles du Cap-Verd. C'est-là que relâchent ordinairement les Vaisseaux de toutes les Nations qui ont droit de commercer dans l'Inde Orientale, & qui y ont des établissemens.

Sa situation est par les 12. dégrés 30. mi-

nutes de latitude Nord; ses anciens Habitans sont Portugais d'origine, & de couleur plus qu'olivâtre. Les Négres que l'on y transporta dans la suite, des côtes du Sénégal & de la Guinée, ont cultivé les Terres, & d'Esclaves qu'ils étoient d'abord, ils ont insensiblement acquis la liberté, & mêlé par des alliances le sang Portugais avec le sang des Africains.

Le terrein y est assez bon & deviendroit fertile si l'on pouvoit vaincre l'indolence de ces Insulaires; mais la paresse qui leur est naturelle leur fait préférer la vie la plus frugale à l'abondance dont ils pourroient jouir; ils aiment mieux se contenter des fruits que la terre produit sans culture, que d'acheter par le moindre travail une situation plus commode.

Le Gouverneur Général des Isles du Cap-Verd est toûjours Portugais, & c'est ordinairement une retraite pour un ancien Officier, ou l'honnête exil d'un Courtisan disgracié.

Aux approches de la ligne & environ par les trois dégrés de latitude Nord, on perd totalement de vûë l'Etoile Polaire, & c'est à la même distance dans la partie opposée que l'on découvre l'Etoile du Sud, que les Marins nomment la Croix du Sud, ou la Croisade. Ces Etoiles (car elles sont au nombre de quatre visibles & très-brillantes) sont aussi nécessaires pour la sûreté de la Navigation dans le Sud,

que l'Etoile Polaire l'est dans le Nord.

Les calmes qui régnent trop souvent sous la ligne, rendent les Vaisseaux, en quelque sorte, immobiles; mais à force d'être balancés par le mouvement presque imperceptible des lames, ils usent & fatiguent beaucoup plus les équipages, que ne feroit un vent impétueux. Dans ces intervales, les Requins, Monstres des plus voraces, sont constamment attachés aux Navires & semblent en attendre leur proye; on ne les perd de vûë que lorsqu'un vent favorable vient succéder au calme.

Ce Poisson a dans un coin de sa tête une espéce de matiére blanche; elle paroît d'abord liquide; mais exposée à l'air, elle prend de la consistance & se pulvérise facilement; cette matiére a des propriétés singuliéres & souvent expérimentées dans l'Inde; infusée dans du vin blanc & prise à propos, elle facilite les accouchemens & les rend heureux.

Il se fait au passage de la ligne une fête consacrée par l'usage; c'est une espéce de baptême: Toutes les Nations la pratiquent; elle est moins regardée comme un abus, que comme un amusement innocent, capable d'étourdir sur l'ennui des calmes. C'est d'ailleurs une prérogative des bas Officiers Mariniers; l'intérêt particulier qu'ils y trouvent les y feroit difficilement renoncer; la cérémonie en est

des plus grotesques, mais trop connuë pour en faire la description.

Malgré l'opinion de très-habiles Navigateurs de toutes les Nations, les Islots de Martin-Vas qui ne forment que de vastes Rochers à l'Isle de l'Ascension qui n'en est qu'à huit lieuës, ne sont point des chiméres ; ils existent & sont situés par les 8. dégrés 30. minutes de latitude Sud ; leur position & leur vûë sont très-exactement marquées dans le Routier Anglois ; les approches en paroissent inaccessibles.

Après avoir essuyé successivement des vents favorables & contraires, des calmes & des vents forcés, on double le Cap de bonne Espérance, qui est la pointe la plus Sud de l'Afrique, & par les 35. ½. à 36. dégrés de latitude Sud.

Pour doubler ce Cap, jadis redoutable à tous les Voyageurs, il faut s'élever au moins par les 38. dégrés de latitude, porter ensuite extraordinairement dans l'Est, & par l'Estime jusqu'à 90. dégrés de longitude.

En continuant sa route, on se trouve par le travers de l'Isle Rodrigue, où en 1734, seulement on arbora le Pavillon François. Elle est à environ cent lieuës à l'Est de celle de France ; elle abonde en Tortuës de Terre & de Mer. Personne n'ignore que le boüillon de Tortuë

est le meilleur anti-ſcorbutique; les équipages en ont beſoin après une longue navigation; on y trouve auſſi des oiſeaux de différentes eſpéces que l'on prend ſouvent à la courſe, & entr'autres des Solitaires qui n'ont preſque point de plumes aux aîles; cet oiſeau plus gros qu'un Cygne, a la phiſionomie triſte; apprivoiſé, on le voit toûjours marcher ſûr la même ligne tant qu'il a d'eſpace, & retrograder de même ſans s'en écarter. Lorſqu'on en fait l'ouverture, on y trouve ordinairement des Bézoards dont on fait cas, & qui ſont utiles dans la Médecine.

La pêche du Lamentin eſt conſidérable & d'une grande reſſource à l'Iſle de France, où l'on en tranſporte beaucoup en ſalaiſon auſſi bien que de la Tortuë.

Les Poiſſons que l'on voit dans la traverſée & dont on prend une très-grande quantité, ſont les Dorades, les Thons, les Capitaines, les Marſouins, qui ſont le ſeul Poiſſon qui ait le ſang chaud, les Vers de Mer, les Becunes, les Bonites & les Poiſſons volans, qui pour éviter la pourſuite des Dorades ſur-tout, ſoûtiennent un vol aſſez rapide tant que leurs aîles ou nageoires ſont moüillées, & au moins l'eſpace de deux cent pas. On voit auſſi beaucoup de Baleines, mais bien plus petites que dans le Nord, & des Souffleurs, qui en reſpirant

jettent par leurs nazeaux au moins trois ou quatre tonneaux d'eau à la fois.

Les différentes espéces d'oiseaux qui se présentent dans le cours du voyage, ont aussi de quoi satisfaire la curiosité. On y voit des Envergures, qui peut-être sont le Condor du Pérou, & qui ont souvent de l'extrémité d'une aîle à l'autre 15. à 20. pieds; des Damiers qui sont un peu plus gros que le Pigeon, & dont le plumage blanc & noir, distribué par carreaux, imite parfaitement la figure d'un Damier.

L'Isle de France est environ par les 20. dégrés de latitude Sud, sa côte est poissonneuse; mais il s'y trouve des Poissons d'une espéce très-dangereuse. Dans les endroits où se forme le Corail, croissent des herbes & naissent des fruits empoisonnés au fond de la mer, dont se nourrit la Vieille, autrement nommée le Poisson rouge; on le reconnoît à sa dent qui devient noire, & à un croissant jaûne qui se forme sur l'extrémité de sa queuë. Ceux qui par ignorance s'avisent d'en manger tombent dans de fâcheux accidens, & il faut bien des remédes suivis pour opérer leur guérison.

Cette Isle est arrosée par grand nombre de riviéres & de ruisseaux qui la traversent; le terrein y fournit du Bled, du Ris, du Mahy & du Magnoc, qui est une racine que l'on convertit

en farine; elle est commune en Amérique, & sert à la nourriture des esclaves, sur-tout dans les tems de disette.

Le Magnocen produit assez, non-seulement pour la subsistance des Colons & des Esclaves; mais pour subvenir en partie aux besoins des Vaisseaux de la Compagnie des Indes qui y relâchent presque tous, & dont elle est le principal Entrepôt.

Avant l'année 1735. les seules viandes que fournissoit l'Isle, consistoient en Cerfs d'une très-petite espéce, tigrés & d'un goût succulent, en Cochons marnos qui est une espéce de Sanglier; & en gibier, comme Perdrix, Pintades, & des oiseaux aquatiques de différentes espéces: Mais M. de la Bourdonnais ayant eu le Gouvernement général de cette Isle & de celle de Bourbon, y a fait transporter à grands frais & avec une utilité bien reconnuë, quantité de Taureaux & de Vaches de Madagascar, dont l'espéce s'est enfin multipliée à force de soins & de peines, au point que désormais on ne doit pas appréhender qu'elle manque.

Les Ramiers qui y sont très-communs, sont fort délicats; mais il est dangereux d'en manger toute l'année; il y a une saison où ils se nourrissent d'une graine qui les enyvre. Si l'on en mange dans ce tems critique, on en

ressent de fâcheux effets, dont les moindres sont des contractions dans les nerfs & dans les muscles, & souvent des convulsions dont on ne guérit qu'à force de remedes & de ménagemens.

On y voit encore une quantité prodigieuse de Singes de la moyenne espéce, malgré la guerre continuelle que leur font les Habitans pour garantir leurs plantations ; ils parviendront très-difficilement à les détruire.

Dans le Port du Sud-Est, on découvre un Mausolée en forme de Pyramide & sans inscription ; l'Histoire en est singuliére & assez récente, puisqu'il en reste encore des témoins oculaires.

Tandis que les Hollandois possédoient l'Isle, le Directeur qui résidoit dans ce Port avoit une très-jolie femme ; il eut la douleur de se la voir enlever par une troupe d'Esclaves ; elle habita comme eux & avec eux pendant plusieurs mois les forêts ; & soit que son enlévement eût été forcé ou volontaire, soit qu'elle eût été ensuite congédiée par les Négres, ou qu'elle eût eû le bonheur de leur échaper, elle eût l'assurance de venir rejoindre son Mari qui persuadé de son dèshonneur & furieux de sa disgrace, au lieu de la recevoir & de la plaindre, lui cassa la tête & lui fit ensuite ériger ce monument.

L'Isle de Bourbon est environ cent lieuës à l'Est de la pointe Est de Madagascar, & quarante à l'Ouest de l'Isle de France ; c'est de Madagascar que l'on tire la plûpart des Esclaves qui cultivent les terres. La Compagnie des Indes les y achéte à fort bon compte ; des armes, des pierres à fusil, de la poudre, en font le prix. La traite des autres se fait à Mozambique sur les côtes de Malabar & de Coromandel, & quelquefois en Guinée.

Le Climat est chaud, à la vérité, mais les vents de terre qui y régnent toutes les nuits en tempérent l'ardeur & le rendent fort supportable ; l'Eté qui est en Décembre, Janvier & Février, est presque toûjours accompagné de pluyes.

On y respire l'air le plus sain. N'en déplaise aux anciens Astronomes qui pensoient avec Ptolomée qu'il n'y avoit que 1022. étoiles de visibles, & sans adopter ni Kepler qui en compte 1392, ni Bayer, ni Grienberg, ni Schickard, qui en augmentent considérablement le nombre ; nous sçavons par Galilée, qu'il en avoit observé, au moyen du Télescope, plus de quarante dans les Pléïades, & dans l'espace d'un ou deux dégrés d'Orion plus de cinq cent ; mais sans recourir au Télescope, on en voit à l'Isle de Bourbon des milliers, que la vûë la plus perçante ne peut découvrir en Europe ;

à quoi l'attribuer si ce n'est à la pureté de l'air ?

On peut coucher en toute sûreté dans le milieu des campagnes ou des bois, sans appréhender ni le serein, ni la morsure d'aucune bête venimeuse; la picqueure du Scorpion seul, cause une petite enflure, mais au moyen d'une plante que l'on y applique, ou de l'huile de Scorpion même, elle se dissipe en très-peu de tems.

L'Isle de Bourbon est exempte de Serpens, de Couleuvres & de tous ces Réptiles si communs dans l'Inde; on a même fait des tentatives pour y en apporter de vivans, mais ils meurent à la vüë de terre, & dès que l'on commence à en respirer l'air.

Les Araignées, si venimeuses par-tout ailleurs, ne le sont point à Bourbon; elles sont d'une grande espéce, & quelques-unes approchent de la grosseur d'un œuf; elles sont simétrisées d'espéces de carreaux jaûnes & noirs, la toile ou plutôt la soye qu'elles filent est forte, beaucoup d'habitans ont la curiosité d'en ramasser, & il seroit facile de la mettre en œuvre.

On y voit deux espéces de Bœufs, celui d'Europe & celui de Madagascar, qui est bien plus gros; il est presque toujours tigré, & a les cornes extrêmement longues; il porte en-

tre les épaules une louppe comme le Chameau, qui pése souvent soixante à soixante-dix livres, & c'en est la partie la plus délicate; le mouton, le chevreau & le cochon domestique & sauvage y abondent, & les volailles de toute espéce y sont d'un goût exquis.

Le gibier y est rare & ne consiste qu'en merles, qui sont très-délicats, aussi bien qu'en chauve-souris, qui sont grosses comme des poules, & que l'on prend ordinairement la nuit tombante, dans des filets que l'on tend d'un arbre à l'autre; en pintades, en perroquets de différentes espéces, en corlieux, corbigeaux, fouquets, & autres oiseaux aquatiques; la perdrix y est commune, & se perche beaucoup plus souvent qu'elle ne court.

Tout le poisson de mer y est excellent, mais il ne ressemble ni pour la forme, ni pour le goût à aucun de ceux que l'on pêche sur nos Côtes.

Les Terres y sont extrêmement fertiles & y abondent en bled, ris, mahy, patates, cannes de sucre, pois, fèves, & légumes de toute espéce; la plus mauvaise herbe & la plus difficile à déraciner des habitations, est le pourpier; il en croît par-tout & jusques dans les sables les plus arides. Il n'est pas besoin de fumer les Terres comme en Europe, ni de les laisser reposer. Un champ, par exemple, où l'on

aura recueilli du ris, sera tout de suite planté en bled; je ne dis pas semé, parce qu'effectivement on plante à la distance de trois ou quatre pouces des grains de bled ou de ris dans des trous que l'on recouvre de terre. Ces deux premiéres récoltes se font dans l'espace d'environ huit mois; on y fait succéder le mahy, qui est la principale nourriture des Esclaves. On ne se sert pas de charruës pour travailler la terre, on se contente d'en arracher les mauvaises herbes avec la pioche, & c'est là où se bornent presque tous les soins de la culture.

A l'égard des fruits, outre les figuiers, mûriers, péchers, citroniers & orangers, il y a en abondance des patates, des figues bananes, des gouyanes, des papayes, des pamplemouses, des manguiers, des ananas, & d'autres fruits de l'Inde, des melons d'eau, rouges & blancs, des jujubiers & des cocotiers, &c.

La boisson ordinaire du Pays est un jus exprimé des cannes de sucre, que les habitans nomment Flangourin; cette liqueur exposée au Soleil dans des calebasses entourées de son marc, acquiert sa maturité en moins de deux jours; mise en bouteille, elle mousse comme du vin de Champagne, elle est très-rafraichissante, & fort agréable au goût.

Les plantations de caffé forment le principal objet du commerce; avant l'époque fatale

d'un insecte qui s'est jetté depuis quelques années sur les caffeyers, & qui en a fait périr un grand nombre, on en fournissoit près de trois millions de livres par année dans les Magasins de la Compagnie des Indes, qui en a le commerce exclusif, & où l'habitant est forcé de le porter & de le vendre au prix arbitraire & modique qu'on a fixé ; la qualité en est bonne, & lorsqu'il a été séché à propos & qu'il est vieux, il ne céde guéres à celui de Moka. Il y a aussi de belles cottonneries, & quelques indigoteries.

L'habitant deviendroit bientôt extrêmement riche, si l'Isle n'étoit désolée presque tous les ans par de funestes ouragans ; on en sent les approches par un sifflement qui se fait entendre des montagnes, auquel suceédent des pluyes continuelles, & des tourbillons d'un vent affreux. Souvent les Maisons qui sont presque toutes d'un bois épais de huit à neuf pouces, travaillé en Menuiserie, & couvertes de feüilles de palmiers ou de cottoniers, en sont renversées, les plus gros arbres déracinés, des plantations entiéres, ruïnées ou fort endommagées, & les caffeyers ou brisés par la violence des vents, ou presque tous renversés.

Les Sauterelles y faisoient aussi de grands ravages ; il y en avoit une si prodigieuse quan-

tité, que l'air en étoit quelquefois obſcurci; mais au moyen de foſſes creuſées de deux ou trois pieds dans les champs, & de feux allumés de diſtance en diſtance, on eſt parvenu à les détruire.

On y voit différentes eſpéces de Rats, qui habitent ordinairement les ſouterrains & les Caves, & dont l'odeur laiſſe des impreſſions ſi fortes, que s'ils paſſent ſur un tas de bouteilles, tout le vin en devient muſqué au point qu'il n'eſt pas poſſible d'en boire. D'autres s'introduiſent dans les baſſe-cours, & y font de terribles ravages, non-ſeulement ſur les groſſes & menuës volailles, qu'ils tuent & entraînent dans leurs ſouterrains, où ils en forment des eſpéces de Magaſins; mais ils attaquent également les moutons dans les Bergeries, les chêvres, chevreaux & cochons, & s'attachent ſur le ſommet de leur tête; ils leur ſuccent la cervelle, & en détruiſent beaucoup. D'autres enfin, également deſtructeurs au fond des eaux, vont dans les riviéres plonger des coquillages de toute eſpéce, qu'ils ont l'inſtinct ou l'intelligence de porter ſur des Rochers, qui s'élévent au-deſſus de la ſurface des eaux; & à l'aide d'une pierre qui leur ſert de marteau, il les caſſent & les mangent; on voit dans l'eſpace d'une nuit des monceaux de ces coquillages ſur les Rochers.

Les

Les hommes de l'Iſle de Bourbon, ſont grands, robuſtes & bien faits, ils ſont agiles à la courſe, traverſent les chemins les plus difficiles, & grimpent ſur les montagnes les plus eſcarpées pour pourſuivre les noirs fugitifs; pluſieurs même d'entr'eux ont l'odorat aſſez fin pour les éventer de quatre à cinq cent pas. Cette Chaſſe continuelle les endurcit plus à la peine que la culture de leurs habitations. Ils vivoient autrefois avec la plus rigide ſobriété. Des choux palmiſtes, des patates, des bananes, & d'autres fruits que la Terre produit naturellement, faiſoient leur ſeule nourriture; quelques-uns d'entr'eux reſtent encore facilement des quatre à cinq jours ſans manger. Leur habillement étoit auſſi modeſte que leur vie étoit frugale; une chemiſe, une culotte de toile bleuë, & un linge qui leur couvroit la tête, voilà quel étoit tout leur vêtement; mais depuis que les Européans y ſont établis, leur exemple leur a inſpiré le goût des richeſſes & du luxe. Aux zagayes qui faiſoient leurs armes ordinaires, ils ont ſubſtitué l'épée, & ſçavent s'en ſervir utilement.

L'habillement des Dames Créoles qui ne ſont pas encore à l'Européenne, conſiſte en juppes d'étoffes de la Chine & de l'Inde, & en corſets fort propres; elles portent par deſſus un peignoir des plus belles mouſſelines brodées, &

pour coëffure un mouchoir artistement attaché au tour de la tête; quelques-unes sont riches en diamans.

L'Isle est très-montagneuse, & à la réserve des Cordeliéres de l'Amérique, & du Pic de Téneriffe, il n'y en a pas de connuë qui soit aussi élevée que celle de la Couronne ou des trois Salazes, on n'a jamais pû approcher de son sommet. En l'année 1735, elle se trouva couverte de neige, & fut un Phénoméne. Les plus anciens habitans ne l'avoient jamais vû, & ils ne connoissoient la neige que par la description qu'on leur en avoit faite, & depuis on n'en a point vû.

Du pied de cette Montagne, & pour ainsi dire, de la même source, sortent les trois principales Riviéres, l'une prend son cours d'Orient en Occident, l'autre d'Occident en Orient, & la troisiéme du Midi au Couchant; elles traversent l'Isle & viennent se décharger dans la Mer.

On trouve dans presque toutes les Montagnes une quantité de simples, & de plantes de toute espéce, mais inconnuës en Europe; on y ramasse des beaumes précieux & qui ont des propriétés admirables.

D'une de ces Montagnes sort un volcan, un des plus terribles peut-être qu'on voye sur la Terre; il a déja calciné plus de huit lieuës

de largeur de terrein, sur douze à quinze de longueur, qu'on nomme le grand & le petit Pays brûlé; il fait des irruptions fréquentes. En 1733. il en sortit une si prodigieuse quantité de matiéres enflammées, qu'elles formérent une espéce de Riviére de feu, qui coula pendant plusieurs heures jusqu'à la Mer, & forma un lit beaucoup plus large que la Seine. Il est arrivé depuis peu une nouvelle irruption extraordinaire; j'ai écrit à un de mes amis qui est sur les lieux, homme intelligent & exact, de m'en envoyer une description détaillée.

DISCOURS

Prononcé par M. le Comte DE CARAMAN, *le jour de sa réception, dans la Séance publique du 8. Mai 1751.*

MESSIEURS,

DANS la célébrité du grand jour qui vous rassemble, je ne m'attendois pas à être obligé de joindre les foibles marques de ma reconnoissance, aux témoignages éclatans de la vôtre, pour votre Auguste Fondateur. Plus renfermé qu'un autre dans les seules connoissances propres à mon état, & confondu dans la foule des amateurs des Lettres, par des études

peu suivies ou variées sans dessein ; pouvois-je croire que le Roi jetteroit les yeux sur moi, pour m'associer aux Maîtres & aux Juges des talens, qu'il veut former avec autant de soin que sa libéralité les couronne avec magnificence ?

Etranger d'ailleurs dans cette Province, où je n'ai été conduit que par ses bontés, & retenu jusqu'à présent à sa Cour, par l'admiration des bienfaits multipliés qu'il ne cesse de répandre sur ses Sujets ; à quel titre ai-je pu attirer sur moi son attention, & mériter l'honneur de vos suffrages ?

Je sens, MESSIEURS, tout le prix d'une distinction aussi glorieuse mais ne devrois-je pas plutôt la regarder comme un fardeau trop pésant pour mes forces, que comme une grace bien flatteuse pour mon ambition ? Admis avec vous pour partager vos travaux Littéraires, puis-je ignorer les obligations que m'impose un pareil choix ? & dois-je me déguiser à moi-même tout ce qui me manque pour le justifier ?

En effet, MESSIEURS, quel est l'objet des fonctions qui me deviennent aujourd'hui communes avec vous ? Il s'agit de seconder les vûës d'un Prince, qui après avoir épuisé les ressources d'une humanité active & généreuse, pour prévenir les besoins de son Peuple, veut encore faire de sa Capitale le Temple & l'azile des Sciences & des Arts. C'est sur vous qu'il se repose du soin d'exciter entre ses Sujets, par

l'attrait de l'honneur & de récompenses, cet amour de la belle gloire, cette noble émulation, seule capable d'élever l'esprit au-dessus de lui-même, & de le porter au plus haut point de perfection qu'il peut atteindre.

Si j'examine les Membres illustres qui composent cette Société, je n'y trouve pour la plûpart que des hommes connus dans les Corps Littéraires les plus distingués de l'Europe; des noms déja consacrés par les suffrages du public; & à la tête de ces Génies supérieurs, éprouvés en tout genre, je vois un digne Prélat, en qui les rares qualités du cœur & de l'esprit le disputent au rang & à la naissance.

La profession des armes, loin de servir d'excuse à mon insuffisance, s'éléve au contraire contre moi. J'apperçois dans ce Temple des Muses un Militaire adopté par les plus célébres Académies, & dont l'esprit aussi profond que délicat, embrasse toutes les connoissances.

Mais, Messieurs, rassuré par votre indulgence, & plein de confiance dans le secours de vos lumiéres, j'ose me livrer sans crainte aux devoirs que je contracte aujourd'hui; & sans prétendre partager vos succès, je me borne à la gloire d'en être le témoin & l'admirateur.

Quelle foule de grands hommes en tout genre, ne vois-je pas sortir de votre Lycée? Que d'éléves généreux, capables d'immortaliser les Maîtres qui les auront instruits & cou-

ronnés, ne produira point une Province aussi fertile en génies & en talens.

Heureuse Province! vous êtes aujourd'hui la digne rivale de Paris. Le Palais de vos anciens Maîtres devient par la libéralité de votre Roi, le Sanctuaire de toutes les Sciences & de tous les Arts. Chaque Science, chaque Art y trouvera des modéles pour se perfectionner, & des récompenses pour ses progrès. Tous sont également invités à profiter des uns, & à mériter les autres. Comme les Muses sont Sœurs, & que l'antiquité nous les représente toujours réünies dans un même sejour & sous un même Chef, votre Roi n'a point voulu les séparer. Il les rassemble dans un même Temple pour exciter davantage leur émulation, favoriser leur correspondance, multiplier les secours mutuels qu'elles se prêtent, & pouvoir comme un autre Apollon présider à leurs travaux, & les diriger en même tems.

Il est encore, MESSIEURS, un autre avantage bien considérable, que la sagesse du Roi a sçu vous ménager pour la gloire de votre établissement, & pour accélérer les progrès du génie & des talens. Différente des autres Académies, votre Société n'est point assujettie à prescrire aux Auteurs & aux Artistes, les sujets qu'ils doivent traiter, pour mériter vos palmes Littéraires. Maîtres de se livrer à leur

goût, ils ne sont soumis à d'autre loi qu'à celle de travailler pour l'utilité publique.

Il a senti, ce Roi Philosophe, que rien n'est plus libre que l'esprit, que la moindre contrainte décourage & éteint son activité; qu'ennemi de toute entrave, il ne se plaît qu'à se joüer dans ses idées, & n'entre qu'avec peine dans celle des autres; que tout coule de source dans un ouvrage dont il a imaginé le sujet; mais que dans un travail de commande, c'est un Esclave qui obéit sans goût, & que malgré ses efforts il parvient rarement à donner à ses écrits ce ton original & créateur, qui est le sceau de la perfection.

Esprits contemplatifs, destinés à approfondir la nature, & à dévoiler les ressorts de ses admirables opérations, venez donc dans ce Portique éclaircir vos doutes, & puiser de nouvelles connoissances. Vous y trouvérez des guides sûrs, à qui la nature elle-même semble avoir fait confidence de ses secrets les plus cachez, aussi disposés à vous encourager par leurs leçons, qu'empressez à couronner vos progrès & vos découvertes.

Rivaux des deux Oracles de Rome & d'Athénes; vous qui charmés de cet Art victorieux qui les rendit autrefois les arbitres de leur Patrie, ambitionnez le prix de l'éloquence; venez apprendre à le mériter sous le Maître du

goût. L'illustre Académicien qui vous en a fait connoître la nature, les principes, les régles & les avantages, avec autant d'élégance que de délicatesse & de précision, vous enseignera par quel Art vous pouvez être également soutenus, & animez dans toutes les parties de vos discours, solides & insinuans dans vos preuves, vifs & variez dans vos portraits, sublimes & pathétiques dans les sentimens, concis sans obscurité, simples sans bassesse, & grands sans enflure.

Quel modéle à suivre ne reconnoîtrez-vous point aussi dans un de ses Confréres, non moins recommandable par l'intégrité de ses mœurs, que par l'étenduë de son esprit & de son érudition, & que la piété du Roi à chargé de la direction d'un de ces Etablissemens, que sa Religion a fait pour l'instruction des Peuples.

Enfans de Calliope, nés pour toucher la Lyre d'Orphée & d'Amphion ; quels secours ne trouverez-vous point sur ce nouveau Parnasse ! Quelle noble carriére pour vos chants ! Quel objet peut mieux que le bonheur de votre Patrie & la gloire du Roi, échauffer votre imagination vive & brillante, & vous pénétrer de ce beau feu, qui seul peut faire couronner vos ouvrages, & vous donner droit à l'immortalité !

Disciples

Disciples de Thucidide & de Tite-Live, vous que votre génie porte à instruire la postérité des événemens de votre siécle, qui peut mieux qu'un des principaux Membres de cette Société, cet élégant & sage Historien du plus puissant Royaume du Nord, vous apprendre que le stile de l'Histoire ne demande qu'une simplicité majestueuse, ennemie de tout ornement étranger; qu'il faut un discernement exquis dans le choix des faits dignes de l'attention de l'avenir; que sans une pénétration & une sagacité perçante, on ne peut développer judicieusement & avec netteté, l'origine & les causes des grandes révolutions; & enfin que supérieurs à toute passion, à toute considération, à tout intérêt, vous ne pouvez jamais vous écarter de cette vérité inaltérable, qui doit sur-tout vous caractériser?

Choisissez l'histoire d'une aussi belle vie que celle de votre Roi, pour l'essai de vos talens. La beauté du sujet soûtiendra votre foiblesse; l'amour & l'admiration qui suivront le détail de ses vertus héroïques & morales, feront lire vos ouvrages avec avidité; le vrai simple aura tout le séduisant, tout le merveilleux de la fiction. Le Héros accréditera l'Historien; on applaudira avec tendresse à l'éloge du Pere de la Patrie, & chacun croira de son suffrage devoir payer à l'Auteur l'ex-

pression de ses propres sentimens.

Quelle gloire & quel honneur pour vous d'immortaliser vos noms, & la reconoissance de votre Patrie, en offrant à la postérité le modéle le plus accompli des grandes qualités, que la bonté Suprême peut rëünir dans l'ame d'un Souverain. Exposez donc dans tout son jour aux regards de nos derniers Neveux, cette constance & cette grandeur d'ame, à l'épreuve de tous les revers; cette alternative de triomphes & de disgraces, qui n'a servi que de lustre à la vertu de l'Ami & du Compagnon de l'Alexandre du Nord; ce courage & cette intrépidité dans les plus grands dangers, aussi éloignée d'une aveugle témérité que d'une timide circonspection; ce contraste heureux d'élévation dans l'esprit, & de simplicité dans les mœurs; cette bonté sans bornes, & cette affabilité populaire, qui ne fait rien perdre à la Majesté du rang Suprême; cette libéralité inépuisable, qui n'ouvre ses trésors qu'avec discernement, & qui ne les répand que sur le mérite & sur l'indigence; & cet accord admirable & si rare d'un génie supérieur, avec la foi du Centenier & la piété la plus solide. Ne craignez point d'allarmer sa modestie. Loüer un Roi vertueux, c'est moins lui rendre hommage que sacrifier à la vertu, le proposer pour modéle, & remercier la Divinité de l'avoir

fait naître pour le bonheur des hommes.

Vous enfin émules & successeurs des Sostrate, des Phidias & des Apelles, justifiés par des chef-d'œuvres de votre Art la protection que vous accorde votre généreux Monarque. Poëtes, Historiens, Orateurs, Philosophes & Artistes, réünissez-vous, & d'un concert unanime, élevez à sa gloire, à l'envi les uns des autres, des monumens éternels, dignes de sa bonté, & de l'immortelle reconnoissance de vos Concitoyens.

Qu'il est doux, Messieurs, pour des cœurs sensibles (je le vois dans les yeux de l'illustre Assemblée qui m'environne) qu'il est doux de pouvoir sans craindre les regards de la vérité, offrir un encens légitime à l'objet de sa gratitude, & à l'Auteur de sa félicité. Le langage d'une admiration sincére est bien au-dessus d'un éloge dicté par l'adulation. Celle-ci peint en tremblant son Héros moins tel qu'il est, que tel qu'il devroit-être ; & dans l'hommage que voús rendez au vôtre, vous n'avez à craindre que de ne pouvoir vous élever jusqu'à l'excellence de votre sujet.

Puisse l'heureuse Austrasie jouïr long-tems de ses exemples & de ses bienfaits ! Daigne le juste Ciel, au gré des vœux de cette Province, prolonger des jours qui lui sont si précieux ! Et puisse enfin cette illustre Société Littéraire,

secondant dignement les vûës de son généreux Fondateur, faire de ses Etats la Patrie & le sejour du génie & des talens, & par des ouvrages dignes de la postérité la plus reculée, montrer que le Régne de STANISLAS LE BIENFAISANT, est le Régne des Sciences, des Arts & des Vertus.

DISCOURS

Prononcé en la même Séance par le Pere LESLIE.

MESSIEURS,

De tous les avantages attachés à l'honneur que je reçois, le plus précieux pour moi est l'occasion qu'il me procure aujourd'hui de faire éclater, en présence de l'élite de la Nation, mes sentimens pour vous & pour elle. Né loin de ces climats, sauvé du naufrage de ma Patrie entre les bras de la Religion, jetté par la Providence d'une autre extrêmité de l'Europe parmi vous, sans d'autre titre à vos bontés que votre bonté même: que n'ai-je pas trouvé en ces lieux? Une nouvelle Patrie plus heureuse, aussi chere; par-tout des objets & des motifs d'estime & de reconnoissance.

A ces ſentimens connus, mes ſeuls droits à la qualité de votre Concitoyen, un grand Roi, le Bienfaiteur de tout ſon Peuple ; une Société ſavante, à peine formée, & déja illuſtre, en ajoutent un nouveau. Moins je méritois cette grace, plus j'en ſens le prix. Mais ſeroit-ce la reconnoître & juſtifier vos ſuffrages, MESSIEURS, que de ne vous entretenir que des ſentimens qu'elle m'inſpire ? Ce qui m'eſt perſonnel peut-il être digne de vous ? Que dans ces Sociétés, dont l'objet principal ſont les agrémens du ſtile, & les fineſſes du langage, le devoir de ceux qui y ſont reçus, ſe borne à brûler à l'entrée du Sanctuaire un encens léger en l'honneur du Héros qui les a établies, & des Sages qui les compoſent, ici on ne peut ſe flatter d'être agréable qu'autant qu'on s'efforce d'être utile. Je me borne à ce devoir, MESSIEURS ; heureux ſi je puis le remplir.

On l'a ſouvent dit, & il eſt vrai : Les Arts quelque variés, quelque nombreux qu'ils ſoient, ſe réduiſent tous à un même principe. *Etudiés, imités la belle nature*, pourroit-on dire à l'Orateur, au Poëte, comme au Peintre & au Muſicien. Principe lumineux & fécond, dont le développement pourroit ſuffire au but que vous vous propoſés, MESSIEURS, ſi le Roi dans votre établiſſement s'étoit borné aux

seuls Arts agréables, dans la plûpart desquels nous avons de lui des modéles.

Mais ses vûës immenses comme sa grande ame, s'étendent à toutes les Sciences & à tous les Arts. Tâchons pour suivre ses intentions de nous prescrire à nous-même, d'indiquer à ceux dont nous devons diriger le travail, un principe qui embrasse tout ce qui est du ressort de l'esprit, une régle qui s'applique à toutes nos connoissances. Est-il une recherche plus digne d'une Société établie pour les faire fleurir toutes, & pour encourager tous les talens?

Ce principe quel est-il? L'expérience, l'étude des faits, ausquels se reduisent, sinon comme à leur seul objet, du moins comme à leur unique fondement, toutes nos connoissances certaines. Tout n'est point du ressort de notre esprit; il a ses bornes, sans doute; & il est si important de les connoître, que j'ose dire que c'est moins au défaut des efforts qu'on devroit faire pour y atteindre, qu'à ceux qu'on ne cesse de faire pour les passer, que doivent être imputées nos erreurs & nos incertitudes.

L'existence des choses, leurs propriétés, leurs effets utiles: voilà ce qu'il nous importe d'en connoître; & ce qui se présente comme de soi-même à notre connoissance, on le né-

glige. Leurs caufes, leurs maniéres d'être & d'agir ; le plan général de l'Univers, & le jeu caché de fes reflorts ; objets de pure curiofité, & pour cela même mis fagement par le Créateur hors de notre portée : Voilà fur-quoi on s'épuife en théories, en recherches, en conjectures. Au lieu de fe porter dans l'étude du côté lumineux des objets, avec l'affurance flatteufe de voir la clarté s'accroître, la route s'applanir à mefure qu'on avance ; on s'attache au côté le plus obfcur ; on s'obftine à y pénétrer : Les ténébres s'épaiffiffent, bientôt on prend l'imagination pour la raifon, de foibles lueurs pour de pures lumiéres, pour réalités des fonges & des hypothéfes. On fe hâte de les annoncer, on les appuie fur quelqu'un de ces principes abftraits, qui n'ayant point de fens bien décidé, fe prêtent affez à tout ; on les étaye d'analogies & de probabilités, qu'on érige en démonftrations. Par cette méthode on a prefque fur tout des opinions & des fiftêmes, au lieu de connoiffances & de certitude. Egarement déplorable de l'efprit humain, plus funefte peut-être au progrès des Sciences que fa pareffe même & fon ignorance. Que de talens fupérieurs, de jours précieux perdus en inutiles efforts, pour paffer les bornes marquées à l'efprit humain, qui employés dans la feule carriére faite pour lui, auroient été des

sources fécondes de découvertes utiles. Tâchons de l'y ramener, de l'y fixer, s'il se peut, en lui démontrant & la sûreté de cette route, & les écueils où l'on ne peut manquer de donner pour peu qu'on s'en écarte.

Etude exacte des faits à la portée de nos lumiéres; route sûre pour arriver à la certitude, & la seule qui soit ouverte à l'homme. Créé intelligent, mais borné, il n'est fait ni pour tout ignorer, ni pour tout sçavoir. La mesure de ses connoissances la plus juste & la plus simple, c'est l'étenduë des moyens qu'il a de connoître. Or il en est de ces moyens comme de tous les Agens naturels; ils n'ont d'activité que dans la sphere qui leur est propre, que sur les objets qui leur sont subordonnés. Ce qui n'est point de leur ressort se dérobe dèslors à nos connoissances.

Quels sont ces moyens? Le sentiment intime de notre ame même pour ce qui se passe au dedans de nous; nos sens pour les objets extérieurs qui sont à leur portée; l'authenticité des témoignages pour ceux qui ne le sont pas. Voilà les seuls Maîtres que nous puissions interroger; Maîtres toujours prêts à nous répondre, & aux enseignemens desquels l'Auteur de notre Etre a attaché dans leurs genres différens une source de lumiéres suffisantes pour nous éclairer & nous conduire. In-

terrogeons les séparément. De la nature & de l'étenduë de leurs réponses, nous pourrons conclure avec sûreté les objets véritables & les bornes de nos connoissances.

Je sçai, MESSIEURS, qu'indépendemment de nos moyens de connoître, il est des vérités fondées sur la nature même des choses, sur leurs rapports immuables, & sur la conformité qu'ont entre elles les idées qui les représentent. Ce n'est point de ces vérités en elles-mêmes que nous parlons ici, c'est de l'assurance que nous pouvons en avoir. Elle diminuë généralement parlant, à mesure que la vûë des objets est moins immédiate à notre ame.

Delà au premier & au plus haut dégré de certitude, je trouve les connoissances que nous avons par la réflexion sur nous-même, par le sentiment intime des faits qui se passent dans nous. Sentiment qui n'a que ces faits pour objet, & qui est cependant pour nous le principe de toute certitude. Qu'est-ce en effet que cette certitude elle-même? qu'un fait qui nous assure de tous les autres; que l'adhésion nécessaire de notre esprit aux vérités qui lui sont offertes; adhésion plus ou moins libre, selon que ces vérités sont plus ou moins lumineuses, & dont la nécessité imposée à notre ame par le Créateur, fait le fond même de notre raison? N'est-ce pas en effet le

ſentiment intime de cette néceſſité d'adhérer aux premiéres vérités, ſoit des Sciences, ſoit de la morale, qui les rend évidentes par rapport à nous ? Conſidérée donc ſous ce point de vûë l'évidence même des idées, eſt elle-même un fait qui nous eſt atteſté par le ſentiment intime. Nous devons donc à ce premier moyen de connoître la certitude que nous donnent tous les autres. Mais pour le reſtraindre aux objets qui lui ſont propres, c'eſt par cette vûë intime d'elle-même, que l'ame connoit ſes différentes maniéres d'être, & les ſentimens qui en réſultent, ſes plaiſirs & ſes peines, ſes joies & ſes douleurs, ſes penchans & ſes dégoûts, non-ſeulement ſes idées & leurs combinaiſons ſans nombre, d'où réſultent toutes les Sciences, mais ſes doutes même, ſes limites & ſon ignorance.

Pour connoître les propriétés de l'ame & ſa nature, le meilleur de tous les Livres, j'oſe le dire, le ſeul Livre utile, c'eſt l'ame même. On ne s'eſt égaré ſur cette matiére importante, qu'en s'opiniâtrant à chercher au dehors, & dans des ſpéculations abſtraites, ces réponſes qu'on ne pouvoit recevoir que de ſoi-même. Toute théorie de nos connoiſſances, de notre volonté, de notre liberté, puiſée ailleurs, ne peut nous donner qu'une fauſſe hiſtoire de l'ame; pour en avoir la véritable, ſes opéra-

tions, les faits qui se passent au dedans d'elle, sont les seuls mémoires qu'il faut consulter. Voilà, pour la connoître le seul oracle sûr: Oracle dont la clarté égale la certitude, tant qu'on ne l'interroge que sur ce qu'elle éprouve: Oracle même (pour ne toucher ici qu'en passant une vérité que je crois susceptible de la démonstration la plus exacte) Oracle sur ce qui regarde l'esprit, plus clair, plus certain, plus étendu même que ne le sont les sens à l'égard de la matiére, qu'on s'imagine très-peu Philosophiquement beaucoup mieux connoître, & à laquelle une Philosophie aussi fausse qu'impie voudroit tout réduire.

Que de ces faits connus avec évidence, on tire, par une suite de raisonnemens solides, des lumiéres ultérieures; qu'on en concluë d'autres faits qui en sont les principes, les propriétés de l'ame, par exemple, & sinon sa nature, au moins assez de ses caractéres essentiels, pour la distinguer de toute autre substance. Qu'on ne se borne pas là même; que partant du sentiment intime de nos opérations & de notre existence, remontant toujours par la même route des effets à leurs causes, on parvienne à la cause premiére, à la source de tous les Etres, à l'Etre infiniment parfait à l'existence duquel on ne peut manquer d'aboutir, par un enchaînement facile.

& sûr de faits & de principes avoués par la raison, & appuyés sur l'expérience : Jusques-là tout est dans l'ordre, & chaque conclusion est une vérité. Tout effet réel suppose nécessairement une cause existante, & proportionnée à son effet. Mais que ne suivant plus ce fil, & cessant de s'appuyer sur les faits, on se jette à l'écart ; qu'on se livre à des spéculations vagues, à des recherches sans fin sur la nature intime de cette substance, sur l'origine de ses opérations, sur le *comment* & le *pourquoi*. A toutes ces questions l'oracle est muet. La connoissance en est donc impossible & l'étude inutile.

Si telles sont les bornes de celui de tous nos moyens de connoître le plus à notre portée, sur ce qui nous est le plus intime & le plus personnel ; pouvons-nous nous flatter de donner aux autres plus d'étenduë. Ce que la réflexion nous fait connoître de notre ame, les sens nous l'apprennent du petit nombre de corps qui sont à leur portée, leurs propriétés sensibles, leur existence, quelque chose de leur usage & de leurs effets, presque rien de leur nature.

Principes de certitude comme le sentiment intime sans l'être au même dégré, les sens établissent entre l'ame & les objets qui lui sont étrangers, une communication, dont la sûre-

té eſt appuyée ſur les loix établies par le Créateur ; loix auſquelles il peut déroger par la même puiſſance qui les a faites, dans ces cas particuliers, où il donne pour juger des choſes une régle plus sûre que le rapport de nos ſens ; mais dont en général la néceſſité même qu'il nous a impoſée de nous en tenir à ce rapport, prouve aſſez la certitude.

Dirigés par la main bienfaiſante qui les a créés, les ſens préviennent les beſoins de l'ame & même ſes déſirs. Par eux les objets qui ſont hors d'elle, viennent d'eux-mème ſe mettre à ſa portée. Veut-elle aller plus avant, Miniſtres obéiſſans, ils lui en préſentent de nouveaux, & par les diverſes impreſſions faites ſur leurs organes, ils l'inſtruiſent en même tems de leurs qualités différentes. Ce n'eſt que ſur les corps rapprochés ainſi d'elle par des expériences réïtérées, qu'elle peut déployer ſon activité naturelle, les façonner, les unir, analyſer les parties qui les compoſent, en examiner les propriétés, en comparer les effets, en ſaiſir les différences. Livrée à elle-même, aux ſpéculations abſtraites de cette raiſon ſi vantée, qu'enfantera-t-elle après les plus pénibles efforts ? Une matiére premiére & imaginaire ; ſubſtance unique dont les eſprits & les corps ne ſont que des modifications ; des atomes mûs, & s'accrochant au hazard dans

le vuide pour former le monde; des tourbillons; des monades. Avec de pareils matériaux on lui verra fabriquer des mondes; elle tirera d'une matiére homogene les corps les plus différens, prometttra les changemens des métaux, le reméde universel, fera sans fin des songes & des systêmes, dévinera beaucoup, ne connoîtra rien, & bâtira toujours en l'air, tant qu'elle n'appellera pas l'œil & la main au secours de la raison, & qu'elle ne fondera pas, sur les faits avérés par l'expérience, ses raisonnemens & ses connoissances.

Et qu'on ne dise pas que c'est donner à l'esprit humain des bornes trop étroites, que de le réduire à ne sçavoir de la nature que ce que l'expérience lui en apprend. Ces bornes sont loin de nous encore, & c'est ce qui doit réveiller notre curiosité, exciter notre industrie, ranimer nos recherches. Que de Phénoménes échapés aux Anciens, déclarés même chimériques, ou impossibles à découvrir, ont été apperçus & constatés par des observations postérieures & plus exactes. Le champ qu'ouvre la nature à ceux qui l'étudient, quoiqu'étroit eu égard à ce qui nous en restera toujours caché, est immense, à l'envisager du côté de cette multitude d'objets inconnus encore, mais qui n'attendent pour paroître qu'un œil plus perçant qui y porte la lumiére; qu'une

main plus habile qui ſçache déchirer le voile qui les cache. Dans les objets même que nous croyons connoître le mieux, que de propriétés à connoître encore, d'uſages à éprouver, de rapports nouveaux à découvrir!

Voilà, MESSIEURS, où doivent ſe porter nos recherches. Que l'eſpace qui nous reſtera toujours à parcourir, loin de nous décourager, nous anime à redoubler nos efforts. Nos progrès y ſeront & sûrs & rapides, ſi fidéles à ſuivre la ſeule route qui nous eſt ouverte, nous allons de faits en faits; chaque pas alors ſera une nouvelle connoiſſance. Peu de loix générales; celles que nous regarderions comme telles, pourroient n'être que les loix particuliéres du petit nombre de corps que nous connoiſſons. Nul ſyſtême univerſel que nous oſions donner pour certain. La plus ſçavante de nos Académies n'en a adopté aucun. Elle a ſenti, que placés dans un coin de l'Univers, avec des ſens auſſi bornés, nous ne pouvons le connoître que par parties, ſans jamais embraſſer le tout d'une vûë générale.

Au ſecours de la raiſon dans l'étude de la nature, appellons donc toujours les ſens; ſans eux, qu'elle ne prononce rien ſur ce qui n'eſt que par eux de ſon reſſort. Au ſecours des ſens même pour connoître les objets hors de leur portée, ou par leur éloignement, ou par

leur petiteſſe, qu'elle appelle encore tout ce que l'induſtrie a inventé pour leur donner plus d'étenduë. Il eſt des corps qui échapent à ces ſecours même, mais dont les effets éprouvés démontrent & l'exiſtence & les propriétés rélatives à ces effets; où ceux-ci même viendront à nous manquer, là ſçachons nous arrêter. Au-delà, nul guide pour nous conduire; rien ſur quoi nous appuyer. En général, pour peu qu'on ait étudié la nature, on doit avoir ſenti que ſon auteur n'en a guére mis à notre portée que ce qu'il en a ſoumis à notre domaine, ou deſtiné à nos uſages; & que la facilité de connoître les objets, augmente ou diminuë par rapport à nous, à proportion de leur utilité & de leur dépendance. Réflexion importante, où tout nous ramène, & qui développée avec ſoin, ſeroit plus propre que toute autre à nous guider, à déterminer les véritables objets de nos recherches, à nous conduire ſur-tout à l'admiration, à l'amour de cet Etre Suprême, dont nos ténébres nous prouvent autant peut-être que nos lumiéres, la puiſſance, la bonté & la ſageſſe.

Contentons-nous d'en conclure, que c'eſt preſqu'aux ſeuls corps en proportion avec nos ſens, à leurs propriétés extérieures, telles que l'étenduë, la ſolidité, le mouvement & la figure, aux impreſſions qu'ils font ſur nos organes,

organes, aux faits, en un mot, que l'expérience nous apprend, que se bornent les connoissances que nous en pouvons avoir. Sur ces faits certains & mis ainsi à la portée de notre esprit, donnons un libre essor à son activité.

Il n'est aucune propriété de la matiére ainsi constatée, qui par ses rapports & ses différences sans nombre, ne soit de nature à épuiser nos plus laborieuses recherches. Sur la combinaison des nombres, sur celle des dimensions de l'étenduë, est fondée la plus certaine & plus la vaste de toutes les Sciences. La solidité, le mouvement, la figure des corps, sont l'objet de tous les Arts méchaniques. Les Arts plus relevés se bornent à imiter, à multiplier, à varier à l'infini les impressions des objets extérieurs sur nos organes. C'est d'une étude profonde, & suivie des effets de tous les Arts, comparés avec la fin qu'on s'y propose, que sont nées ces régles sûres qui guident les Artistes. Veut-on leur donner un nouveau dégré de perfection? Ce n'est point par des spéculations vagues qu'on y réüssira, c'est en faisant de leurs effets une étude encore plus profonde, en s'efforçant de leur donner une proportion plus simple, plus exacte avec leur objet. La théorie dans tous les Arts, comme dans la nature, n'est utile & sûre qu'au-

tant qu'elle est fondée sur la pratique, qu'elle l'accompagne, ou y conduit.

Je sçai qu'on ne peut tout observer par soi-même. La vie est trop courte, trop partagée entre l'étude la plus constante, & mille soins nécessaires; les sens de chaque homme en particulier, sont trop bornés pour suffire à tout ce qui peut-être connu. L'intention du Sage Auteur de notre Etre, en mettant par le moyen des sens, notre esprit en liaison, non-seulement avec les esprits de tous les lieux & de tous les tems, mais avec lui-même dans les garants & les dépôts de ce qu'il nous a révélé, a été, sans doute, de nous faire entrer les uns avec les autres, & avec lui en commerce de lumiéres, comme de secours.

De là résulte, MESSIEURS, pour les objets hors de notre portée par leur éloignement, ou par leur nature, un troisiéme moyen de certitude, l'authenticité des témoignages. Moyen fondé sur les deux premiers, & qui en est comme le supplément, qui rend propre à chaque homme en particulier, ce que par eux les autres hommes ont découvert, d'autant plus certain lui-même qu'il participe davantage de la certitude que donnent la réflexion & les sens, & que confronté avec eux, il leur est plus conforme dans son rapport. Moyen d'un usage infini, mais d'un abus fa-

cile, destiné à abréger la route des Sciences, mais qui souvent la fait manquer. Combien d'erreurs accréditées par les noms même les plus illustres ? Et quel obstacle au progrès réel des Sciences, que la trop grande célébrité de certains Sçavans. Les plus fameux le sont presqu'autant par leurs erreurs que par leurs découvertes. Les hommes, quels qu'ils soient, sont trop sujets à se tromper, pour en être crus sur leur parole. Ce n'est donc qu'après l'examen, que le témoignage de l'autorité doit être pour un vrai Philosophe, un motif de certitude. Examen différent, selon la différente nature des faits, seul objet légitime de ce témoignage; examen des faits en même tems, & plus encore que des témoins, si ces faits sont du ressort, ou de la réflexion, ou des sens. Rappellés à ces deux Tribunaux s'ils y sont constatés, leur certitude accroît alors de tout le poids que peut ajouter à l'expérience des autres notre propre expérience. Examen du témoin seul, si les faits ne sont pas à notre portée. La certitude, en ce cas, absolument indépendante de la discusion des faits même, qui impossible alors ne pourroit-être par conséquent que ridicule, s'accroît à proportion de la connoissance qu'en a celui qui les atteste, de sa véracité, & de la fidélité de son témoignage.

Z ij

Delà sur les faits qu'il a plû à Dieu même de nous révéler, tout doute, à raison de l'infaillibilité évidente du témoin, est aussi indigne d'un Philosophe que d'un Chrétien. Ce principe s'étend aux Phénoménes de la nature, aux faits historiques connus par cette voye, comme aux mistéres de la Religion. Je sçai que le but de la révélation est moins de nous faire connoître ce monde, que d'assurer notre bonheur dans l'autre; que c'est bien moins pour l'esprit que pour le cœur que Dieu s'est manifesté, & que tout dans sa Religion tend, au moins autant à humilier le premier, qu'à perfectionner le second. Mais que de vérités sublimes sur la nature de notre ame & sur sa destination; sur l'Etre Suprême & sur ses perfections; sur les commencemens de l'Univers & de tout ce qu'il renferme; ne devons nous pas à l'autorité Divine, dont cette Religion offre par-tout l'empreinte. Sans elle les ténébres les plus épaisses seroient encore répanduës sur le berceau du monde. Dieu seul présent à l'origine de tout, a pu seul nous instruire de ce premier fait, la source de tous les autres; & il a daigné le faire. A quoi bon aprés cela ces atomes & ce vuide, cette triple matiére & ces tourbillons, tous ces autres Romans de la nature, aussi éloignés de son histoire véritable, que contraires les uns aux autres. Ef-

fets bizarres de la présomption & de la manie des systêmes, qui ont si souvent dèshonoré, qui dèshonorent encore tous les jours les Philosophes les plus estimables, & leurs plus célébres ouvrages. Il en est de même des autres faits àttestés par la même autorité. Que peuvent contre leur certitude, des conjectures, des analogies, des probabilités, peut-être tout au plus des inductions tirées de quelques Phénoménes particuliers vus imparfaitement, & des principes desquels nulle de nos facultés ne peut nous instruire. Ces Phénoménes existent, c'est tout ce qu'on en sçait. On en dévine les causes; ils peuvent en avoir d'autres fort différentes de celles qu'on leur attribuë. Est-ce être Philosophe que de tirer de ces conjectures hazardées, des argumens contre des faits appuyés sur les témoignages les plus autentiques?

Un témoignage certain ne peut être balancé dans un esprit raisonnable, que par un autre d'un poids égal, ni démenti que par un rapport d'une certitude supérieure. Principe lumineux & sûr, qui dans ce conflit trop fréquent d'autorités opposées, peut seul, à travers les deux écueils les plus à craindre dans la route des Sciences, la crédulité & le Pyrronisme, nous conduire au terme heureux de notre course, à la certitude.

Un voile obscur nous dérobe nous-même à nous-même, & nous cache le méchanisme de l'Univers; employons à le lever par parties, les moyens que nous avons de connoître; profitons de ce qu'en ont découvert les autres, & cherchons-y les faits à notre portée, & qui peuvent être à notre usage. Laissons à Dieu tout le reste; il s'en est réservé la connoissance, comme l'arrangement & la direction. Découvrir les vérités d'expérience & se les rendre utiles; connoître les bienfaits du Créateur, pour les mettre en œuvre & l'en glorifier: Voilà en même-tems la Science & le devoir de l'homme.

LYSIMAQUE.

Par M. DE MONTESQUIEU, *lû à la même Séance publique.*

LORSQU'ALEXANDRE eut détruit l'Empire des Perses, il voulut que l'on crut qu'il étoit Fils de Jupiter. Les Macédoniens étoient indignés de voir ce Prince rougir d'avoir Philippe pour Pere; leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui virent prendre les mœurs, les habits & les manières des Perses; & ils se reprochoient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençoit à les mépriser. Mais on murmuroit dans l'Armée, & l'on ne

parloit pas. Un Philosophe, nommé Calisthéne, avoit suivi le Roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la maniére des Grecs, d'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adore pas ? Seigneur, lui dit Calisthéne, vous étes le Chef de deux Nations ; l'une esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincuë ; l'autre libre avant qu'elle vous servit à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées ; je suis Grec, Seigneur, & ce nom vous l'avez élevé si haut, que sans vous faire tort, il ne nous est plus permis de l'avilir.

Les vices d'Alexandre étoient extrêmes comme ses vertus ; il étoit terrible dans sa colére, elle le rendoit cruel. Il fit couper les pieds, le nez & les oreilles à Calisthéne, ordonna qu'on le mit dans une cage de fer, & le fit porter ainsi à la suite de l'Armée. J'aimois Calisthéne, & de tous tems, lorsque mes occupations me laissoient quelques heures de loisir, je les avois employées à l'écouter, & si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisoient sur moi. J'allai le voir ; je vous saluë, lui dis-je, illustre malheureux que je vois dans une cage de fer, comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'Armée.

Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui demande de la force & du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place; en vérité si les Dieux ne m'avoient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirois qu'ils m'auroient donné en vain une ame grande & immortelle: Jouir des plaisirs des sens, est une chose dont tous les hommes sont aisément capables; & si les Dieux ne nous ont fait que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, & ils ont plus exécuté qu'entrepris. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible, vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas; quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire une action de courage; mais au nom des Dieux que ce soit pour la derniére fois. Laissez-moi soutenir mes malheurs, & n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres.

Calisthéne, lui dis-je, je vous verrai tous les jours; si le Roi vous voyoit abandonné des gens vertueux, il n'auroit plus de remords, il commenceroit à croire que vous êtes coupable, ah! j'espere qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtimens me feront abandonner un ami.

Un jour Calisthéne me dit, les Dieux immortels

mortels m'ont consolé, & depuis ce tems je sens en moi quelque chose de divin, qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vû en songe le grand Jupiter, vous étiez auprès de lui, vous aviez un Sceptre à la main & un bandeau Royal sur le front; il vous a montré à moi, & m'a dit: Il te rendra plus heureux. L'émotion où j'étois m'a réveillé; je me suis trouvé les mains élevées au Ciel, & faisant des efforts pour dire: Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fai qu'il régne avec justice. Lysimaque vous régnerez, croyez un homme qui doit être agréable aux Dieux, puisqu'il souffre pour la vertu.

Cependant Alexandre ayant appris que je respectois la misére de Calisthéne, que j'allois le voir, & que j'osois le plaindre, il entra dans une nouvelle fureur: Va, dit-il, combattre contre les Lions, malheureux qui te plaîs tant à vivre avec les bêtes féroces? On différa mon supplice pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Calisthéne. „ Je vais mourir; toutes les „ idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouïes de mon „ esprit. J'aurois souhaité d'adoucir les malheurs d'un homme tel que vous.

Préxape, à qui je m'étois confié, m'apporta cette réponse.

„ Lysimaque, si les Dieux ont résolu que
„ vous régniez, Alexandre ne peut pas vous
„ ôter la vie, car les hommes ne résistent pas
„ à la volonté des Dieux.

Cette Lettre m'encouragea, & faisant réflexion que les hommes les plus heureux & les plus malheureux, sont également environnés de la main Divine; je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, & de défendre, jusqu'à la fin, une vie sur laquelle il y avoit de si grandes promesses.

On me mena dans la carriére; il y avoit autour de moi un Peuple immense, qui venoit être témoin de mon courage, ou de ma frayeur. On me lâcha un Lion; j'avois plié mon manteau au tour de mon bras, je lui présentai ce bras, il voulut le dévorer; je lui saisis la langue, la lui arrachai, & le jettai à mes pieds.

Alexandre aimoit naturellement les actions courageuses, il admira ma résolution, & ce moment fut celui du retour de sa grande ame.

Il me fit appeller, & me tendant la main, Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends moi la tienne; ma colére n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre.

Je reçus les graces du Roi; j'adorai les décrêts des Dieux, & j'attendois leurs promesses, sans les chercher, ni les fuïr. Alexandre mourut, & toutes les Nations furent sans Maître. Les Fils du Roi étoient dans l'enfance, & son frere Aridée n'en étoit jamais sorti. Olympias n'avoit que la hardiesse des ames foibles, & tout ce qui étoit cruauté étoit pour elle du courage. Roxane, Euridice, Statire, étoient perduës dans la douleur; tout le monde dans le Palais sçavoit gémir, & personne ne sçavoit régner. Les Capitaines d'Alexandre leverent donc les yeux sur son Trône; mais l'ambition de chacun fut contenuë par l'ambition de tous; nous partageames l'Empire, & chacun de nous crût avoir partagé le prix de ses fatigues. Le sort me fit Roi d'Asie; & à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Calisthéne; sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, & ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à reparer. Je le trouve entre mon Peuple & moi. Je suis le Roi d'un Peuple qui m'aime; les Peres de Famille espérent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfans; les enfans craignent de me perdre, comme ils craignent de perdre leur Pere; mes Sujets sont heureux, & je le suis.

DISSERTATION

De M. DE SÉCONDAT sur un passage de la Poëtique d'Aristote, luë à la même Séance publique.

LA *Tragédie*, dit Aristote, dans le sixiéme Chapitre de sa Poëtique; *est une imitation d'une action grave, entiére, & qui a une juste grandeur; & qui sans le secours de la narration, par le moyen de la compassion & de la terreur, acheve de purger en nous ces sortes de passions & toutes les autres semblables.*

Ces mots, *purger les passions*, ont fort embarrassé les Commentateurs; l'admiration qu'on a euë pour ce grand Philosophe, a fait qu'on s'est obstiné à chercher la vérité dans tout ce qu'il a dit, & par un excès naturel aux hommes, à ne la chercher que dans ce qu'il a dit; on a senti le vrai confusément enveloppé dans ses paroles, il s'agit de le demêler. Les sages Auteurs de la critique du Cid ont été les premiers à le faire, en exprimant la même pensée en d'autres termes. La Tragédie & la Comédie, disent-ils, doivent tendre à purger l'homme insensiblement & sans dégoût de ses habitudes vicieuses.

M. Dacier, après avoir dit qu'on trouve chez les Commentateurs toutes les explications possibles de ces paroles d'Aristote, hormis la véritable, & que le grand Corneille lui-même, après une longue recherche, n'a entendu, n'a fait même qu'entrevoir une partie de leur véritable sens, nous promet de nous en donner une parfaite intelligence. On conviendra aisément, dit-il, que les mots, *purger les passions*, ne signifient pas les chasser, les déraciner de l'ame, cela est au dessus de la nature; mais emporter l'excès qui les rend vicieuses, & les réduire à une juste modération. La Tragédie excite en nous la terreur & la compassion pour les purger. Elle les excite en nous mettant devant les yeux les malheurs que nos semblables se sont attirés par des fautes involontaires, & elle les purge en nous rendant ces mêmes malheurs familiers; car elle nous apprend par-là à ne les pas trop craindre, & à n'en être pas trop touchés quand ils arrivent véritablement. C'est ce que pensoit l'Empereur Marc Aurele, lorsqu'il disoit, * les Tragédies ont été premiérement introduites pour faire souvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie, pour les avertir qu'ils doivent nécessairement arriver, & pour leur ap-

* Réflexions morales. Liv. XI. VI.

prendre que les mêmes choses qui les divertissent sur la Scene, ne doivent pas leur paroître insupportables sur le grand Théatre du monde. En quelque état qu'un homme puisse être, ajoûte M. Dacier, quand il verra un Oedipe, un Philoctete, un Oreste, il ne pourra s'empêcher de trouver ses maux légers auprès des leurs. Voilà donc comment la Tragédie purge la terreur & la pitié par elles-mêmes.

Il se présente contre Aristote & contre M. Dacier, une objection qui a fait désespérer au Fils célébre du grand Racine, de trouver un sens raisonnable dans le passage que j'ai cité. La crainte, ou la terreur qui est l'extrême crainte, est une passion plus souvent nuisible qu'utile, & l'on pourroit désirer que la plupart des hommes y fussent moins accessibles. Mais en est-il de même de la pitié qui semble nous avoir été donnée par la nature pour le secours des malheureux, pour la conservation & le soutien mutuel de tous les Etres doüés de sentiment?

Je crois qu'on peut expliquer ceci & justifier Aristote, M. Dacier & la Tragédie. Bien loin que les hommes deviennent moins sensibles à la pitié en éprouvant ce sentiment, il semble au contraire qu'ils le deviennent d'avantage. C'est une passion douce, dans laquelle l'ame se complaît, & lorsqu'elle est portée jus-

qu'aux effets, si l'on est assez fortuné pour secourir un malheureux, on éprouve une satisfaction intérieure, à laquelle rien n'est comparable. On ne doit donc pas craindre que la Tragédie émousse ce sentiment si précieux.

La crainte au contraire est une passion pleine de trouble & d'inquiétude, dont l'ame se débarrasseroit si elle pouvoit. Elle naît le plus souvent d'inexpérience & de défaut de connoissance; ceux qui ont éprouvé quelques malheurs sont plus sensibles à la pitié; ceux qui ont essuié quelques dangers, sont moins accessibles à la crainte.

Or il est très-vrai-semblable que la Tragédie, par ses représentations qui peuvent être si naturelles, qu'on les confond quelquefois avec la réalité, peut donner à l'ame le même pli que des malheurs, ou des dangers médiocres réellement éprouvés. Mais comme tout doit avoir des bornes, & que la pitié, pour une personne qui en seroit indigne, seroit nuisible, & que la crainte d'un danger véritable est utile; la Tragédie peut former notre ame à n'être touchée de compassion que pour les malheurs qui en sont dignes, & à n'avoir de crainte que pour les dangers réels, dont les plus grands sont la perte de l'innocence & le crime.

Voyons maintenant comment la Tragédie,

en excitant la terreur & la pitié, peut corriger l'excès des autres passions. C'est ce que le grand Corneille paroît avoir bien expliqué avant M. Dacier ; nous avons pitié, dit ce Poëte Philosophe, de ceux que nous voyons souffrir un malheur qu'ils ne méritent pas, & nous craignons qu'il ne nous en arrive un pareil, quand nous le voyons souffrir à nos semblables. Ainsi la pitié embrasse l'intérêt de la personne que nous voyons souffrir, la crainte qui la suit regarde le nôtre. La pitié d'un malheur où nous voyons tomber nos semblables, nous porte à la crainte d'un pareil pour nous, cette crainte au désir de l'éviter, & ce désir à purger, modérer, rectifier, & même déraciner en nous la passion qui plonge à nos yeux la personne que nous plaignons dans ce malheur, par cette raison commune, mais naturelle & indubitable, que pour éviter l'effet il faut retrancher la cause.

Pour exciter cette pitié & cette crainte dans la Tragédie, il faut choisir les personnes & les événemens qui peuvent l'un & l'autre ; il ne faut pas choisir un très-honnête homme pour le faire tomber de la prospérité dans l'adversité ; au lieu d'exciter la terreur & la compassion, cela ne feroit qu'exciter l'horreur. Il seroit inutile de représenter les malheurs d'un très-méchant homme, une telle représenta-

non pourroit faire quelque plaisir ; mais elle ne produiroit ni la crainte ni la pitié. La premiére naît des malheurs de nos semblables, l'autre des miséres de ceux qui méritoient un meilleur sort. L'assemblée qui écoute une Tragédie, n'est composée en gros ni de méchans, ni de gens d'une vertu sublime. Pour nous intéresser aux malheurs d'un personnage, il faut que nous puissions le regarder comme nôtre semblable ; il faut donc un milieu entre ces extrêmes. Pour nous attacher & nous émouvoir, il faut que le Poëte choisisse dans une fortune éclatante, & dans une grande réputation, quelque personnage illustre, qui se soit rendu malheureux par quelque grande faute, & non par l'effet d'une insigne méchanceté. Tels ont été chez les anciens Oedipe, Thieste & tous les autres hommes célébres de ces deux Familles.

La Tragédie, dit Aristote, doit plutôt finir par le malheur que par le bonheur des principaux Personnages ; il ne donne que le second rang à la Tragédie qui finit par une catastrophe heureuse pour les bons, funeste pour les méchans ; d'autres préféroient ce second genre de Tragédie au premier. M. Dacier compte Socrate & Platon entre ceux qui avoient favorisé ce dernier sentiment ; mais en Commentateur instruit de son devoir, il

n'a égard qu'à l'opinion d'Aristote.

Il seroit difficile, je crois, de décider nettement lequel des deux genres doit être préféré; mais il seroit aisé de prouver que ni l'un ni l'autre ne doit être exclu; que des Tragédies de l'un & de l'autre genre, & des Tragédies qui ne sont ni de l'un ni de l'autre, peuvent plaire & instruire; le raisonnement & l'expérience de tous les siécles se trouveroient d'accord là-dessus.

On peut parvenir au même but par différens moyens; dans les Etres composés, rarement un effet est-il produit par une cause unique; si cela est vrai en général, cela l'est encore plus dans l'homme, qui est le plus composé de tous les Etres connus.

Ainsi l'effet de corriger en nous ce que les passions ont d'excessif, peut être produit dans la Tragédie même par différens moyens, soit par les sentences & les instructions que les grands Poëtes sément dans leurs ouvrages, ensorte qu'elles laissent leur éguillon dans l'ame du Spectateur, & l'incitent long-tems encore après à la vertu; soit par les discours généraux sur les mœurs & sur les affaires du monde, lorsqu'ils peuvent y trouver leur place; soit que la peinture naïve des vices & des vertus, fasse toujours aimer la vertu & haïr le vice, lors même qu'il est triomphant; soit qu'une

vive peinture des passions & de leurs funestes effets prémunisse l'ame contre elles, en les faisant connoître d'avance; soit qu'en faisant voir la vertu triomphante des passions, peintes dans leur plus grande force, elle donne en effet à l'ame plus de facilité pour les surmonter, en ce que tout ce qui est représenté comme possible, devient plus aisé à exécuter; soit que la Tragédie éléve l'ame, la change & la transforme, & lui donne, pour ainsi dire, un pli à penser noblement. De toutes ces maniéres il me semble que la Tragédie peut purger l'ame insensiblement & sans dégoût de ses habitudes vicieuses.

Mais peut-être cet effet n'est-il jamais plus grand & plus sûr, que lorsque la terreur & la pitié sont excitées. Dans ces deux passions l'ame ébranlée, contrainte de se replier sur elle-même, abandonnée à elle-même, & comme dans une vaste solitude, est livrée toute entiére à l'impression de ces grands traits de morale, de ces peintures du vice & de la vertu que les grands Poëtes sément à propos dans leurs ouvrages. C'est peut-être ainsi que ces Orateurs prophanes peuvent imiter avec le plus d'avantages les Orateurs sacrés, qui ne nous instruisent jamais plus efficacement que par la terreur & par la pitié, & produire, à l'aide de leurs nobles fictions, des fruits qui imitent en

quelque sorte ceux que les derniers peuvent produire par le simple secours des plus augustes vérités.

DISCOURS

Prononcé à la même Séance par M. DE St. LAMBERT.

MESSIEURS,

Le goût que j'ai dès mon enfance pour tous les Arts, m'a tenu lieu du mérite qui distingue les hommes illustres que vous vous associés aujourd'hui. Vous m'avez sçu gré d'aimer les Lettres, & vous m'avez pardonné de les cultiver avec plus de passion que de talens. Je dois l'honneur d'être admis à cette Société à des causes encore plus flatteuses, à l'amitié qui m'unit depuis long-tems à la plupart d'entre vous; c'est cette amitié qui vous a rendus plus indulgens, & c'est elle qui m'accorde une place à laquelle j'étois bien éloigné de prétendre. Je viens, MESSIEURS, l'accepter avec la plus vive reconnoissance; elle m'attache encore à mes amis. Je viens de plus près jouïr de leurs succès, m'éclairer par leurs travaux, & partager avec eux des occupations qui les honorent,

qui honorent les Lettres & qui me sont chères. Peu capable de vous seconder, je vous verrai exciter l'émulation par vos exemples, & la récompenser par vos jugemens. Puissent les Prix être bientôt distribués à des Artistes Lorrains; puissent-ils être mérités, non par des ouvrages frivoles, pleins de Rhétorique & vuides de sens, par des discours remplis d'une morale rebattue, par les abus du bel esprit, mais par la perfection des Arts utiles aux hommes; puisse le Roi recueillir ce fruit de ses bienfaits, le seul qu'il désire & celui dont il est le plus digne; il se propose en tout notre avantage; il aime à répandre des graces, mais il les répand en Roi. Homme & sensible, Prince éclairé, il fait le bien le plus utile. Il est des Princes bienfaisans; mais qu'il en est peu dont l'humanité & la justice inspirent & dirigent les bienfaits. Les uns les prodiguent à ces hommes, qui dépourvus des vrais talens, incapables de servir l'Etat, se bornent à amuser ceux qui gouvernent; d'autres donnent à ceux qui les égarent; les hommes conduits le sont presque toujours mal, & avant que les Princes se soient repentis de leurs fautes, la plupart ont payé longtems le Favori qui les a fait faire. Que les Princes qui prodiguent les trésors de la Patrie à ceux qui n'ont point servi la Patrie, qui n'employent pas au bonheur du Peuple l'ar-

gent que le Peuple dépose entre leurs mains; que ces Princes, dis-je, ne prétendent ni à la vertu, ni à la gloire.

On n'achete point la gloire, les éloges des Courtisans avides, les Panégyriques d'Orateurs intéressés ne font pas la réputation; c'est un foible murmure qui passe, un bruit qui tombe, si la voix publique ne le soutient; ces sons confus qui s'affoiblissent par dégrés, ne se distinguent plus dans l'éloignement; mais quand la postérité qui discutera ce que les Princes ont été, ce qu'on en a dit, & ce qu'ils ont fait, quand cette postérité s'instruiroit sur la vie des Rois par les Mémoires de leurs Favoris, la gloire des Rois n'en seroit pas plus assurée. Les Courtisans d'Henry le Grand, comblés de ses dons, ont laissé de lui des Mémoires où ils exagérent les défauts de ce Prince, comme dans sa Cour ils avoient exagéré ses talens & ses vertus; le cri des Peuples s'est élevé, & a vengé le Roi qui les avoit aimés.

La plupart des hommes qui environnent le Trône, conduits à la Cour par l'intérêt, jugent le Prince selon ce qu'ils en espérent. Un refus cache à leurs yeux ses grandes qualités; ils obtiennent & ne sont pas plus justes, parcequ'ils obtiennent toujours moins qu'ils ne désirent; leur avidité voudroit tout engloutir, & leur orgueil ne veut rien devoir. D'autres, dévo-

rés par l'envie oublient le bien qu'on leur fait, parcequ'ils ne pardonnent pas le bien qu'on fait aux autres ; la jalousie des préférences, les inquiétudes de l'intérêt, le choc des prétentions, les folies de la vanité, toutes les erreurs, toutes les passions, toutes les petitesses de l'amour propre, indisposent quelquefois contre les meilleurs Maîtres, & font passer sourdement à la postérité des éloges sans crédit, des plaintes méprisées, une reconnoissance frivole, des regrêts injustes. Il est plus facile aux Rois de se faire adorer d'une Nation entiére, que de pouvoir dans leur Cour s'assurer d'un seul cœur. L'Auguste fondateur de cette Société, qui seroit aimé de tout ce qui l'environne, quand il n'en seroit pas le Maître bienfaisant, entendra la voix des Peuples ajoûter aux éloges que le sentiment dicte à ses Courtisans. Les uns & les autres attesteront à la Terre la pureté de ses intentions, la sagesse de ses vûës, les qualités de son cœur. Il sçait que les Princes doivent, pour répondre aux vûës de l'Etre Suprême, contribuer au bonheur des Nations, comme chaque particulier doit contribuer au bonheur de la Société particuliére. Il sçait que les Rois qui répandent avec choix des graces dans leur Cour, aimés parcequ'ils aiment, respectés par la pureté de leurs mœurs, peuvent n'être vertueux que comme hommes, & que

les Rois qui font la félicité des Peuples font ſeuls vertueux comme Rois.

La Lorraine lui doit chaque jour de nouvelles actions de graces; ſa raiſon lui a montré tous ſes devoirs, & les paſſions qui l'en éloigneroient ſont étrangéres à ſon cœur. Il nous rend en bienfaits ce qu'il reçoit en tribut; il ne jouit que de ce qu'il a donné; il connoît ce plaiſir pur de l'humanité, ce plaiſir attaché à la véritable vertu, le ſeul des plaiſirs que n'uſent ni le tems, ni l'habitude, le ſeul des plaiſirs que la réflexion augmente; ce plaiſir occupe ſa grande ame; à peine fait elle attention aux reſpects de l'Univers; le Commerce ranimé par ſes largeſſes, les Hôpitaux fondés de toutes parts, des Magaſins établis, des Maiſons deſtinées à l'éducation des Enfans des Pauvres, ont prévenu la miſére de tous les Etats, de tous les âges; mais il connoît auſſi la dignité de l'homme & les beſoins de l'ame; il charge un Ordre reſpectable par ſon zéle pour la Religion, eſtimable par ſon goût pour les Lettres, de répandre dans cette Province une Piété éclairée & ſoumiſe; il vous charge d'y répandre l'amour des Sciences & les principes du goût; il établit un Tribunal qui doit prévenir les diviſions que l'intérêt ſéme parmi les hommes. Que n'a-t-il pas fait? que n'eſt-il pas capable de faire?

Je me garderai bien de relever par des éloges insignes de luxe & téméraires après les vôtres, le prix de chacun de ces établissemens. Les mêmes sentimens nous feroient dire les mêmes choses, & vous auriez toujours le mérite de les mieux dire. Pour bien loüer le Roi, il faut le peindre; c'est à des mains plus habiles qu'est réservé ce portrait, & ce discours n'est que le foible hommage d'un Lorrain, sensible au bonheur de sa Patrie; d'un Sujet pénétré de respect pour un Roi qui fait le bien le plus utile aux hommes & à sa gloire.

Après la Lecture de ces Discours, M. le Primat de Lorraine, Directeur, répondit:

MESSIEURS,

C'EST à nôtre Auguste Fondateur, bien plus qu'à nos suffrages, que vous devez la place que vous occupés parmi nous. Apprendre au Public que c'est le Roi qui vous y a appellés, c'est justifier le goût de ce Monarque; c'est augmenter la gloire de vos talens, c'est annoncer dès à présent tous les progrès que nous avons lieu d'en attendre.

Le R.P. Leslie. N'examinez donc plus, Mon Révérend Pére, si vous mérités l'honneur que le Roi vous fait en ce jour; votre modestie feroit tort à ses lumiéres, si quelque chose étoit capable d'en faire douter.

C'est à nous à vous adopter comme un gage précieux de l'estime dont le Roi nous honore; & pour l'accroissement des Sciences dans ses Etats, à vous attacher par des liens nouveaux à votre nouvelle Patrie. Une conduite toujours sage & réglée y ébaucha votre réputation; elle acheva de s'y former, elle s'y embellit par vos ouvrages; votre entrée dans notre Académie va y ajoûter les derniers traits.

M. de S. Lambert. Pour vous, Monsieur, qui jeune encore, y avez fait éclater les dons du génie le plus heureux, vous aviez une espéce de droit sur nos suffrages. Supérieur aux secours que vous pouviez tirer de vos études, vous les eûtes à peine finies, qu'on vous vit surpasser vos Maîtres, en désespérant même de les égaler.

Quels ne furent pas en vous ces premiers feux d'une imagination inquiéte, qui entraînée par ses talens, les suit sans les connoître, tandis qu'elle semble vouloir échaper au soin de les cultiver. Poëte, avant que d'avoir songé à le devenir, on admira dans vos premiers ouvrages cette Poësie mâle & ferme, toujours occupée à peindre avec force, sans négliger

ces nuances fines qui en font la lumiére & le coloris. Dèslors vous parûtes nous annoncer le Poëme des saisons & celui du génie; ouvrages qui n'ont d'autre défaut que celui de n'être pas achevés.

Plusieurs Littérateurs, toujours applaudis, deviennent aujourd'hui vos Confréres; nos suffrages qui n'osoient prévenir leurs désirs, se sont hâtés d'y répondre; on eut presque dit que nous les attendions.

Quel homme, MESSIEURS, si peu versé qu'il soit dans les Lettres, ne connoît M. le Président de Montesquieu ? Le discours que vous venez d'entendre, pourroit lui seul vous faire connoître l'élévation de son ame, la justesse de ses idées, la naïveté, les graces de sa diction. M. le Président de Montesquieu.

Mais dans quel siécle de tous ceux qui nous ont précédés, auroit-on exécuté, auroit-on même conçu l'idée d'un ouvrage pareil à celui de l'esprit des Loix ? Quelle étenduë de connoissances, quelle profondeur de pensées, quelle sagacité de génie n'y découvre-t-on pas ? Tous les tems, tous les climats, toutes les espéces de gouvernemens, les Religions, les mœurs, les goûts, les passions, tous les usages des hommes y sont discutés; & la raison seule, mais toujours suivie, j'ai presque dit éclairée par un esprit supérieur, y décide de tout ce qui peut faire le bonheur, ou le malheur des Empires.

M. de Secondat. Plus heureux que nous, n'osions l'espérer dans la naissance d'une Société, dont l'éclat dépend plus du tems que du génie, nous avons appris que le Fils de M. de Montesquieu, M. de Secondat, désiroit aussi d'être aggrégé parmi nous; nous avons cru que ce seroit trahir nos intérêts, que de ne pas répondre à des avances si flatteuses.

M. de Secondat, né avec une inclination dominante pour les Sciences, les a cultivées dès ses plus jeunes ans, & y est parvenu à un dégré de perfection, où il n'est pas ordinaire d'atteindre. Averti par un secret pressentiment de tout ce qu'il peut entreprendre, il n'est rien dans la plus profonde Géométrie où il ne pénétre aisément. Emule d'un Pere qui lui pardonneroit d'être son rival, il travaille à devenir comme lui un des ornemens de son siécle, un modéle à proposer à la postérité.

Tels sont, MESSIEURS, les nouveaux Membres de notre Académie, ausquels on vous associe aujourd'hui.

M. le Président Henault. Mais notre bonheur, aussi grand encore, nous a donné presqu'en même-tems M. le Président Henault. Connoître son abrégé Chronologique de l'Histoire de France, c'est connoître cette Histoire en entier; c'est presque la sçavoir, que d'avoir lû cet extrait; tant les faits y sont rendus avec choix, avec ordre,

avec précision, avec netteté. Il en est à mon avis de cet ouvrage, comme de ces essences épurées à force de tems & de feu, & qui, d'un immense volume de liqueurs sans goût & sans vertu, se trouvent réduites à quelques gouttes d'un suc d'autant plus moëlleux & plus efficace, qu'il est plus concentré.

Quels secours ne devons-nous pas espérer d'un génie tel que M. le Président Hénault; Historien, Poëte, Jurisconsulte, Orateur, versé dans tous les genres de Littérature, il réunit en lui tous les talens; & ce qui donne un plus grand prix à ses talens, sur-tout dans une Société comme la nôtre, c'est la douceur de ses mœurs, cette modeste simplicité qui n'appartient qu'aux grands hommes, parcequ'elle naît essentiellement du mérite, comme la présomption de la médiocrité.

J'ai encore, MESSIEURS, à vous annoncer pour un de nos Confréres M. le Comte de Caraman; quelle idée n'a pas dû vous donner de son éloquence le Discours qu'on vient de nous lire de sa part! Quel homme étoit plus digne d'une place dans notre Société qu'un de ces amateurs des beaux Arts, qui ont le plus contribué à fonder une Académie dans un Pays où il ne manquoit que des Protecteurs aux Sciences, & des régles à la vivacité des génies naturellement féconds & déliés. Toulou- M. le Comte de Caraman.

se, cette Ville de tous tems fameuse par le gé-nie de ses Habitans, & qui par son goût pour la belle Littérature, mérita que Martial l'appellât la Ville de Pallas : Toulouse a trouvé ces mains généreuses qui se sont fait un mérite de faire éclater ses heureux talens.

LE REVEIL D'EPIMÉNIDE,

COMEDIE,

Par Monsieur le Président HENAULT.

La Scéne est dans l'Isle de Créte.

LE Théâtre représente une Chambre à coucher, meublée d'une Tapisserie d'étoffe brodée de nœuds, d'un lit à la Dûchesse, de fauteüils de toile peinte, nommés *des Bergéres*, de chaises à la Reine, de porcelaines de Saxe, en un mot, des meubles de la mode la plus moderne. * On voit un homme couché sur ce lit.

* Ces modes françoises sont des équivalens pour exprimer les modes grecques.

SCÉNE PREMIÉRE.

ASPASIE, POLIORTE.

POLIORTE.

LE tems de la révolution approche, Epiménide va nous être enfin rendu, & ce fatal sommeil que les Dieux lui ont envoyé, touche à son terme si nos Oracles ne nous trompent point.

ASPASIE.

Il y a aujourd'hui trente ans que je l'entre-

fins pour la derniére fois. Hélas! Jamais il n'avoit été si tendre! Jamais il ne m'en avoit tant coûté pour nous séparer! Un instinct secret sembloit nous annoncer notre séparation.

POLIORTE.

Sage Aspasie, vous allés le revoir! Et vous donnerés l'un & l'autre au monde le spectacle si rare de deux Amans qui s'aimeront dans leur vieillesse, comme ils s'aimoient dans leur printems.

ASPASIE.

Que de tems les Dieux ont ôté à notre tendresse! *Il ne paroît pas changé d'un jour, & ses habits ont la fraîcheur du premier moment. Quel sommeil létargique que celui où il est plongé! Vous vous en souvenés, chez Poliorte, & vous étiés bien jeune alors; c'étoit avant la mort de votre Pere, que sous le nom d'Agathon vous dressiés ses chevaux de monture, vous n'avés pas oublié que nous l'enlevâmes de sa maison, & que nous le conduisîmes dans une autre pour le sauver de la fausse piété de ses Parens, qui, le croyant mort, vouloient que l'on brulât son corps.

* Elle s'approche du lit où il repose.

POLIORTE.

Hélas! oüi. Combien depuis ce jour de gens sont morts! Votre illustre Mere, Poliorte mon Pere;

Pere; voici la quatriéme maison où nous l'avons transporté, sans que personne ait soupçonné ce qui lui arrive, & nous devons croire que c'est ici où il reverra enfin la clarté du jour.

ASPASIE.

C'est un miracle comment nous avons pu jusqu'ici cacher le sort du plus illustre & du plus riche Citoyen de l'Isle de Créte. Ses Héritiers ne comprennent rien au décret qui tient ses biens en suspens, & de toute cette maison il n'y a que nous de qui il soit connu. Mais, Poliorte, est-il bien sûr que nos malheurs soient prêts à finir?

POLIORTE.

Non-seulement les vôtres, mais ceux de toute la Nation, pour qui le sommeil d'Epiménide, le plus juste des hommes, devoit être l'expiation de tous les crimes qu'elle a commis.

ASPASIE.

Eh! Qui peut entendre le vrai sens d'un Oracle? Le Ciel se joue si souvent de notre crédulité. Hélas! depuis trente ans il n'y a pas de jour que je n'aye espéré & désespéré de le voir. Quoi! Je vous parlerois encore, mon cher Epiménide! * Mais, qu'entens-je? ...... Epiménide .... Il se réveille .... Je me meurs. *Elle s'évanouit.*

* Epiménide fait quelques mouvemens.

Cc

POLIORTE.

Ah! Madame;.... Il faut l'emporter pour la secourir.

SCÉNE SECONDE.

EPIMENIDE.

C'Est aussi trop dormir. Le Soleil est prêt à se coucher, & je me mis hier au lit avant minuit. Il est vrai que jamais je ne m'étois senti un si grand besoin du sommeil; l'agitation de la journée, l'ardeur brûlante que j'avois éprouvée à la proménade, les vins délicieux que me fit boire Arpasie à souper; tout cela m'avoit jetté dans un assoupissement qui m'a ôté le souvenir de ce que je devins: Sans doute que l'on m'emporta de chez elle: Mais je ne comprends pas comment je n'ai pas encore eu de ses nouvelles: Je n'oserois envoyer de mes gens dans la maison, & elle devoit me mander dès le matin où en étoient les soupçons que sa Mere avoit laissé appercevoir sur notre liaison....* Que vois-je, ô Dieux, quel prodige! Me trompai-je; quoi, dans le fort de l'Eté le plus chaud, de la glace dans mes Jardins: La neige couvre tous mes parterres, & m'empêche quasi de les reconnoî-

* En regardant à sa fenêtre.

tre.... * Qu'est-ce donc que ceci? Suis-je devenu fou? Je ne reconnois plus ni cette chambre, ni ces meubles: Veillai-je, est-ce un rêve! Tout m'est inconnu autour de moi: Ces fauteüils sont baissés de plus d'un pied: Ce lit comme suspendu en l'air & qui semble ne tenir à rien, a pris la place d'un bon lit à quatre colonnes! Qui a pu substituer à des vases d'argent, commodes & solides, ces porcelaines délicates que l'on craint de toucher? Ceci est un enchantement. Epiménide reveille-toi... Mais un rêve rappelle-t-il l'idée des choses que l'on n'a jamais vûës?.. Je ne m'appercevois pas de ces fenêtres coupées jusques sur mon plancher, & qui mettent ma chambre tout à jour... Qui me tirera du trouble extrême où me jettent toutes ces nouveautés? Aspasie, vous m'avez oublié! Que sont devenus mes gens? Je n'entends aucun bruit: Ma terreur augmente. O Dieux! Secourés moi...... Hola, Xanthus, Chremés, Esope...... Personne ne répond! Hola quelqu'un.

* En regardant sa chambre.

SCENE III^e.

EPIMENIDE, NAUSICA.

NAUSICA.

Que vous plaît-il, Monsieur?

EPIMENIDE.

Où est Xanthus?

NAUSICA.

Je ne le connois point.

EPIMENIDE.

Vous ne le connoissez pas, mon enfant.

NAUSICA.

Non, Monsieur.

EPIMENIDE.

Et qui êtes-vous?

NAUSICA.

Je suis Nausica, la fille à Drome.

EPIMENIDE.

Faites-moi venir Chremés.

NAUSICA.

Hélas, Monsieur, que demandés-vous? Ne sçavés-vous pas que mon Papa est mort, il y a plus de huit ans & qu'il m'a laissée en nourrice?

EPIMENIDE.

Chremés est mort!

NAUSICA.

Apparemment: Je n'ai plus que ma chere Mere.

EPIMENIDE.

Et que faites-vous ici?

NAUSICA.

Nous y vivons, ma chere Mere, ma grand Maman & moi.

EPIMENIDE.

Eh! de quoi?

NAUSICA.

De ce qu'Epiménide, notre bon maître, avoit laissé à mon Papa.

EPIMENIDE.

Comment Epiménide! est-ce que vous ne le connoissez pas?

NAUSICA.

Eh! comment le connoîtrois-je; il y a plus de trente ans qu'il est mort? Il y a ici un vieillard qui gouverne tous ses biens, en attendant, dit-il, qu'il vienne quelqu'un qu'il ne nomme pas, & à qui ils appartiennent.

EPIMENIDE.

Tout cela me confond. Petite fille, faites-moi venir ce vieillard.

NAUSICA.

Oüi, Monsieur, je m'y en vais.

EPIMENIDE.

Je n'y puis plus tenir. Parcourons un peu cet appartement où je ne me reconnois plus.

SCÉNE IV^e.

POLIORTE.

OU est-il mon cher Maître, que j'embrasse ses genoux? Hélas! l'enchantement est donc cessé, & Epiménide se réveille enfin après un sommeil de trente ans. Mais je juge de la surprise où il doit être, & je crains que sa raison ne s'égare, en revoyant un monde

nouveau : Notre Ville s'est toute renouvellée depuis un si long-tems. La bonne, la tendre Aspasie, à peine revenuë de son évanouissement, ne peut se soutenir & exige que je la laisse seule ; elle ne sçait ce qu'elle doit faire, elle meurt d'envie de le venir embrasser, & il semble qu'elle redoute sa présence ; mais la voici.

SCÉNE Ve.

POLIORTE, ASPASIE.

ASPASIE.

EST-il bien vrai, mon cher Poliorte, où est-il ? L'avez-vous vû ?

POLIORTE.

Je l'entends dans cette galerie ; je ne me suis point encore présenté à ses yeux : Le voici, il ne me paroît pas vieilli d'un jour.

SCÉNE VIe.

EPIMENIDE, POLIORTE, ASPASIE.

EPIMENIDE, *dans le fond du Théâtre.*

QUel est cet homme que je ne connois point.... Monsieur, qui êtes-vous, & que faites-vous ici ?

POLIORTE.

Je suis à vous.

EPIMENIDE.

Et cette Dame?

ASPASIE.

Seigneur....

EPIMENIDE.

Est-ce votre femme?

POLIORTE.

Je n'ai pas cet honneur là.

EPIMENIDE.

Madame, qui êtes-vous?

ASPASIE.

Qui je suis!

EPIMENIDE.

D'où naît cet embarras?... Il me semble... Me trompai-je?..... Elle a de l'air..... Ah! Madame, c'est vous.

ASPASIE.

Quoi! Il me reconnoît! Seigneur....

EPIMENIDE.

C'est vous, respectable Epidamie! Vous, chez moi, vous que je n'aurois osé aborder il y a quelques jours qu'en tremblant, qui me haïssiez sans me connoître, vous venez me chercher aujourd'hui.

ASPASIE.

Seigneur, que dites-vous?

EPIMENIDE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau? Vous avés l'air embarrassé, tandis que c'est à moi de l'être: Seroit-il arrivé quelque malheur à ma chére Aspasie? Vous vous troublés, je suis perdu! Aspasie! Ah! Madame, quittés ce visage sévére; Aspasie n'est coupable que d'être trop aimée.... Quoi! seroit-elle malade? Vous ne répondés rien! Ah! Aspasie est morte!

ASPASIE.

Non, Seigneur, Aspasie n'est point morte. Aspasie étoit digne, sans doute, de tout votre amour; sa Mere lui a rendu justice; calmez-vous, & remettez-vous un peu du trouble où je vous vois.

EPIMENIDE.

Eh ! Comment ne serois-je point troublé ? Je ne sçais où je suis, je me crois transporté dans une terre étrangére, je ne reconnois rien de tout ce qui m'environne ; vous seule, Madame, vous seule qu'à peine j'ai vûë trois fois, êtes la seule personne que je reconnoisse ; mais enfin, Madame, quel sujet me procure l'honneur que vous me faites ? Ce vieillard est-il à vous ? Avez-vous des secrets à me révéler ? Où est Aspasie votre divine fille ? Je ne veux rien entendre que je ne sois instruit de ce qui lui est arrivé ; sans doute un événement singulier vous a conduite ici ; je laissai Aspasie hier au soir dans l'espérance de vous fléchir.

ASPASIE.

Hélas ! Que dit-il ?

EPIMENIDE.

Serois-je assez heureux pour qu'elle y eût réüssi ? Oüi, sans doute : Vous me regardés avec un air de bonté qui rassure mon ame : Aspasie vous aura fait connoître tout l'excès de ma tendresse. Ah ! Madame, elle ne vous l'a pas dit assez ; & comment auroit-elle pû l'exprimer ? je sens que je ne le puis moi-même.

ASPASIE.

Seigneur, soyez tranquille, & si la Mere d'Aspasie a des droits sur vous, je vous ordonne de vous calmer. Mais il est vrai que vous avés lieu d'être surpris ; des évènemens peu ordinaires demandent du tems pour vous les expliquer : Vous avés besoin de quelque nourriture, & moi je sens qu'il me faut un peu de solitude. Je vous rejoindrai bien-tôt ; en attendant fiés-vous à ce vieillard comme à moi-même, & sur-tout ne tentés point les Dieux par des questions précipitées.

SCÉNE VII[e].

EPIMENIDE, POLIORTE.

EPIMENIDE.

JE verrai Aspasie du consentement de sa Mere. Quel Dieu a pu lever tous les obstacles qui sembloient nous devoir séparer à jamais? Je verrai Aspasie sans contrainte, je verrai ses beaux yeux, je posséderai tant de charmes ; notre vie ne sera jamais assez longue pour nous dire tout ce que nous sentons l'un pour l'autre, divine Aspasie, l'image de la beauté, plus jeune que la jeunesse, plus vertueuse que Minerve, plus tendre que la Déesse de Gnide.

Qui nous eût dit hier au soir que nous étions si près du bonheur..... Ah! vous que je ne connois point, entretenés-moi de tous ses charmes, ou plutôt écoutés tout ce que j'en veux dire.

POLIORTE.

Seigneur, vous avez entendu les ordres de sa Mere; si vous l'aimés, marqués-le par votre obéissance à Epidamie, réglés tous vos pas sur ses volontés, & commencés par venir manger ce que l'on vous a préparé.

SCÉNE VIII^e.

DAVE, EPIMENIDE, POLIORTE.

DAVE.

Monsieur est servi.

EPIMENIDE.

Je ne connois pas plus celui-là que les autres; mais pourquoi est-ce que je ne mange pas ici?

POLIORTE.

Vous en êtes le Maître; que l'on apporte la table.

On apporte le dîner.

EPIMENIDE.

Eh bien donc! que l'on m'apporte à laver... Usage ancien.
M'entendez-vous? où est le bassin pour laver mes mains?

DAVE.

Monsieur.

POLIORTE.

Je ne sçais où est le bassin, mais approchés-vous de cette fontaine.

Il lave ses mains & se met à table.

POLIORTE.

Voulés-vous que je vous serve de cet hors d'œuvre?

EPIMENIDE.

Hem! ....

POLIORTE.

Je vous demande si vous voulés manger de cet hors d'œuvre. Terme nouveau.

EPIMENIDE.

Hors d'œuvre!

POLIORTE.

Ah! je vous demande pardon, c'est une mauvaise façon de parler que j'ai, je veux dire, de cette entrée.

EPIMENIDE.

A la bonne heure.

Il mange.

Mais.... j'étois si troublé, qu'à peine vous ai-je regardé : Qui êtes-vous ici ?

POLIORTE.

Je suis votre Maître d'Hôtel.

EPIMENIDE.

Vous ?

POLIORTE.

Oüi, Monsieur, mais vous oubliez la défense d'Epidamie.

EPIMENIDE.

Elle ne m'a pas défendu toutes les questions. Vous êtes mon Maître d'Hôtel ! Cela est bien extraordinaire ; cependant quoique je ne vous connoisse pas, je vous trouve une ressemblance qui augmente plus je vous regarde. Le petit Agathon a de votre air : Oüi, Agathon mon Ecuyer : Il faut que vous soyiez de la même famille.

POLIORTE.

Il est vrai.

EPIMENIDE.

Ah! voilà enfin quelqu'un qui me rend un peu de confiance; au moins si je ne vois pas mes gens, je vois de leurs parens. Pourquoi Agathon n'est-il pas ici?

POLIORTE.

Il n'est pas loin.

EPIMENIDE.

Eh! comment vous appellez-vous?

POLIORTE.

On me nomme Poliorte.

EPIMENIDE.

C'étoit le nom du Pere d'Agathon: Qu'on me le cherche, il ne m'a pas rendu réponse d'un cheval que je vis il y a quelques jours & que je veux avoir à quelque prix que ce soit: Au moins m'est-il permis de parler de mon Ecurie.

POLIORTE *à part.*

Guère plus que du reste.

EPIMENIDE.

J'ai ces chevaux barbes que sans doute vous connoissés: mais ce ne sont presque que des poulains, & il faudra les attendre.

POLIORTE *à part.*

Long-tems.

EPIMENIDE.

Modes anciennes. Et comme vous voilà fait! Point de ruban sur les manches! Point sur les haut-de-chausses! Qu'est-ce que c'est que ces canons étroits qui vous brident les cuisses? Et vos moustaches que sont-elles devenuës? Les boutons de vôtre habit sont comme ceux d'un pourpoint: Pourquoi cette perruque où il n'y a que quatre cheveux? Au moins ces questions sont-elles assés indifférentes.

POLIORTE.

Pas plus que les autres.

EPIMENIDE.

J'ai l'air d'un fol à la maniére dont on me répond. A la bonne heure; mais pour ce que l'on me sert je veux être obéï. Que l'on dise à mon Cuisinier qu'il s'est furieusement négligé aujourd'hui; toutes ces sausses ne sont point liées, cela est clair comme de l'eau. Nouvelle Cuisine.

POLIORTE.

Monsieur, votre Cuisinier est pourtant le plus habile qu'il y ait.

EPIMENIDE.

Cela ne sent ni le citron, ni la muscade.

POLIORTE.

On a fait pour le mieux.

EPIMENIDE.

Et qu'est-ce que c'est que cette œconomie-là ? une seule perdrix dans un plat, au lieu de sept ou huit qu'il devroit y avoir; quoi, parceque je suis seul! Que cela n'arrive plus.... Où sont donc mes grands bassins d'argent ? Ces plats ressemblent à des palettes pour saigner... Je ne sçaurois manger; que l'on m'ôte tout cela. Mais, Monsieur Poliorte, au moins me dirés-vous pourquoi dans le cœur de l'Eté il gêle aujourd'hui à pierre fendre. Hier on avoit peine à trouver de l'ombre. Usage ancien. Modes nouvelles.

POLIORTE.

Monsieur.

EPIMENIDE.

Quoi, vous faites encore le mystérieux sur cela: Oh! parbleu, cela est trop original. Je veux sortir, allons, accompagnés-moi.

SCENE IX.

EPIMENIDE, POLIORTE, DAVE, MENIPPE.

MENIPPE.

Comment, Monsieur, vous n'avés point fait de testament?

POLIORTE.

Que voulés-vous, mon ami?

MENIPPE.

Parler à Epiménide, il y a trente ans que l'on dit qu'il n'y est pas; il me doit de l'argent, je n'ai point de billet de lui, & il est trop honnête homme pour nier une dette d'honneur.

EPIMENIDE.

Trente ans! & mon pauvre homme vous êtes fou, je n'étois pas au monde.

MENIPPE.

Vous n'y étiés plus, voulés-vous dire; mais enfin vous y voilà revenu, cela vous apprendra une autre fois à faire mention de vos Créanciers en mourant.

EPIMENIDE.

Voilà qui est nouveau.

MENIPPE.

Quoi ! Monsieur, vous avez oublié Menippe.

EPIMENIDE *avec un air surpris.*

Menippe ! & vraîment je connois bien votre nom ; mais vous sçavés que je ne vous ai jamais vû. Parlés bas. C'est à vous que je dois les petits soupers que je fais porter en ville : Ils sont fort bons ; mais est-ce vous qui les faites ?

MENIPPE.

Assurément.

EPIMENIDE.

Vous êtes bien vieux pour cela.

MENIPPE.

Eh ! mais, Mr. dans ce tems-là j'étois jeune.

EPIMENIDE.

Que veut-il dire ?

MENIPPE.

On a tous les ans douze mois.

EPIMENIDE.

Mais, mon enfant, vous êtes bien pressant, il peut y avoir une vingtaine de soupers.

MENIPPE.

De ce qu'il n'y en a guère, ne les devés-vous moins ?

EPIMENIDE.

Cela est vrai : Mais le dernier n'est que d'hier au soir.

MENIPPE.

D'hier au soir : Ah ! miséricorde.

EPIMENIDE.

Vous ne m'en aviés pas encore rien fait demander, mais puisque vous êtes si exact, vous allés être payé, il vous faut, je crois, deux cens dragmes. Poliorte, satisfaites cet homme-là.

POLIORTE.

Attendés là-bas.

MENIPPE.

Voilà un honnête homme de fou, comme je n'en ai jamais vû.

SCÉNE Xe.

EPIMENIDE *sort & puis il rentre.*

QU'est-ce que c'est que cette voiture-là qui ressemble à une chaise de poste allongée ?

POLIORTE.

C'est un vis-à-vis.

EPIMENIDE.

Vis-à-vis de qui ?

POLIORTE.

Eh ! mais ....

EPIMENIDE.

Et pourquoi pas ma caléche à cinq glaces ?

POLIORTE.

Votre caléche à cinq glaces !

EPIMENIDE.

Eh ! oüi, voulés-vous que j'étouffe : Je ne reconnoissois pas cette voiture-là : Faites ôter mes chevaux, j'irai à pied.

SCÉNE Xᵉ.

EPIMENIDE, POLIORTE, NECROGRAPHE.

NECROGRAPHE.

Pourquoi donc est-ce qu'Epimenide n'est pas mort ?

EPIMENIDE.

Je ne vois pas la nécessité.

NECROGRAPHE.

Si fait, vraîment.

EPIMENIDE.

Qui êtes-vous ?

NECROGRAPHE.

Je suis Sculpteur, Monsieur, & je me nomme Necrographe ; je me suis sur-tout appliqué aux lampes sépulchrales & aux urnes funébres.

EPIMENIDE.

Vous devés être bien triste ; & bien Monsieur Necrographe, qu'est-ce que cela me fait ?

NECROGRAPHE.

Beaucoup. C'est que, Monsieur, sauf votre respect, j'ai fait votre urne; & qui pis est, j'y ai gravé votre éloge. Il est vrai que cela pourroit servir à un autre; mais par malheur j'y ai mis votre nom & la datte de votre mort.

EPIMENIDE.

Il est vrai que cela est fort fâcheux... Ceci est une gageure; allés, mon enfant, gardés-moi tout cela pour dans cent ans.

NECROGRAPHE.

Mais, Monsieur, ce n'est pas ma faute si vous n'êtes pas mort.

EPIMENIDE.

Aussi je ne m'en prends pas à vous. Allons, Poliorte. *Il sort.*

NECROGRAPHE.

Et mon urne?

SCÉNE XII.

ASPASIE, CLEANTHIS.

ASPASIE *en pleurant*.

IL sort, & nous pouvons rentrer: Ah! ma chere Cléanthis.

CLEANTHIS.

Mais, Madame, d'où viennent ces pleurs? J'ai compris aisément votre premier saisissement. C'est quasi une résurrection que le réveil d'Epiménide; tout ce que vous m'en avés raconté est incroyable. Mais enfin le voilà, & au bout de trente ans il n'a point vieilli d'un jour.

ASPASIE.

Et moi je ne suis plus jeune.

CLEANTHIS.

L'erreur où il a été en vous voyant, vous a laissé voir qu'il vous aime tout autant qu'il ait jamais fait.

ASPASIE.

Quel doit être mon changement! Il m'a prise pour ma mere.

CLEANTHIS.

CLEANTHIS.

Eh bien ?

ASPASIE.

Eh bien ? Cléanthis, il ne m'aimera plus.

CLEANTHIS.

Il est trop honnête homme pour cela.

ASPASIE.

La probité n'a que faire à cela. On peut continuer à s'aimer quand on a vieilli ensemble : Les rides sont comme l'aiguille d'une montre, on ne s'apperçoit qu'elle avance que quand on a été quelque tems sans y regarder. Je serois aujourd'hui la mere d'Epiménide : Cette pensée me tuë. Non-pas que je regrette la jeunesse ; tu me connois, Cléanthis, je ne regrette que ses sentimens : Il ne m'aimera plus : L'amour a ses droits à part de toute autre affection : Il commence par la beauté, il se continuë par l'estime, & il se perd avec nos charmes : A peine a-t-on raison à la fleur de son âge de se plaindre d'un infidéle qui nous trouve changée, parceque son cœur l'est pour nous : Qu'aurai-je à lui reprocher quand il verra que la mere d'Aspasie est Aspasie elle-même. Chaque mot qu'il me disoit, tantôt me perçoit le cœur ; plus il paroissoit m'aimer,

plus je sentois vivement qu'il touchoit au moment de ne m'aimer plus ; Epiménide, Epiménide, j'étois réservée à une étrange sorte de malheur ! Vous ne m'aimerés plus sans être inconstant, & je ne pourrai continuer de vous aimer sans être ridicule.

CLEANTHIS.

Madame, encore une fois, il sera touché de vos sentimens pour lui.

ASPASIE.

Et qu'est-ce que de la pitié à côté de l'amour?

CLEANTHIS.

Mais enfin, quel parti allés vous prendre?

ASPASIE.

Je ne sçais. Si je le laisse dans l'erreur, il continuera d'aimer un être imaginaire. Si je me découvre, je lui ôterai tout le charme de sa vie & de la mienne, son amour. Mais il vient... Je n'ai pas encore le courage de l'attendre. Reste avec lui.

SCENE XIII.

EPIMENIDE, CLEANTHIS.

EPIMENIDE.

QUi êtes-vous, mon enfant?

CLEANTHIS.

Je suis à Epidamie, & je me nomme Cléanthis.

EPIMENIDE.

Verrai-je enfin Aspasie?

CLEANTHIS.

Bien-tôt, Monsieur.

EPIMENIDE.

J'éprouve prodige sur prodige, je suis sorti pour aller chez Epidamie, la folie de ce pays ci est bien lugubre; on veut qu'elle soit morte; j'ai eu beau dire que je venois de la quitter, on m'a ri au nés: De là j'ai parcouru quelques quartiers de la Ville, j'ai eu bien de la peine à me reconnoître, & la moitié des maisons étoit changée; j'ai passé devant l'amphithéâtre où je suis entré; Il faut que l'on ait fait venir des Acteurs de Province, je n'en ai

pas reconnu un ; & Dieu ſçait comme ils joüent ! Il y a pourtant un Valet & une Soubrette qui ne ſont pas mauvais.

CLEANTHIS.

Vous êtes bien bon !

EPIMENIDE.

Oh ! mais le comble de ma ſurpriſe, c'eſt que j'ai vû tous les Spectateurs en larmes.

CLEANTHIS.

Pourquoi pas ?

EPIMENIDE.

Et mais, Cléanthis, les Acteurs étoient vêtus pour joüer du comique : Comment ! depuis hier au ſoir on pleure à la Comédie ?

Comique larmoyant.

CLEANTHIS.

Oh ! Monſieur, il arrive bien des choſes dans une nuit.

EPIMENIDE.

Enſuite on eſt venu aux intermédes ; j'attendois toujours de voir notre cher Démophon, cet illuſtre joüeur de Lire, qui exprime ſi tendrement les chants du vieux Cambaſſe.

CLEANTHIS.

Bon.

EPIMENIDE.

Au lieu de cela j'ai entendu un fanatique, oui, un démoniaque, ou plutôt les trois furies sous une même tête, & sous un même archet, les grincemens de dents du Tartare sont des flûtes en comparaison.

CLEANTHIS.

C'est pourtant ce que l'on appelle du sçavant.

EPIMENIDE.

Je me suis sauvé, & j'ai rencontré à la porte un bon vieillard que je ne connois point, mais à qui je n'ai pû m'empêcher de raconter mon indignation: Oh! que c'est un bon homme, il m'a embrassé en me disant: „ Mon enfant, Dieu vous conserve ce goût là. C'étoit celui de nos Peres; aujourd'hui tout a changé, nos Musiciens ont quitté la nature pour les tours de force; nos Poëtes ne font plus que des épigrammes, la morale se débite par traits & la politique par bons mots: On est devenu avare de paroles, bien-tôt on ne parlera plus que par gestes; & la belle maniére, c'est de dire en quatre mots ce qui auroit besoin de quatre lignes.

» A mesure que l'on a plus pensé, on a ro-
» gné les phrases au lieu de les allonger, & le
» grand mérite, c'est que personne ne vous
» entende. « J'oubliois de te dire que j'avois perdu Poliorte dans la foule : J'ai voulu regagner la maison, & j'ai encore été arrêté en chemin par un homme qui m'a forcé de lire un papier pour un remède qui guérit toutes les maladies : Ah ! passe pour cela, je me reconnois, lui ai-je dit, & je ne vois rien de changé à cet égard ; enfin me voilà, mais Aspasie où est-elle ?... Ah ! je vois Epidamie.

SCÉNE XIV^e.

EPIMENIDE, EPIDAMIE, CLEANTHIS.

EPIMENIDE.

AH ! Madame, que vous tardés à venir : Je viens de vous chercher.... Il est tems que ceci finisse, je suis hors de moi : Je ne rencontre personne de qui je sois connu, ni que je connoisse ; j'ai retrouvé la Ville sans y retrouver un seul des Habitans que j'y laissai hier au soir, vous êtes la seule dans le monde qui daigniés vous intéresser à moi, comme Aspasie est la seule pour qui je désire de vivre. Tout est changé pour moi, hors Aspasie qui

ne l'est pas. Et que m'importe une terre inconnuë, pourvû qu'Aspasie l'habite, n'est-elle pas pour moi le monde entier? Faites-moi la donc voir, Madame; je la quittai hier au soir & il me semble qu'il y a un siécle que j'en suis séparé.

ASPASIE.

Croyés Epiménide, que ce tems lui a paru plus long qu'à vous: Helas!

EPIMENDIE.

Vous m'avés assuré qu'elle se portoit bien.

ASPASIE.

Oüi.

EPIMENIDE.

Vous m'avés assuré que son cœur n'étoit point changé pour moi.

ASPASIE.

Ah! mon Dieu, non.

EPIMENIDE.

Vous approuvés notre amour.

ASPASIE.

Et qui ne l'approuveroit pas?

EPIMENIDE.

Qu'est-ce donc qui nous arrête ?

ASPASIE.

Mais....

EPIMENIDE.

Ah ! je vous entends, vous croyés peut-être qu'Aspasie m'a inspiré de ces sentimens frivoles que la beauté seule excite & que le tems diminuë. Vous craignés pour elle un engagement qui seroit un jour son malheur ; ah ! Madame, connoissés-nous mieux tous les deux, mon cœur atteint toutes ses vertus, j'aime autant qu'elle est digne d'être aimée, je n'aurois jamais rien aimé sans elle, & j'ai pitié de voir qu'on puisse en aimer d'autres. Aspasie est ma maîtresse, elle va devenir ma femme, elle sera mon amie, & je ne vois rien, ni hors d'elle, ni après elle.

ASPASIE.

Vous me rassurés pour elle, & quelle que soit l'opinion qu'elle a de vous, elle en a besoin.

EPIMENIDE.

Quel venin a-t-on pû répandre dans son ame depuis vingt-quatre heures : Ah ! elle étoit si sûre de moi. Quoi ! Aspasie me soupçonne....

Quel mot est-ce que je prononce? Des soupçons! Aspasie est trop vertueuse pour en prendre & Epiménide pour en donner. Mais quoi! tout ce qui m'arrive d'étrange depuis vingt-quatre heures semble annoncer un sort que je n'imagine point. Je ne sçais ce que je dois craindre ou espérer; il y a du surnaturel dans ceci, & vous devez enfin m'en éclaircir: Parlés, Madame, hors mon amour, je défie toute puissance de pouvoir rien sur moi. Les Dieux sont trop justes, & je les ai jusqu'ici trop bien servis pour qu'ils continuent à se joüer de ma crédulité.

ASPASIE.

Vous le voulés donc, il faut vous satisfaire; mais armés vous d'un grand courage.

EPIMENIDE.

Ai-je perdu tous mes biens?

ASPASIE.

Au contraire, vous les trouverés doublés.

EPIMENIDE.

Tant mieux pour Aspasie.

ASPASIE.

Eh! que lui importe?

EPIMENIDE.

Parlés donc.

ASPASIE.

Que vais-je lui dire ?

EPIMENIDE.

Quel plaisir prenés-vous à me désespérer ?

ASPASIE.

Etes-vous bien sûr de votre cœur ?

EPIMENIDE.

Plus sûr que de mon existence.....

ASPASIE.

Eh bien Epiménide (vous le voulés) nous sommes dans la quarante-sixiéme olimpiade, & vous vous êtes endormi dans la vingt-huitiéme.

EPIMENIDE.

Que dites-vous ?

ASPASIE.

Qu'il y a trente ans que vous dormés.

EPIMENIDE.

Ah ! Dieux.....

ASPASIE.

Que ce sommeil dont les Dieux seuls peuvent nous donner l'explication, n'a fait que suspendre le cours de votre vie, sans altérer votre jeunesse.

EPIMENIDE.

Ce sont trente ans de plus que j'aurai vécu pour Aspasie.

ASPASIE.

Il est vrai, mais elle les a aussi vécu pour vous.

EPIMENIDE.

Eh bien, Madame, de quoi avons nous à nous plaindre?

ASPASIE.

Seigneur, elle n'a pas dormi pendant ce tems-là, mais elle a toujours pleuré.

EPIMENIDE.

Je vous entends.... ma chere Aspasie, ce n'est point le tems que vous avés passé sans moi que je regrette pour vous, c'est le tems qu'il me faudroit passer sans vous, si je vous survivois: Mais ne craignés point mes regrets, on meurt toujours le même jour quand on n'a point cessé de s'aimer.

ASPASIE.

Vous concevés donc que les jours d'Aspasie se sont avancés pendant que les vôtres étoient suspendus; vous prévoyés que votre Aspasie est aussi tendre, mais qu'elle a cessé d'être jeune; vous vous attendés à ne plus revoir cette beauté, dont elle ne connoissoit le prix que pour vous; Epiménide, prenés garde à vous; elle va paroître.

EPIMENIDE.

Ah! je la vois, *il se met à genoux*, mais je la vois, telle que la veille que je m'endormis: Les Dieux m'ont laissé mes yeux d'alors, je la vois la même, c'est Aspasie pour qui je veux vivre & mourir.

ASPASIE.

Tout est miracle aujourd'hui jusqu'à l'amour.

EPIMENIDE.

Allons remercier les Dieux, & nous jurer sur leurs autels une tendresse digne d'eux & de nous.

ASPASIE.

Arrêtés, Epiménide, je suis satisfaite de votre tendresse; mais je ne dois pas en abuser.

EPIMENIDE.

Quoi encore des obſtacles?

ASPASIE.

Vous ne vous connoiſſez pas vous-même, vous prenés votre ſurpriſe pour de la paſſion, & votre attendriſſement pour de l'amour! Mais bien-tôt ouvrant les yeux ſur vous & ſur moi, la perte de votre cœur ſeroit la peine de mon injuſtice. Vous ne ſçauriés douter de mes ſentimens, & j'ai droit ſur tous ceux que vous pouvés me donner; je vous demande votre eſtime, votre confiance, votre amitié, vous ne ſçauriés m'en accorder davantage: Peut-être dans ce moment n'aurai-je point aſſés de courage pour vous voir de l'amour pour un autre, mais j'en ai aſſés pour n'en pas attendre de vous, l'amitié n'eſt pas ſi peu de choſe que l'on croit, quand elle n'eſt pas contredite par l'amour.

EPIMENIDE.

Non, Madame, non.....

ASPASIE.

Vous ne changerés point ma réſolution, je ne veux pas vous perdre, Epiménide, & c'eſt le ſeul moyen de vous conſerver, ne nous ſé-

parons jamais ; mettons à profit les jours qui nous restent, & quand la mort nous séparera, pleurés comme votre épouse, celle qui a assés aimé pour ne vouloir être que votre amie.

SCÉNE XV.

LE GRAND PRÊTRE *de l'Isle de Créte avec sa suite & les Acteurs de la Scéne précédente.*

LE GRAND PRÊTRE.

Les Dieux sont appaisés. Leur justice, qui est toujours mêlée de clémence, s'est contenté pour la punition de nos crimes, de nous priver pour un tems du plus vertueux de tous les hommes : Son réveil rend la pureté à l'air que nous respirons. Epiménide a expié nos fautes, & la générosité d'Aspasie nous encourage à la vertu. Daignés être l'un & l'autre les témoins de notre reconnoissance.

DIVERTISSEMENT.

Entrée des Peuples de Créte.

Pendant qu'ils dansent, on entend le tonnerre, le Ciel s'ouvre, & l'on voit descendre sur un nuage Hébé, Déesse de la Jeunesse; elle tient dans sa main la coupe, d'où elle ver-

se aux Dieux la liqueur qui entretient leur immortalité: elle en répand quelques gouttes sur Aspasie, qu'elle rajeunit.

Divertissement de la suite d'Hébé qui se mêle aux danses des Peuples.

ENVOY A S***

Qui m'ordonna de rajeunir Aspasie, & qui me fit ajoûter le miracle de la fin.

Vous que réclament tour à tour
Et les graces & la sagesse,
Qu'Athénes eut fait sa Déesse,
Et dont on eût fêté le jour,
Dans tous les Temples de la Gréce:
Lisés ce que j'écris ici
D'Epiménide & d'Aspasie,
C'est de l'Amour en racourci
Le triomphe & l'apologie.
Elle aima, car il faut aimer:
Et qu'est-ce qu'une ame inutile
Dont l'indifférence imbécille
Dans l'horreur d'un chaos stérile
Se plaît à se voir renfermer?
Elle aima donc, mais sa tendresse
N'eût rien de cette folle yvresse
Que produisent les passions,

Elle aima ſans prétentions
De cette ardeur pure & divine
Qui ſemblable au flambeau des Cieux,
Se nourrit de ſes propres feux,
Qui prend ſa ſource au ſein des Dieux
Et ſe ſent de ſon origine:
Pour tout dire, elle aima ſi bien
Que l'incomparable Sophie
A jugé que ſans riſquer rien,
Elle peut être rajeunie.

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé devant le Roi par M. l'Abbé DE TERVENUS.

SIRE,

UN Prélat respectable nous fit dans la derniére Assemblée le portrait du Philosophe, il loüa l'esprit philosophique, il n'oublia rien pour le venger des reproches que lui font souvent l'ignorance & la superstition. J'adopte avec respect ses sentimens, qu'il me soit permis seulement d'ajoûter aujourd'hui que c'est le Philosophe Chrétien, qui seul est ce vrai Sage digne de nos éloges, que les prétendus esprits forts qui font consister l'esprit philosophique à secoüer le joug de la foi, ne méritent pas le nom de Philosophe; que leur façon de raisonner est aussi défectueuse que leur morale est équivoque, & qu'enfin la Philosophie, dès qu'elle n'est pas guidée par la Religion, donne à l'homme moins de science que d'orguëil.

Mais avant de plaider ici la cause de la Religion, permettés, SIRE, qu'elle emprunte ma foible voix pour publier l'important servi-

ce que vient de lui rendre VOTRE MAJESTÉ. Ceux qui ont parlé avant moi se sont acquittés, au nom de la Patrie, des devoirs de reconnoissance que leur imposoit la multiplicité de vos bienfaits; le caractére sacré dont je suis revêtu, m'autorise en quelque sorte à porter au nom de l'Eglise, le juste tribut de sa gratitude. Jusqu'à présent ses Ministres chargés d'instruire, étoient dépourvus des moyens nécessaires pour le faire efficacement; les talens parmi eux n'étoient pas rares, mais ils n'étoient pas assés cultivés; leur zéle étoit ardent, il étoit pur, mais il n'étoit pas également éclairé. Ayant à combattre l'erreur, l'indocilité, l'irreligion, toutes les passions humaines, il nous faut des armes pour en triompher. Nos armes sont nos Livres, & ce sont ces Livres que VOTRE MAJESTÉ met entre nos mains par l'établissement d'une Bibliothéque publique. Ce nouveau service rendu à la Religion, ajoûte beaucoup à tous les autres. Vous n'êtes plus seulement le Pere de vos Peuples, vous en êtes devenu l'Apôtre. Dès les premiéres années de vôtre régne vous aviez banni du milieu de nous la misére par vos largesses, la chicane par vos Ordonnances, l'impiété par vos exemples; il restoit encore à bannir l'oisiveté, la compagne de l'ignorance & la mere de tous les vices. Vous la proscrivés, SIRE, de vos Etats,

en ouvrant des trésors de lumiéres & d'érudition, où chacun pourra puiser au gré de ses désirs & de ses besoins. Nous en profiterons SIRE, & notre principale attention sera de recueillir de nos lectures tout ce qui est le plus capable d'inspirer à vos Sujets les sentimens d'amour, de reconnoissance & de fidélité qui vous sont dûs à tant de titres.

Sous des auspices aussi favorables, sous la protection, & en présence d'un Monarque qui fait profession d'une Philosophie toute Chrétienne, j'entreprends de prouver combien la raison seule est insuffisante à l'homme pour le conduire, si elle n'est guidée par la Religion. Cette matiére n'a rien d'étranger aux occupations, ni aux Statuts de l'Académie dont j'ai l'honneur d'être Membre; VOTRE MAJESTÉ en exclut par un Article de ses Réglemens, le libertinage de l'esprit, comme le libertinage du cœur; Elle y appelle des Sçavans & des Philosophes; mais des Sçavans qui connoissent les bornes de la raison; mais des Philosophes qui respectent l'autorité de la Foi.

C'est donc entrer dans vos vûës que de combattre une vaine Philosophie, qui ne peut, ni éclairer sûrement nos esprits, ni régler sagement nos mœurs. Je consulte d'abord la raison, qui est le plus glorieux appanage de l'homme; j'en reconnois les prérogatives, j'en respecte

les droits; mais comme les autres dons de la nature, la raison humaine a ses bornes; on sçait que ses opérations dépendent beaucoup des impressions que tous les objets font sur elle, & des rapports que lui font les sens; or l'impression des objets extérieurs & le témoignage de nos sens sont sujets à bien des méprises & n'occasionnent que trop souvent de dangereuses illusions: Nous avons donc besoin d'un guide plus sûr pour nous conduire dans les sentiers de la vérité, & sur-tout pour nous élever à la connoissance de ces vérités sublimes que l'œil de l'homme n'a point vû, que ses oreilles n'ont point entendu & que son esprit ne peut comprendre.

D'ailleurs dans la plûpart des Sciences, des Sciences mêmes les plus proportionnées à nos lumiéres naturelles, il est peu de principes généraux qui soient démontrés; & parmi ceux qu'on donne pour tels, combien sont révoqués en doute? Ce qui paroît évidence aux uns, ne paroît aux autres qu'opinion. Enfin quoique le vrai seul soit l'objet de notre intelligence & que notre raison se porte naturellement à le rechercher, elle est souvent entraînée dans l'erreur, ou par des passions qui la troublent, ou par des préventions qui l'aveuglent; une erreur qui est utile, une erreur qu'on aime, cesse d'être une erreur, ou du

moins celle de le paroître à des yeux foibles ou prévenus. L'esprit canonise bien-tôt ce qui a surpris l'affection du cœur; on approuve facilement ce qui plaît beaucoup, & on étouffe souvent ses lumiéres pour contenter ses inclinations.

Il me seroit aisé, MESSIEURS, de vous faire voir en détail, que ces maximes trouvent leur application dans les différentes routes qu'on prend pour découvrir la vérité: Mais pour peu que nous rentrions en nous-même, ou que nous réfléchissions sur les égaremens d'autrui, nous nous appercevrons bien-tôt & des bornes & des écarts de la raison humaine, quand elle est abandonnée à ses seules lumiéres.

S'il n'est encore presque rien de certain dans la plûpart des Sciences; si dans la Physique nous n'avons guéres que des vrai-semblances & des conjectures; si le Mécanisme de la nature est encore pour nous un labyrinthe impénétrable; si le Philosophe le plus éclairé ne peut encore discerner l'essence & les propriétés de la matiére, nous assigner avec certitude la véritable cause du flux & du reflux de la Mer, nous découvrir l'origine de la végétation des Plantes, nous dire précisément ce que c'est que le principe des sensations, ou l'instinct dans les animaux; si l'homme est pour

lui-même un mystére incompréhensible ; s'il ignore ce qui se passe dans la partie la plus intime de son Être ; comment s'y forme la pensée ; comment s'y excitent les sentimens ; comment la mémoire s'y prend pour produire ses idées ; quel ressort l'ame met en jeu pour mouvoir les différens membres d'un corps qui lui est uni ; en vérité une raison si bornée dans les choses même qui sont le plus à sa portée, pourra-elle par ses forces seules s'élever jusqu'à l'Être Suprême ? Osera-t-elle sonder les profondeurs de l'Eternel ? Expliquer la nature de son essence & la maniére de son existence ? Déterminer l'espéce de culte le plus proportionné à l'homme, & qui convient le mieux à la Divinité, soumettre enfin à son examen, ou l'œconomie de sa Grace, ou la conduite de sa Providence ?

Quoi, pourrions-nous dire aux plus grands Philosophes de la terre, tous les efforts de votre raison, toutes les ressources de votre Philosophie n'ont pu jusqu'à présent vous amener au point de nous rendre un compte bien exact de l'organisation des plus vils insectes ; vous craignés de donner trop aux animaux en les élevant au rang des esprits, ou de ne pas leur donner assés en les réduisant à de pures machines ; un grain de sable vous arrête, un atôme est pour vous un écueil où

va échoüer toute l'activité de votre intelligence ; vous n'avés encore pu parvenir à nous décider si la plus petite portion de matiére qui ne se détruit point en se divisant, est, ou n'est pas divisible à l'infini ; vous voyés chaque jour éclorre des fleurs & naître des fruits dont l'éclat vous charme, & dont le goût vous satisfait, sans que vous puissiés expliquer d'où viennent aux unes ces couleurs différentes, & ce qui occasionne par le moyen des autres ce goût délicieux ; de tout ce qui se fait sur la terre & sous vos yeux, vous ignorés la cause, la maniére, le comment, le pourquoi ; & vous voulés de l'évidence par-tout en fait de Religion, & vous vous choqués de trouver de l'obscurité dans les choses surnaturelles, & vous vous révoltés contre les mystéres que vous propose la révélation ; vous ne voulés les croire que lorsqu'on aura sçu vous les faire comprendre ; vous vous récriés contre le joug de l'autorité Divine qui vous les certifie ; vous vous raillés de notre soumission ; vous nous donnés des régles de raisonnement & des leçons de conduite ; ah ! commencés par vous connoître, & quand vous y aurés réüssi, nous serons disposés à vous écouter.

En vain, pour accréditer vos sentimens particuliers, appellerés-vous à votre secours le suffrage de tous les Philosophes qui vous ont pré-

patons jamais ; mettons à profit les jours qui me restent, & quand la mort nous séparera, pleurés comme votre épouse, celle qui a assés aimé pour ne vouloir être que votre amie.

SCÉNE XV.

LE GRAND PRÊTRE *de l'Isle de Créte avec sa suite & les Acteurs de la Scéne précédente.*

LE GRAND PRÊTRE.

LEs Dieux sont appaisés. Leur justice, qui est toujours mêlée de clémence, s'est contenté pour la punition de nos crimes, de nous priver pour un tems du plus vertueux de tous les hommes : Son réveil rend la pureté à l'air que nous respirons. Epiménide a expié nos fautes, & la générosité d'Aspasie nous encourage à la vertu. Daignés être l'un & l'autre les témoins de notre reconnoissance.

DIVERTISSEMENT.

Entrée des Peuples de Créte.

Pendant qu'ils dansent, on entend le tonnerre, le Ciel s'ouvre & l'on voit descendre sur un nuage Hébé, Déesse de la Jeunesse ; elle tient dans sa main la coupe, d'où elle ver-

se aux Dieux la liqueur qui entretient leur immortalité: elle en répand quelques gouttes sur Aspasie, qu'elle rajeunit.

Divertissement de la suite d'Hébé qui se mêle aux danses des Peuples.

ENVOY A S***

Qui m'ordonna de rajeunir Aspasie, & qui me fit ajoûter le miracle de la fin.

Vous que réclament tour à tour
Et les graces & la sagesse,
Qu'Athénes eut fait sa Déesse,
Et dont on eût fêté le jour,
Dans tous les Temples de la Gréce:
Lisés ce que j'écris ici
D'Epiménide & d'Aspasie,
C'est de l'Amour en racourci
Le triomphe & l'apologie.
Elle aima, car il faut aimer:
Et qu'est-ce qu'une ame inutile
Dont l'indifférence imbécille
Dans l'horreur d'un chaos stérile
Se plaît à se voir renfermer?
Elle aima donc, mais sa tendresse
N'eût rien de cette folle yvresse
Que produisent les passions,

Rome on ait érigé des Autels à des Statuës de bois & de pierre; que dans le Lycée, dans le Portique, sur le Capitole, on ait prostitué son encens à des hommes connus par leurs brigandages & fameux par leurs débauches; qu'en un mot, les erreurs les plus palpables, les opinions les plus monstrueuses, ayent trouvé des Sectateurs & des Partisans chez les Peuples les plus cultivés & les plus polis; voilà de quoi déconcerter la Philosophie & confondre l'orguëil.

La Providence l'a permis pour faire connoître à l'homme sa foiblesse, pour le convaincre de son ignorance, pour le préparer en quelque maniére à la soumission de la Foi, par la triste épreuve qu'il a fait de son insuffisance pour se conduire: en un mot, pour lui faire sentir par ses propres égaremens l'indispensable nécessité de chercher hors de lui-même des lumiéres supérieures & une régle certaine pour saisir le vrai.

Les siécles les plus reculés avoient déja fourni des exemples de cette conduite admirable de la Divine Providence. Tandis que d'épaisses ténébres couvroient la face de la terre, il est un Peuple relégué dans un coin du monde, qui perpétuë dans son sein la connoissance des plus sublimes vérités; je n'en suis pas surpris docile à la révélation la plus simple, un Israé-

lite est mieux instruit que tous les Sages de la Gréce & de l'Italie, sur la destination de l'homme & sur la nature de Dieu; sa foi lui fait connoître plus de vérités, & des vérités plus intéressantes que tout le reste de l'Univers n'en a découvert par la voye du raisonnement.

Prodige qui jusques sous nos yeux se renouvelle encore tous les jours; que l'on demande, par exemple, à nos prétendus esprits forts qu'elle est l'origine de cette foule de maux qui affligent l'humanité. Le fidéle le plus borné, que la révélation a instruit de la faute que commit & de la peine que subit le premier des humains, nous découvrira aisément la source de toutes nos disgraces. Mais le Philosophe qui ne consulte que la raison, & à qui la raison n'apprend rien sur la cause de la dépravation de la nature & de ses suites funestes, pourra-t-il expliquer pourquoi sous l'Empire d'un Dieu juste, & aussi bon qu'il est puissant, parmi les hommes qu'il a créés, il en est tant de malheureux?

Qu'on demande pourquoi en cette vie tout réüssit souvent au méchant, & que malgré ses forfaits il est comblé d'honneurs & de biens, tandis que le juste gémit ordinairement dans l'obscurité, & traîne une vie languissante dans les souffrances & l'oppression?

Le fidéle, que la révélation a instruit des châtimens réservés au crime, & des récompenses assurées à la vertu dans une autre vie, n'aura aucune peine à justifier la sagesse de la Providence. Mais le Philosophe qui ne consulte que la raison, & à qui la raison ne montre & ne fait espérer de bonheur & de malheur que pour la vie présente, pourra-t-il concilier avec la justice d'un Dieu, d'un côté la prospérité constante dont jouissent tant de coupables, les succès de la perfidie, les ris insolens de l'impiété; & de l'autre les mépris outrageux, les noires calomnies & les persécutions cruelles qu'éprouve ici-bas l'innocence?

Qu'on demande d'où vient cette guerre intestine qui s'éleve sans cesse au dedans de l'homme, d'où viennent ces combats intérieurs de la chair contre l'esprit, des penchans contre les devoirs, des passions contre la raison: Non, cette raison réduite à ses seules lumiéres ne pourra jamais répondre d'une maniére satisfaisante à ces questions & à tant d'autres. A-t-elle même été capable depuis la création du monde, de nous donner un corps de doctrine bien soutenu dans toutes ses parties; un plan de morale bien lié? Est-il sorti de l'esprit humain un sistême de Religion qui fut à la portée de tous les hommes, qui bien as-

sorti & bien appuyé, n'eût à essuyer ni la vicissitude des tems, ni la révolution des esprits, qui se perpétuât d'âge en âge, de génération en génération avec la même certitude, qui renfermât avec clarté & sans la moindre contradiction toutes les vérités pratiques, qui établît en général tous les principes des mœurs, & montrât à chacun en particulier un précis juste de ses devoirs ?

Avoüons-le, MESSIEURS, un pareil ouvrage est au-dessus de la sagesse humaine; & dans les ouvrages les plus lumineux des Philosophes du Paganisme on ne peut trouver tout au plus que des vérités détachées, que des vérités dispersées qui ne concourent pas à former un tout, ni à donner des régles suivies en matiére de culte & de mœurs.

Ces Philosophes enfin reconnurent la nécessité d'une révélation pour garantir l'homme de toute erreur, pour le guider vers sa fin, & le conduire au souverain bien. *Non, il n'est personne*, disoit l'un d'entre eux, *qui puisse nous instruire infailliblement, si Dieu lui-même ne dirige l'instruction; jamais*, continuë-t-il, *nous ne parviendrons à avoir en cette vie des principes invariables de conduite, si Dieu ne les trace de sa main.* Attendons, disoit un autre, *qu'il nous vienne d'en haut un Docteur nouveau qui nous apprenne tous les devoirs que nous avons*

à remplir envers Dieu & envers les hommes.

Témoignage qui n'est pas suspect, & d'autant plus propre à convaincre qu'il est fondé sur la raison même ; elle nous crie sans cesse qu'elle a besoin d'une autorité qui la fixe. Pour peu en effet que l'homme s'étudie, il découvre au dedans de lui une source universelle de doutes, d'incertitudes & d'erreurs ; tantôt c'est un esprit trop peu étendu pour envisager en même tems un même objet sous toutes les faces, & qui n'en peut juger que selon les aspects différens sous lesquels il l'envisage ; tantôt c'est une imagination trop vive qui surprend précipitamment de nous des décisions, dont, après un examen plus mûr & plus réfléchi, on reconnoît la fausseté ; tantôt c'est une humeur qui nous domine, & qui dominant également nos opinions, les fait changer au gré de ses caprices ; tantôt c'est la prévention qui conseille, c'est la coûtume qui asservit, c'est l'exemple qui séduit, quelquefois c'est un air de vrai-semblance qui persuade, ou de merveilleux qui éblouït, une grande éloquence qui entraîne, ou une mystérieuse obscurité qui en impose.

Ouvrons les Annales du monde, interrogeons les Maîtres de toutes les Nations, étudions l'Histoire de toutes les Sectes, examinons leur naissance, leur aggrandissement,

leur décadence & leur chûte ; que nous ont-elles appris ? Que sont-elles devenuës ? Un des plus grands génies que la terre ait vû, c'est Aristote ; dès qu'il parut, il éclipsa tous ceux qui l'avoient précédé ; bien-tôt les Héraclites, les Démocrites, les Diogénes & bien d'autres furent contraints de céder la place au Précepteur d'Alexandre, qui le fut ensuite très long-tems de presque tout le genre humain. Descartes, après bien des siécles, osa penser différemment. Par la clarté, la simplicité & la justesse de sa méthode, il fit oublier Aristote ; chacun se fit Cartésien ; & pendant cent ans on auroit rougi d'être Péripatéticien, à peu près comme cent ans auparavant on rougissoit de ne l'être pas.

Mais les tourbillons de Descartes s'évanoüirent bien-tôt devant les preuves Géométriques de Newton ; aux calculs de celui-ci, quoique présentés avec tant d'exactitude & de précision, on oppose déja des objections insurmontables ; ainsi aux sistêmes succédent les hypothéses, les hypothéses sont renversées par des expériences, quelquefois les expériences se contredisent ; souvent d'un fait mal observé on ne peut rien conclurre de certain pour un fait d'un autre genre, & on ne peut les observer tous.

De là tant de contradictions, tant d'incertitudes & de vaines disputes dans les Ecoles des Philosophes chacun prétend avoir pour soi la

vérité, & n'apperçoit que des erreurs dans les opinions des autres. Tous les raisonnemens purement humains, ne portant que sur des suppositions, des inductions, des apparences, des conjectures, que deviendroit la Religion si elle n'avoit d'autre fondement, elle qui doit être invariable dans ses dogmes & aussi inébranlable que son objet? Entre les mains des hommes, elle changeroit aussi facilement & aussi souvent que les opinions de l'Ecole; elle deviendroit l'organe de leurs préjugés & le joüet de leurs caprices.

Mais quand même on supposeroit que quelque esprit supérieur seroit parvenu par ses réflexions & à force de raisonnemens à se faire pour lui-même un plan suivi de religion; quelle conséquence pourroit-on en tirer pour le reste des hommes? Si la naturé a favorisé d'un génie extraordinaire un petit nombre d'ames privilégiées, combien d'autres n'ont en partage, ni cette ouverture pour les Sciences, ni cet attrait pour le travail? Combien qu'une aversion presqu'insurmontable pour tout ce qui s'appelle étude, éloigne de l'examen, qui seroit cependant indispensable pour se déterminer dans le choix d'une religion? Combien qui sans manquer de dispositions suffisantes pour un pareil ouvrage, manquent de loisir pour l'entreprendre, & qui en sont distraits

continuellement, ou par l'embarras de leurs affaires, ou par la multiplicité de leurs besoins?

Ceux sur-tout qui par leur incapacité naturelle sont dans l'impossibilité physique de faire une pareille discussion, ne seroient-ils pas fondés à se plaindre de la Providence, qui doit étendre ses soins paternels sur tous les hommes? Ne pourroient-ils pas lui reprocher qu'il leur a refusé un secours absolument nécessaire pour discerner le culte qu'elle leur demande? Ce n'est donc pas la voye du raisonnement que Dieu a choisi pour nous conduire, puisque cette voye est d'une pratique évidemment impossible à la multitude; puisqu'elle sert plus à éterniser les disputes parmi les Sçavans, qu'à les terminer; puisqu'elle exposeroit les uns & les autres à une infinité d'erreurs, de changemens, de contradictions; puisqu'enfin elle seroit insuffisante pour réünir tous les mortels dans l'unité d'une même croyance.

Sans doute que l'Être Suprême en nous créant, n'a pas prétendu qu'il y eût sur la terre autant de Religions différentes qu'il y auroit d'hommes. C'est cependant ce que nous verrions si les raisonnemens humains étoient sur ce point la seule loi & la seule régle qu'on dût suivre. Chaque particulier prévenu en faveur de ses lumiéres, ou réelles, ou imaginaires, se feroit à part une croyance qu'il préféreroit à

toutes les autres. On croiroit se dèshonorer si l'on adoptoit des opinions ou des décisions étrangéres ; la Religion étant confiée aux vûës capricieuses des foibles mortels, ce seroit pour eux une espéce de gloire de se singulariser tous les jours par de nouvelles découvertes ; & comme l'opiniâtreté est aussi naturelle à l'homme que la prévention & l'orguëil, chacun s'obstinant dans ses préjugés, on verroit dans tous les Royaumes, on verroit dans toutes les familles une diversité de sentimens, qui en partageant les esprits aigriroit ensuite les cœurs.

Nos fréres séparés en ont fait une expérience bien triste ; ils n'ont voulu reconnoître pour interprête des Ecritures, & pour arbitre des contestations que la raison seule ; l'examen particulier de chacun fait leur unique régle ; de là ces variations infinies qui sont nées avec leur Secte & ne finiront qu'avec elle ; on les a vû d'abord, chancelans dans leur croyance & timides dans leurs démarches, s'élever contre quelques pratiques qui leur paroissoient peu essentielles ; encore répondoient-ils de leur soumission dès que l'autorité légitime interviendroit pour les décider. Devenus ensuite plus hardis par les ménagemens qu'on eût pour eux, ils firent insensiblement des changemens plus considérables dans la Doctrine ; comme une mauvaise Philosophie les conduisoit, elle

leur inſpiroit chaque jour des ſentimens différens ; leurs erreurs ſe reproduiſoient ſous mille formes toutes diverſes ; tantôt ils les cachoient ſous des expreſſions radoucies ; tantôt ils les laiſſoient tranſpirer par des raiſonnemens captieux ; les uns devinrent Enthouſiaſtes, & les autres ſe firent Trembleurs ; quelques-uns pour ſe ſouſtraire au Tribunal qui les condamnoit, oſérent diſputer le pouvoir de les juger ; d'autres s'érigérent un nouveau Tribunal & jugérent ceux qui les avoient condamnés. La plûpart conſommérent leur rebellion en élevant Autel contre Autel ; ceux-ci cachérent leur revolte & la fomentérent en ſecret ; les uns & les autres déſeſpérans de former un ſiſtême général, bien prouvé & bien lié dans toutes ſes parties, donnérent dans des extrémités oppoſées, s'accuſérent mutuellement d'hétérodoxie, s'anathématiſérent réciproquement, & les plus zélés d'entre eux en ſont venus juſqu'à adopter, en fait de croyance & de culte, une tolérance univerſelle. Tant il eſt vrai que l'eſprit humain qui ne veut ſe laiſſer guider que par une vaine Philoſophie, erre inceſſamment d'opinion en opinion, rien ne peut le fixer ; il ne fait qu'échanger ſes préjugés & multiplier ſes erreurs ; jamais d'accord long-tems avec lui, il retombe bien-tôt dans l'incertitude & ne peut ſe défendre malgré ſes

efforts de l'inquiétude & du trouble.

Le grand Augustin l'avoit éprouvé ; en proye à ses passions & ne consultant dans ses premiéres années qu'une orguëilleuse Philosophie, il cherchoit à dissiper ses doutes ; disons mieux, à rassurer sa conscience & à calmer ses remords. Je passois, dit-il, précipitamment d'opinion en opinion, suivant les différentes lueurs de mon esprit préoccupé ; tantôt j'étois Partisan d'une Secte, tantôt je me déclarois pour l'autre ; pas une que je ne voulusse d'abord embrasser, pas une que je n'abandonnasse aussi-tôt ; aujourd'hui Manichéen, demain je ne l'étois plus ; enfin, dans l'impuissance où je me voyois de trouver par moi-même la vérité, je devenois Pyrrhonien, aimant mieux douter de tout & ne rien croire, que de croire sans preuve & me décider sans principe. Image bien naturelle de ce qui se passe dans l'ame de tous ceux qui ne prennent conseil que de leur raison, & qui n'ont d'autres guides que les lumiéres incertaines d'une Philosophie toujours combattuë, & qui se dément sans cesse. Comme leur sistême n'est point fondé sur des principes infaillibles, ils y ajoûtent tous les jours, ou en retranchent quelque chose ; pour peu qu'on les presse, on les force de recevoir ce qu'ils rejettoient, ou de rejetter ce qu'ils recevoient ; ils craignent

de subir le joug de la Foi, & ils sont le joüet de leur propre inconstance ; leur vie s'écoule sans qu'ils sçachent ni ce qu'ils croyent, ni ce qu'ils ne croyent pas.

Or, dans une matiére aussi importante que la Religion, est-il rien de plus déplorable que ces contradictions perpétuelles & ces variations toujours renaissantes, source de trouble & d'amertume ? Non, dit un homme célébre, il n'est point de situation plus désespérante dans toutes les choses qui intéressent essentiellement, que l'état d'incertitude & de doute : Que sera-ce donc si ce doute roule sur des vérités capitales ? Y a-t-il une Providence, n'y en a-t-il point ? L'homme fut-il produit par le hasard ? Suis-je créé pour une fin ? Dieu est-il mon Pere ? Lui suis-je indifférent ? En quoi puis-je admirer sa sagesse ? Qu'ai-je à espérer de sa bonté ? Que dois-je craindre de sa justice ? L'ame de l'homme est-elle immortelle ? Tout finit-il avec le corps ? N'y a-t-il en ce monde ni vice, ni vertu ? Le fils parricide & le fils soumis, auront-ils la même destinée ? N'y a-t-il ni peine, ni récompense à attendre dans une autre vie ? Cruelle incertitude ! Au milieu de ces agitations effrayantes, de quelle ressource peut être la Philosophie humaine ? Que me dira-t-elle pour me rassurer & pour me calmer ? Après mille & mille réflexions,

tout ce que je pourrai conclurre de plus raisonnable, c'est que ma raison ne m'est donnée que pour me conduire à la Foi, pour m'aider à examiner, balancer, discuter, peser la solidité des preuves qui décident en faveur de la révélation : Une fois démontrée, je n'ai d'autre parti à prendre que de souscrire sans balancer à tous les dogmes qu'elle me propose ; dès-lors le raisonnement doit céder à l'autorité, & la parole de Dieu tient lieu de toute preuve.

Et effectivement si Dieu a exigé de la créature intelligente & libre, un hommage, des adorations ; n'est-il pas également & de sa sagesse & de sa bonté, de lui révéler le culte, & de lui faire connoître cette révélation par un moyen sûr, facile, à la portée de tout le monde, en établissant sur la terre une autorité toûjours subsistante & toujours visible, qui par un enseignement uniforme & autentique, fut en état, sous la direction de sa Providence, d'instruire infailliblement tous les hommes, tous les jours & pendant tous les siécles.

Or ce moyen, nous le trouvons dans l'établissement de l'Eglise, qui par une succession non interrompuë de Pasteurs légitimes, remonte à la naissance du Christianisme, & nous atteste l'autenticité de la révélation Divine, dont elle est la Dépositaire.

Il me seroit, MESSIEURS, bien facile de

vous présenter dans un détail de faits notoires & marqués au Sceau de la Toute-Puissance de Dieu, la preuve incontestable d'une vérité si consolante; mais une matiére si relevée n'est pas du ressort d'un Discours Académique; & d'ailleurs je craindrois de passer les bornes qui me sont prescrites.

Je finis par une preuve morale qui me frappe, & je me persuade qu'elle a fait la même impression sur vos esprits, c'est l'exemple d'un Prince qui unit aux connoissances que donne la Philosophie, la docilité qu'exige la Foi: Si dans le Monarque qui nous gouverne, la Religion étoit équivoque, ou si les lumiéres étoient bornées, les prétendus esprits forts sçauroient en tirer avantage, & les incrédules pourroient s'en prévaloir; mais l'heureux accord qu'on remarque entre les lumiéres de son esprit & les sentimens de son cœur, entre ses principes & sa conduite, ne laisse aucune ressource à la prévention ni à l'incrédulité. Un Roi Philosophe & un Roi Chrétien, un Monarque sçavant & un Monarque fidéle; voilà le triomphe de la Foi. Après un pareil témoignage, il faut croire, ou se taire, rendre hommage à la Religion par son silence, ou l'honorer par sa soumission.

Fin du premier Volume.

17.5/-